

ETRENNES NATIONALES

FAISANT SUITE AU

CONSERVATEUR SUISSE,

OU

MÉLANGES HELVÉTIQUES

D'HISTOIRE, DE BIOGRAPHIE ET DE BIBLIOGRAPHIE,

RECUEILLIS

PAR E.-H. GAULLIEUR,

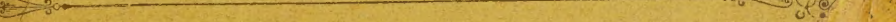
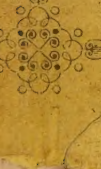
Professeur d'Histoire à l'Académie de Genève.



GENÈVE,

CH. GRUAZ, IMPRIMEUR ÉDITEUR,
Grand-Mézel, 254.

—
1854



H. GAYLIEU

ETRENNES

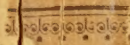
NATIONALES



1854



2 fr. 50 c.











R.

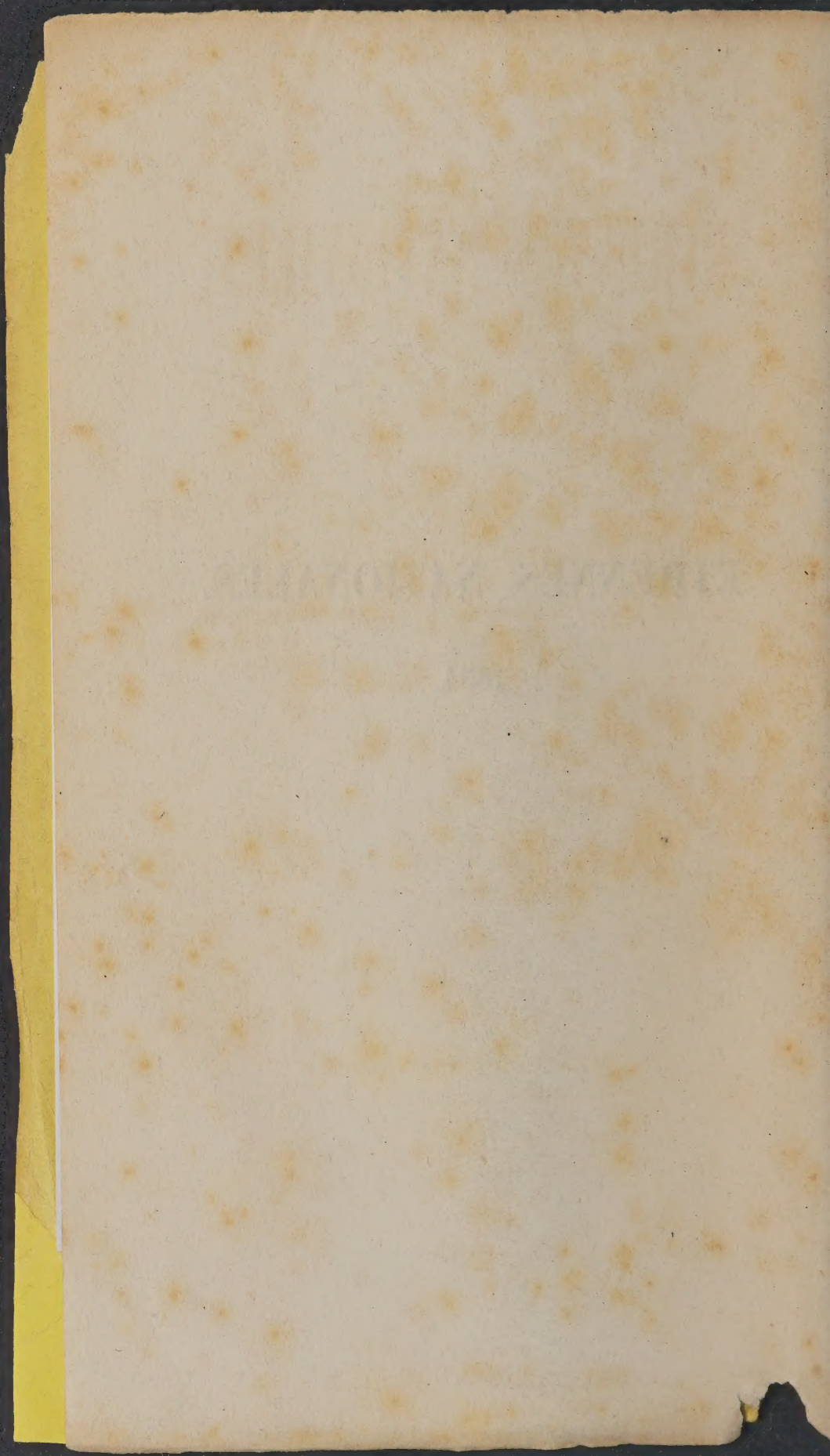
~~11~~

20.

55317

ÉTRENNES NATIONALES.

1854.



ÉTRENNES NATIONALES,

FAISANT SUITE AU

CONSERVATEUR SUISSE,

OU

MÉLANGES HELVÉTIQUES

D'HISTOIRE, DE BIOGRAPHIE ET DE BIBLIOGRAPHIE,

RECUEILLIS

PAR E.-H. GAULLIEUR,

Professeur d'Histoire à l'Académie de Genève.

GENÈVE,

CH. GRUAZ, IMPRIMEUR-ÉDITEUR,

Grand-Mézel, 254.

—
1854

LIBRARY

UNIVERSITY OF CHICAGO

1891

RECEIVED

LIBRARY

UNIVERSITY OF CHICAGO

1891

RECEIVED

A

MONSIEUR LE BARON

FRÉDÉRIC DE GINGINS LA SARRA,

PRÉSIDENT HONORAIRE DE LA SOCIÉTÉ D'HISTOIRE DE
LA SUISSE ROMANDE, PROFESSEUR HONORAIRE
A L'ACADÉMIE DE LAUSANNE.

Monsieur,

A qui pourrais-je mieux dédier ces essais qu'au patient et sagace investigateur de nos annales, à celui qui a jeté sur les vieux titres de notre histoire un jour tout nouveau, et que tous ceux qui étudient cette histoire doivent s'empresser de prendre pour maître et pour guide ?

Veuillez agréer, Monsieur, ce faible témoignage de respect et de reconnaissance.

Genève, 1853.

E.-H. GAULLIEUR.

AVANT-PROPOS.

Nous avons publié en 1845, sous le titre que nous reproduisons aujourd'hui, un volume que les amis de notre histoire et de notre littérature ont bien voulu accueillir avec intérêt⁽¹⁾. Beaucoup lui ont fait l'honneur de le placer, dans leur bibliothèque, à la suite du *Conservateur Suisse*, cet excellent recueil de feu le doyen Bridel, qu'il serait bon de réimprimer avec quelques modifications rendues nécessaires par les progrès des études historiques dans notre patrie.

Aujourd'hui nous reprenons cette publication, interrompue par diverses circonstances et entr'autres par les événements politiques de ces dernières années, qui ont été peu favo-

(1) *Etrennes nationales*. Lausanne, 1845. Chez George Bridel, éditeur. 1 vol. in-12 de 264 pages.

rables aux travaux de ce genre. Nous nous estimerions heureux si l'accueil du public nous encourageait encore et nous engageait à continuer les années prochaines.



DES MYSTÈRES

ET DE

L'ART DRAMATIQUE EN SUISSE APRÈS LA RÉFORME,

OU

ESSAI SUR QUELQUES DRAMES EN LANGUE
FRANÇAISE DU XVI^e SIÈCLE.

Les Mystères latins de la Réforme. — *Le sacrifice d'Abraham*, tragédie française de Th. de Bèze. — *David combattant*, *David triomphant*, et *David fugitif*, trilogie de Louis des Mazures. — *L'Ombre de Garnier Stoffacher*, par Joseph Duchesne. — Une pastorale, par Simon Goulard.

En fait d'arts, tout comme dans le champ de la politique ou de la législation, il est bien rare qu'une pratique consacrée par les mœurs et par le temps s'efface brusquement et soudain. L'empire de la coutume s'exerce presque aussi nécessairement dans l'un et l'autre domaine, et l'on citerait difficilement un genre de poésie ou une école de peinture qui aient fini à la date précise que les législateurs du Parnasse nous donnent dans leurs poétiques comme étant celle de leur mort civile et naturelle. Ce décès ou ce convoi final est d'ordi-

naire précédé d'un déclin plus ou moins long, mais aussi plus ou moins obscur, dont les annalistes de l'art se dispensent volontiers de tenir compte. Bien que la tâche de celui qui se met à la recherche de ces derniers et menus filons, lorsque la veine principale est tarie, soit passablement ingrate, elle n'est pourtant pas dénuée d'un certain charme, surtout à une époque où l'on cherche beaucoup à être complet, tout en y réussissant fort rarement.

La littérature dramatique a été certainement en France et dans les pays de langue française l'une des plus goûtées et des mieux étudiées; dès le siècle dernier, les frères Parfait ⁽¹⁾ ou le duc de Lavallière ⁽²⁾ croyaient de bonne foi avoir tout dit sur ses origines, et recueilli la presque totalité de ses monuments. Depuis lors, néanmoins, jusqu'aux recherches de MM. C. Magnin ⁽³⁾, de Montmerqué et Francisque Michel ⁽⁴⁾, et au catalogue de la bibliothèque de Soleinne ⁽⁵⁾, que de pièces de théâtre retrouvées, qui n'avaient pas été signalées par ces premiers investigateurs! A la vérité, tout est

(1) *Histoire du Théâtre français*, par MM. Parfait. 15 v. in-12.

(2) *Bibliothèque du théâtre français depuis son origine* (par le duc de La Vallière et Marin). Dresde (Paris) 1768, 3 vol. in-8°.

(3) *Les origines du théâtre moderne*, par Ch. Magnin. 1838. In-8°.

(4) *Théâtre français au moyen-âge*. 1839. In-8°.

(5) *Catalogue de la bibliothèque dramatique de M. de Soleinne*, rédigé par le bibliophile Jacob. 5 vol. in-8°.

loin d'être d'une égale valeur dans ces produits si longtemps enfouis de notre vieille muse. Pour une *Moralité très-singulière et très-bonne des blasphémateurs du nom de Dieu*, dont la Bibliothèque royale paiera sans hésiter 800 francs l'exemplaire unique, acheté peu auparavant 5 sous sur un pont de Rouen, combien de bagatelles à peine dignes de ce nom de *farce*, autrefois tant prodigué, et dont il faudrait commencer à devenir avare ! Mais du moment qu'il est reçu que tout a de la valeur dans cette catégorie de livres rares, il n'y a plus qu'à enregistrer soigneusement. Nous voulons, pour notre part, révéler l'existence de deux ou trois de ces opuscules restés jusqu'ici inconnus, même aux plus habiles chercheurs. Mais nous parlerons en premier lieu de quelques autres qui ont été plus cités que lus.

On sait généralement que la réformation religieuse fut pour beaucoup dans la suppression des Mystères ou Poèmes dramatiques à personnages, empruntés presque toujours à l'histoire du Vieux et du Nouveau Testament (et quelquefois aussi à l'histoire profane), que de graves acteurs jouaient en public dans les grandes fêtes ou lors des entrées solennelles d'un roi ou de quelque prince ⁽¹⁾. Cet usage fut

(1) Pour être convaincu de l'importance que l'on mettait dans les parties catholiques de la Suisse romande à la représentation de ces drames, il suffit de parcourir la

l'un des premiers qu'attaqua Luther, comme étant une profanation empruntée aux cérémonies païennes. En vain Eckius, cet antagoniste non moins fougueux du docteur de Wittemberg, chercha-t-il à le défendre dans ses *lieux-communs* ⁽¹⁾, en donnant une interprétation extensive à ce passage du Psalmiste : « *Psallite Deo nostro* » ; les catholiques prévoyants comprirent que c'était un de ces points secondaires sur lesquels il fallait céder de bonne grâce, pour défendre des positions plus importantes. Dès-lors, aucun réformateur ne se fit faute de proscrire « les chansons et représentations vilaines et déshonnêtes, comme aussi les masques, mômions ou mômeries, et les déguisemens en sorte quelconque, qui sont choses abominables devant Dieu » ⁽²⁾.

« Ces prescriptions, dit le biographe anonyme de Farel, servirent grandement à contenir un chacun dans le respect et devoir deus à la propagation de la parole sainte. » Lorsque, plus de deux siècles après, Jean-Jaques Rousseau tonnait éloquemment, dans sa fameuse lettre à d'Alembert, contre les spectacles, il

chronique manuscrite de Pierre de Pierrefleur, banneret d'Orbe (à la Bibliothèque de Lausanne), et le journal de l'abbé Bérody de St.-Maurice en Valais (manuscrit).

(1) *Enchiridion Locorum communium contra Lutherum*. Parisiis, 1549.

(2) Voyez entr'autres les Constitutions ecclésiastiques de Genève, de Berne et de Neuchâtel. Les expressions que nous citons sont empruntées à ces dernières, promulguées en 1542 et amplifiées en 1555.

était (probablement sans s'en douter) l'écho lointain de son illustre compatriote Calvin, qui, par son sévère langage, exerça une influence si décisive sur les mœurs de cette Genève dont le philosophe du dix-huitième siècle se glorifiait volontiers d'être l'enfant.

Cependant, tout ne fut pas dit pour les Mystères après les arrêts de proscription des principaux chefs du protestantisme, contre lesquels il y eut des protestations et des réserves, surtout de la part de Viret, l'un des plus lettrés parmi les réformateurs. Ce qu'on sait beaucoup moins, c'est que les protestants eux-mêmes contribuèrent à prolonger le règne de ces solennités dramatiques, en déguisant à la vérité le nom primitif qui leur avait été donné, et en se servant d'abord, pour mieux donner le change sur leur fraude littéraire, d'une langue moins usuelle et moins populaire que la française. Nous verrons toutefois bientôt que l'idiome vulgaire reprit le dessus. Voici comment les choses se passèrent.

Vers la seconde moitié du seizième siècle, la poésie et la pompe dramatiques, dans les pays où la Réformation avait prévalu, s'écartèrent petit à petit, pour obéir aux statuts religieux et civils, des formes de l'antique Mystère catholique. Le drame devint presque exclusivement scolastique et savant, et on chercha à le dérober aux yeux du peuple en le concentrant dans l'intérieur des collèges qui

avaient remplacé les couvents, comme aussi à ses oreilles en y affectant la langue latine. A Genève, par exemple, où le français était encore employé en 1523 pour les mystères joués à l'occasion de l'entrée solennelle d'une princesse de Savoie ⁽¹⁾, et dans d'autres circonstances en 1524 ⁽²⁾, le drame latin avait prévalu dès 1538.

Ce genre de spectacle, réservé pour les solennités académiques et collégiales, consistait en une ou deux pièces composées par un professeur ou un régent, et empruntées comme les mystères aux textes de l'Écriture sainte. Plusieurs réformateurs se distinguèrent dans ce genre de littérature. Ainsi Mélanchton composa une tragédie latine d'*Eve*; Sixte Birck, savant professeur de Bâle, plus connu sous le nom de Sixtus Betuleius, donna successivement une *Judith*, une *Susanne*, un *Joseph*, et la tragi-comédie de la *Sagesse de Salomon*; Jérôme Ziegler, de Zurich, fit les drames de *Samson* et d'*Héli*; Jean Ertemius celui de *Zorobabel*; Jean Lorrich (Lorichus), à la fois habile juriste et soldat intrépide, s'exerça sur

(1) *Récit des fêtes* célébrées à l'occasion de l'entrée à Genève de Béatrix de Portugal, duchesse de Savoie, d'après un manuscrit du temps. Genève, 1841.

(2) Sottie à dix personnages, jouée à Genève en la place du Molard, le dimanche des Bordes, l'an 1523.

Sottie à neuf personnages, jouée le dimanche après les Bordes, en 1524, en la Justice, parce que le dimanche des Bordes faisait gros temps. Vol. in-12, sans date.

le sujet de la *Patience de Job*, souvent exploité par les auteurs des Mystères français. Le savant imprimeur Jean Oporin fit l'honneur d'une belle édition à tous ces auteurs dramatiques de la Réforme⁽¹⁾. On eut aussi le Tércence chrétien⁽²⁾. En dehors de ces recueils, on trouve encore des pièces capitales, par exemple le mystère de *Nabal*, dont l'auteur est le gendre de Zwingle, Rodolphe Gaultier (Gualtherus)⁽³⁾.

Mais bientôt le public, naturellement fort restreint, de ces sortes de récréations dramatiques, ne suffisant pas aux auteurs, ils résolurent de se dédommager de leurs labeurs en revenant à la langue vulgaire, et en donnant leurs représentations devant tout le public, convié dans la cour du collège ou dans quelque autre lieu spacieux. Théodore de Bèze, le plus lettré des réformateurs, lui qui, pendant sa longue et sérieuse carrière, eut souvent et malgré lui des réminiscences de ses *Juvenilia*,

(1) *Dramata sacra*. 2 vol. in-8°. Bâle, 1547. Très-rare. (A la Bibliothèque de Neuchâtel.)

(2) *Terentius Christianus*. Berne, in-8°, chez Jean Le Preux. Il y a plusieurs éditions de ces drames sacrés qui ont pour auteur Corneille Schonœus de Goude en Hollande. Il a cherché à imiter le style de Tércence, mais comme un apprenti maladroît copie un maître habile. Les pièces de Schonœus sont d'ailleurs peu dramatiques.

(3) Rod. Gualteri Tigurini Comœdia quæ inscribitur *Nabal* desumpta ex I. Samuel XXV Cap. Zurich, Fro-schauer. La pièce est dédiée au seigneur Florian Susliga Rolicz de Varsovie, comte polonais, en octobre 1549. Elle est dans ma bibliothèque, comme toutes celles dont je parle dans ce travail.

donna le premier exemple de cette transformation. Jérôme Ziegler, déjà cité, ayant composé en latin un mystère intitulé *Isaaci Immolatio*, Bèze, qui ne négligeait aucune occasion de mettre en honneur le français, auquel il a fait faire, avec ses associés dans l'œuvre de la Réforme, Calvin, Viret et Farel, d'incontestables progrès, entreprit de traiter le même sujet dans cette langue. Il composa donc à Lausanne, vers 1550, pour une solennité académique, la tragédie du *Sacrifice d'Abraham, nécessaire à tous chrestiens pour trouver consolation au temps de tribulation et d'adversité* ⁽¹⁾.

(1) Publiée d'abord sans date, cette pièce fut réimprimée à Paris en 1552, par Henri Estienne, et sept ou huit fois dès-lors. Au reste, il convient de faire observer que l'invention de ce drame n'appartient ni à Théodore de Bèze ni à la Réforme. Il suffit de citer les pièces suivantes sur le même sujet, bien antérieures à celle de Bèze.

Le sacrifice de Abraham à huyt personnages : c'est assavoir Dieu, Miséricorde, Raphaël, Abraham, Sarra, Isaac, Ismael et Eliezer. Joué devant le roy en l'hostel de Flandres à Paris, l'an mil DXXXIX. Il existe une autre édition sous la même date, imprimée à Lyon. Ce mystère en vers est lui-même extrait presque textuellement du *Mystère du vieil Testament*.

On a vendu aussi à Paris, chez M. de Soleinne, un mystère manuscrit de l'*Immolation d'Abraham par personnaiges*, à quatre personnaiges, l'Ange, Abraham, Isaac et Sara. Cette pièce, représentée à Dijon l'an 1532, et par conséquent antérieure au mystère imprimé, en diffère aussi complètement. Il provenait de la célèbre bibliothèque du président Bouhier. Le Hérault dit dans le prologue :

Nous sommes jeunes et n'avons pas grant sens
De réciter batailles, ou grands histoyres....
Ne croyez point que jouons pour argent....

Il a été fait, à diverses époques postérieures, plusieurs

Il n'entre pas dans notre plan de faire la critique ni même l'analyse complète de cette pièce, qui est suffisamment connue de tous ceux qui s'occupent d'ancienne littérature française. Il nous suffira de dire qu'ils la considèrent comme l'une des plus singulières de cette époque, et qu'ils s'accordent à y découvrir, à côté de vers et de traits fort ridicules, qui sont le fruit du mauvais goût d'alors, des beautés qui sont de tous les temps. Quelques tirades feront juger des uns et des autres. Voici d'abord la fin du prologue :

Bientôt verrez Abraham et Sara ;
Et tôt après Isaac sortira.
Ne sont-ils pas témoins très-véritables ?
Qui veut donc voir choses tant admirables,
Nous le prions seulement d'écouter,
Et ce qu'il a d'oreilles nous prêter,
Etant tout sûr qu'il entendra merveilles ;
Et puis après lui rendrons ses oreilles.

A l'ouverture de la scène, Abraham et Sara délibèrent ensemble sur le soin qu'ils doivent prendre de leur fils :

Or sus, Sara, surtout prenons bien garde
A notre fils, que trop ne se hasarde
Par fréquenter tant de malheureux hommes
Parmi lesquels vous voyez que nous sommes.

La recommandation est bonne, car le Diable

pièces sur le même sujet, dans lesquelles les auteurs ont copié plus ou moins littéralement, en les appropriant au langage moderne, soit le mystère du sacrifice d'Abraham, soit la pièce de Bèze.

arrive sur la terre. Il est vêtu en habit de moine (comme dans la plupart des pamphlets anti-papistes de ce temps), et débite un monologue impie et insolent :

Dieu est aux cieux par les siens honoré,
Des miens je suis en la terre adoré ;
Dieu est au Ciel ! Eh bien ! je suis en terre ;
Dieu fait la paix, et moi je fais la guerre.
Dieu règne en haut ; eh bien ! je règne en bas ;
Dieu fait la paix, et je fais les débats.
Dieu a créé et la terre et les Cieux ;
J'ai bien plus fait, car j'ai créé les Dieux.

Dieu est servi de ses anges luisans,
Et sont aussi mes anges reluisans.
Il n'y a pas jusques à mes pourceaux
A qui je n'aie enchassé les museaux.
Tous ces paillards, ces gourmands, ces ivrognes,
Qu'on voit reluire avec leurs rouges trognes,
Portant saphirs et rubis des plus fins,
Sont mes suppôts, sont mes vrais Chérubins.

Cependant Abraham a reçu le terrible décret d'En-haut. Il s'apprête à partir avec son fils Isaac. Ses serviteurs chantent en chœur, en paraphrasant le proverbe « que les jours suivent et ne se ressemblent pas » :

Si deux jours l'on met ensemble,
L'un à l'autre ne ressemble.
L'un passe légèrement,
L'autre dure longuement.
L'un est sur nous envieux
De la lumière des Cieux ;
L'un, avec sa couleur bleue,
Nous veut éblouir la vue ;
L'un veut le monde brûler,
L'autre essaie à le geler.

La bonne Sara, inquiète de ne pas voir venir

son mari et son fils, qui l'ont quittée pour six jours, dont trois sont déjà passés, se lamente dans un langage que l'on pourrait mettre dans la bouche de plus d'une fille de princes de nos jours :

Plus on vit, plus on voit, hélas,
Ce que c'est de vivre ici-bas.
Soit en mari, soit en lignée,
Il n'y eut oncques femme née
Autant heureuse que je suis ;
Mais j'ai tant enduré d'ennuis
Ces trois derniers jours seulement,
Que je ne sais pas bonnement
Lequel est le plus grand des deux,
Ou le bien que j'ai reçu d'eux
Ou le mal que j'ai enduré
En trois jours qu'ils ont demeuré.

La scène d'Abraham, prêt à sacrifier son fils, est, on le comprend, la principale. C'est un trait de maître que d'y avoir introduit le Diable lui-même s'appitoyant sur le sort d'Isaac :

ABRAHAM.

Ah, mon ami ! Je tremble voyrement.
Hélas, mon Dieu !

ISAAC.

Dites-moi hardiment
Que vous avez, mon père, s'il vous plaist.

ABRAHAM.

Ah ! mon ami, si vous saviez que c'est !
Miséricorde ! ô Dieu ! Miséricorde !
Mon fils ! Mon fils ! Voyez-vous cette corde ?
Ce bois, ce feu et ce couteau ici ?
Isaac ! Isaac ! c'est pour vous tout ceci.

SATAN.

Ennemi suis de Dieu et de nature,
Mais pour certain, cette chose est si dure,

Qu'en regardant cette unique amitié,
Bien peu s'en faut que n'en aie pitié.

ABRAHAM.

Hélas ! Isaac !

ISAAC.

Hélas ! père très-doux,
 Je vous suppli, mon père, à deux genoux,
 Avoir au moins pitié de ma jeunesse.

ABRAHAM.

Oh, seul appui de ma foible vieillesse,
 Las ! mon ami, mon ami ! je voudrois
 Mourir pour vous un million de fois ;
 Mais le Seigneur ne le veut pas ainsi.

ISAAC.

Mon père ! hélas ! je vous crie merci.
 Hélas, hélas, je n'ai ne bras ne langue
 Pour me deffendre ou faire ma harangue :
 Mais, mais voyez, ô mon père ! mes larmes,
 Avoir ne puis ni ne veux autres armes
 Encontre vous ; je suis Isaac, mon père !
 Je suis Isaac ! le seul fils de ma mère.

On ne saurait contester le touchant intérêt de ce dialogue terminé par un trait d'une simplicité biblique. Enfin, l'épilogue nous fournit quelques données sur la manière dont l'auteur se mettait en communication avec son public :

Par quoi, Seigneurs, Dames, Maîtres, Maîtresses,
 Pauvres, Puissants, joyeux, pleins de détresses,
 Grands et petits, en ce tant bel exemple,
 Chacun de vous se mire et se contemple ;
 Tels sont, pour vrai, les miroirs où l'on voit
 Le beau, le laid, le bossu et le droit.
 Car qui de Dieu tasche accomplir sans feinte
 Comme Abraham la parole très-sainte,
 Qui, nonobstant toutes raisons contraires,
 Remet en Dieu et soi et ses affaires,
 Il en aura pour certain une issue
 Meilleure encor qu'il ne l'aura conçue.

La pièce de Théodore de Bèze eut un grand succès ; bien que tirée primitivement du latin, elle fut remise littéralement en cette langue par un de ses amis, Jean Jaquemot (Jacomotus) de Bar en Lorraine, réfugié comme lui en Suisse pour la religion ⁽¹⁾.

L'heureux exemple donné par Bèze encouragea un autre poète, aussi Français, aussi réfugié pour la même cause, mais moins connu et moins digne de l'être, Louis Des Mazures, ancien secrétaire du cardinal de Lorraine, à composer des drames français. De ses tragédies saintes, ce qu'on connaît de moins mauvais est la trilogie de David, intitulée *David combattant*, *David triomphant*, et *David fugitif* ⁽²⁾. Le poète a trouvé moyen de refondre en partie dans son sujet une version des Psaumes en vers français qui n'avait pas fait oublier celle de Marot. Cela explique surabondamment pourquoi ses tragédies ne lui ont pas porté bonheur. On les trouvait froides et sans action. Cependant, dans *David triomphant*, on voit le combat à coups de fronde ; Goliath tombe, David lui coupe la tête et l'emporte. Tous les Philistins, voyant leur héros tué, prennent la fuite, et c'est un acteur qui avertit les spectateurs que la pièce est finie :

Seigneurs, les Philistins courent plus que le pas,
Ils ont peur d'Israël et ne reviendront pas.

(1) *Abrahamus sacrificans, tragædia, latine a Johanne Jacomoto Barrensi conversa*. A la suite des poésies latines de T. de Bèze.

(2) Genève, 1566.

Dans la seconde pièce, *David triomphant*, Des Mazures a essayé d'être plus gai. On danse et l'on chante pour célébrer le succès de David, et c'est pour l'auteur une excellente occasion de débiter ses Psaumes. Chaque acte, à l'exception du dernier, finit par un ballet. Micol, fille de Saül, épouse David; le roi, jaloux de son gendre, le chasse, et l'épilogue avertit encore que David ne reparaitra pas de si tôt. Effectivement, ce n'est que dans la troisième pièce qu'on revoit le roi fugitif se raccommode enfin avec Saül et oublier ses persécutions en chantant ses cantiques.

Des Mazures n'a pas poussé plus loin l'histoire dramatique du roi-poète, mais il a publié encore deux drames, *Josias* ⁽¹⁾ et *Adonias* ⁽²⁾, où il paraît plus préoccupé de controverse que de poésie, et une traduction de la *Jephté* de Georges Buchanan.

C'est le moment de faire observer que cet emploi de la poésie dramatique dans les cérémonies publiques, importé en Suisse par des étrangers, rencontra dans plusieurs cantons réformés des censeurs très-énergiques, à mesure que les mœurs prenaient un caractère de plus en plus grave et puritain. On alla jusqu'à

(1) *Josias, vrai miroir des choses advenues de nostre temps*, tragédie de messer Philone, traduite de l'italien en français. Genève, 1566. In-4°.

(2) *Adonias, vrai tableau ou patron de l'estat des choses présentes*. Lausanne, in-4°. 1556.

signaler le retour au drame comme un pas en arrière vers les superstitions papistes et comme une infraction aux préceptes des grands réformateurs dont la génération allait s'éteindre : Bèze seul, le premier, le grand coupable, survivait. La controverse s'anima tellement, quand il fut mort et qu'on n'eut plus rien à ménager, qu'un érudit de Saint-Gall, David Wetter, recteur du gymnase, en fit l'objet d'une déclamation scénique en prose latine ⁽¹⁾. Trois interlocuteurs paraissent : le premier se fait l'apologiste des comédies sacrées ; il cite des théologiens éminents de l'Eglise réformée qui non-seulement ne les ont pas condamnées, mais qui ont été jusqu'à les recommander. Bien plus, on a vu les princes de la doctrine protestante, Bucer en Angleterre, Bullinger et Gaultier en Suisse, Pierre Viret et Théodore de Bèze dans la république de Genève, s'intéresser à ces sortes de jeux et y prendre eux-mêmes une part très-active.

Un second personnage (représenté, dit l'opuscule de Wetter, par un jeune homme de grande espérance, *adolescens magnæ spei*, du nom de Locher) est loin de se montrer si facile : « On me cite, réplique-t-il, des noms d'hommes

(1) *Discursus exhibens tres sermones de Comædiis.*

Quorum primus Comædias laudat;

Alter vituperat et damnat;

Tertius distinctè respondet.

Auctore Davide Wettero, Gymnasii Sangallensis rectore.
Basileæ, 1629. In-4°. (A la Bibliothèque de Neuchâtel.)

éminents, des théologiens quasi-saints, qui non-seulement ont permis les drames sacrés, mais qui ont été jusqu'à en composer. J'ai peine à me décider à répondre, tant je trouve téméraire d'émettre un blâme sur de si grands personnages. Mais, après tout, ne serait-il pas permis de raisonner, non point tant sur la question de savoir ce qu'ils ont fait, que sur celle de connaître s'ils ont bien fait d'agir ainsi en cette occurrence? Ne peut-on pas aussi leur opposer le témoignage de leur égal, le révérend Breitinger, antistès de l'Eglise de Zurich, qui a épuisé le sujet dans son *Traité des représentations scéniques?* ⁽¹⁾ »

Le troisième acteur dans ce débat (Jacob Akermann) tâche de mettre les deux adversaires d'accord au moyen d'une opinion de juste-milieu qui pourrait bien ne pas satisfaire les casuistes : *Quid agam, qui sequar, quô me vertam?* s'écrie-t-il. « Que ferai-je, qui suivrai-je, à qui donnerai-je raison? Je dois avant tout déplorer que le nom de *comédie*, que je voudrais pouvoir bannir du monde chrétien comme infâme et rappelant d'odieus souvenirs, ait été donné à des récréations aussi innocentes que les nôtres. Ne les appelons pas même des *drames*, car ce nom pourrait encore effaroucher des personnes pieuses ; contentons-nous du titre modeste de *dialogue*, grâce auquel la jeu-

(1) J.-J. Breitinger, *Tractatus de Comœdiis*. Tiguri, in-4°.

nesse chrétienne pourra peut-être continuer des exercices qui ne sont pour elle ni sans utilité ni sans charme. »

Cette opinion intermédiaire parut sans doute la plus sage, sinon la plus logique, car nous retrouvons des représentations scéniques de ce genre pendant près d'un siècle encore. Leur sphère s'agrandit même, et, au lieu d'être exclusivement scolastiques et religieuses, on les vit envahir le domaine de la politique, et servir, comme maintes fois les anciens Mystères, à donner de l'éclat à des cérémonies publiques, telles qu'entrées de princes ou d'ambassadeurs renouvellements de traités diplomatiques, fêtes civiles, enfin. Seulement, par respect pour le culte divin, au lieu de prendre des sujets dans la Bible, on fit intervenir l'Olympe païen. On sait que le duc de LaVallière a prouvé, par de nombreux exemples, que le Mystère n'était pas nécessairement tiré des sources bibliques, mais qu'on appelait ainsi toute pièce dans laquelle on faisait intervenir des personnages surnaturels, sacrés ou profanes. Cela une fois concédé, nous allons citer plusieurs exemples, la plupart inconnus ou à peu près, de cette nouvelle transformation du drame. C'est encore Genève qui va nous fournir le premier et le seul dont aient parlé quelques bibliographes.

En 1584, les Genevois, ayant conçu des inquiétudes du côté du duc de Savoie, leur ancien suzerain, résolurent de resserrer les liens qui

les unissaient à la Suisse réformée. Des députés de Berne et de Zurich vinrent en conséquence à Genève, le 18 octobre de cette année, pour solenniser l'ancien serment d'alliance, et de grandes fêtes leurs furent offertes. Les Genevois avaient conservé leur ancien goût pour les jeux scéniques (car c'est une des villes d'Europe où l'on signale le plus grand nombre de Mystères); aussi acceptèrent-ils avec empressement l'offre que leur fit un Français naturalisé parmi eux, de célébrer par quelque pièce de circonstance un événement heureux pour la république. Cet auteur était Joseph Duchesne (*Quercetanus* dans ses ouvrages latins), sieur de la Violette, né en Gascogne, dans l'Armagnac, médecin et poète au besoin. Il est vrai de dire que ce personnage est bien plus connu en sa première qualité qu'en la seconde. Quoiqu'il eût été l'ami et le compagnon d'école du fameux Dubartas, il ne serait guère sorti de l'obscurité sans les attaques du mordant Guy-Patin, qui le maltraite impitoyablement comme partisan de l'antimoine. On a même dit de lui que de toutes les pillules de sa composition, ses poèmes étaient les plus difficiles à avaler. Il va sans dire que nous ne parlerons que de celui qui a trait à notre sujet, *l'Ombre de Garnier Stoffacher*⁽¹⁾. On a quelque peine à reconnaître dans Garnier ce Wer-

(1) *L'Ombre de Garnier Stoffacher*, Suisse, tragi-comédie sur l'alliance perpétuelle de la cité de Genève avec les

ner Stauffacher, conspirateur du Grütli et l'un des auteurs de l'indépendance helvétique. Quoique la réputation du poète empyrique ne soit pas des meilleures ⁽¹⁾, il est au moins curieux d'examiner ce que devenait la langue française égarée ainsi vers les confins de l'Allemagne.

L'Ombre de Garnier Stoffacher est dédiée à un noble étranger, le baron de Zérotin, qui n'avait pu se trouver aux fêtes de l'alliance. « Je prends, dit l'auteur, la hardiesse de vous » présenter une petite fleur de notre jardin » spirituel. En la cueillant, je l'ai trouvée » comme flétrie, pour avoir été mal arrosée de » la liqueur des neuf sœurs, trop peu eschauf- » fée par les rais favorables d'Apollon, et par » conséquent indigne de vous être présentée. » Cependant, etc. »

La pièce est en trois actes. Au début du premier, Bellone exhale la colère que lui fait éprouver le renouvellement d'un pacte qui peut amener la fin de la guerre religieuse en Suisse, surtout au moment où les députés des cantons allaient se prendre aux cheveux dans la Diète de Baden :

deux premiers et puissants cantons, Zurich et Berne. Genève, 1584, in-4°.

(1) Joseph Duchesne fut au reste un citoyen utile de la république genevoise. Il avait épousé la fille du célèbre Guillaume Budé, Marguerite de Trie, et il figura dans le Conseil des Soixante.

Le courroux, le despit, la rage et la fureur,
 De leurs tisons ardents m'embrasent tout le cœur,
 Qu'il faille que je voie exemptes treize villes
 Des discors mutinés de nos guerres civiles.
 Et que je voie encor trois aiglées cités
 Raffermer de nouveau plus fort leurs libertés.

.
 Je ne puis voir sans deuil qu'un si petit recoin
 De l'Europe toujours me donne tant de soin !
 Qu'il se moque de moi, que la paix il retire,
 Que j'ai bien pu chasser du Romulide empire.
 C'est trop acquis d'honneur, c'est trop avoir duré,
 Sans avoir les assauts de Bellone enduré.
 Suisse, Suisse, il est temps qu'ores dessus ta tête
 Je fasse foudroyer les feux de ma tempête.
 Que je teigne tes lacs du pourpre de ton sang,
 Que ton propre poignard tirera de ton flanc !
 Vous, les uns des cantons, sus aux armes, aux armes !
 Faites ores l'état de valeureux gendarmes,
 Quittez vos champs aimés, sortez de vos maisons,
 Qu'ores la solde soit le prix de vos moissons.

.
 Vous, les autres liguez, pâlissons vos visages,
 Pour l'effroyable effroi de si nouveaux orages,
 De morions pointus enfermez votre chef
 Pour résister de même au choc d'un tel méchef :

.
 J'enrage cependant, je meurs, je suis troublée,
 Qu'ils prétendent dresser plus tôt une assemblée ;
 Car j'ai bien peur que Bade avec l'eau de son bain
 Ne lave de leurs cœurs mon damnable dessein.

Arrive un chœur de soldats suisses des
 divers cantons, qui célèbrent l'union fédérale
 et la mère-patrie. Ils semblent cependant in-
 quiets sur l'avenir de la Confédération :

Toujours le front de nos montagnes
 N'est pas de neige enfariné,
 Toujours le fond de nos campagnes
 De fleurs on ne voit couronné ;
 Toujours un même temps ne dure :

Après le chaud vient la froideur,
Après notre heur quelque malheur
Nous doit talonner à mesure.
On a vu long-temps nos cuirasses
Toutes oisives pendre aux crocs,
Enrouillées nos coutelaces
Et tout espointés nos estocs.
Il est à craindre que Bellone
Ne rompe notre longue paix,
Nous en voyons jà les effets
Par les troubles qu'elle nous donne.
Tandis que notre république
N'a veu l'horrible impiété
De quelque guerre domestique,
Toujours heureuse elle a été.
Lors ses enseignes bigarrées
Qui voletaient en notre main,
Ont fait de l'empire Romain
Craindre les plus braves contrées.
Témoins quand braves ils défirent
A Giornico le Milanois,
Et quand peu en nombre vainquirent
Près Glaris le comte Toggois.
Jamais au pas des Thermopyles
Vous ne fûtes plus généreux,
O vous, Spartains, que furent ceux
Pour lors de nos ligüées villes.

Le chœur termine par cette allocution, qui malheureusement n'a pas cessé d'être de circonstance après trois siècles de dures expériences :

Tant que nous serons joints ensemble,
Nous serons recherchés des rois ;
Mais si le discord désassemble
Cette union grande une fois,
Suisse tu t'en iras en terre,
Tu perdras, las ! ta liberté,
Car qui a le Romain dompté,
Si non son intestine guerre ?

Aux mâles accents du chœur, l'ombre de

Werner ou Garnier se réveille et apparaît.
C'est le début du deuxième acte :

Je sors, je sors dehors les ombres sépulcrales
Où me tiennent serré les trois Parques fatales ;
De mes cris, de mes vœux, de mes larmes l'effort
Ont ému à pitié l'impitoyable mort.
Contre sa dure loi m'ayant donné licence
De visiter encor le lieu de ma naissance,
Afin de l'avertir de son proche malheur,
Avenant que Bellone allume sa fureur.

Le héros du Grütli interpelle vivement les
Confédérés. Il leur retrace l'histoire de Guil-
laume Tell, qui, au seizième siècle, n'était pas
encore un mythe. C'est certainement le pre-
mier tableau en vers français de cette aventure
merveilleuse, si souvent mise au théâtre dès-
lors :

Avez-vous oublié ce Landberg furieux
Qui au père d'Arnold fit crever les deux yeux ?
Et ce tyran Grissler qui tenait asservie
Et votre liberté et votre propre vie ?
Quand perchait son bonnet, il vous contraignit tous
Passant par le devant de fléchir les genoux ?
Avez-vous oublié la vengeance sévère,
Qu'il prenait sur ceux-là qui manquaient à ce faire ?
Souviens-vous qu'il mit sur la tête du fils
De Telh pour butte, las ! une pomme jadis,
Que l'abattre contraignit d'une flèche légère
Fut à peine de mort le misérable père :
La face lui pâlit, et de crainte et de peur
Il ne pouvait guigner, ayant l'œil plein de pleur ;
L'arc tombait en sa main ; ainsi mal assurée
N'espérait guider droit sa sagette acérée :
Mais à la fin forcé hardiment la lâcha
Et sans nuire à son fils de son chef l'arracha,
Car Dieu guida son coup avec sa providence,
Vengeur de tout tyran, de l'oppressé défense.

.

Pourriez-vous voir encor rebâtir les deux forts
De Rossberg et Löwerts pour esclaver vos corps,
Ou qu'une citadelle étant bastionnée
Comme jadis *le joug des Suisses* fut nommée?

De plus en plus toujours et pour le bien commun,
Que tous vos treize cœurs se retiennent en un !
Croyez votre Garnier, amis, qui vous en prie,
La Parque me rappelle, adieu, douce patrie,
Je m'en retourne en paix aux champs Elyséens,
Ainsi à tout jamais soient fermes tes liens....

Emu par cette allocution, le chœur fait une invocation à la Paix :

Et toi, Paix, comble notre cœur
Tout désolé de ton bonheur !
Car sans toi des humains la vie
N'a point de repos un moment,
Sans toi de nul contentement
Elle ne peut être suivie.

La Paix intervient en effet au troisième acte.
Elle est poursuivie par Bellone, et la Suisse,
le seul asile qui lui reste ouvert, va lui être
fermée. Elle s'écrie :

O malheur ! ô horreur qu'en ces temps où nous sommes
Même entre les chrétiens les hommes ne soient hommes !

Le chœur des cités helvétiques s'avance :

Approchons de la Paix, chères et douces sœurs,
Pour ouïr de plus près ses amères douleurs.

La déesse leur fait longuement ses doléances,
quand arrive en toute hâte un messenger de
la Diète :

Mais n'oy-je pas la Paix? O Paix, je viens vers vous
Des ligues envoyé pour vous donner entendre
L'amour et le devoir que tous vous veulent rendre.

LA PAIX.

Ils sont donc tous à moi ! Tu sois le bien venu,
Messager ; mais dis-nous le tout par le menu.

LE MESSENGER.

Notre sainte union Bellone allait enfreindre,
Qui seule nous maintient, qui seule nous fait craindre,
Mais Dieu miséricors, qui de nous a eu soin,
L'a chassée à ce coup de nous tout au plus loing.

LA PAIX.

Dis-nous par quel moyen ?

Le Messenger raconte l'apparition de l'ombre
de Garnier ; il paraphrase l'allocution du fan-
tôme, et continue :

Ainsi dict ; lors nos gens, qui attentifs l'ouirent,
Le nom de l'Eternel tous d'un accord bénirent,
Approuvèrent sa voix de parole et de main,
S'embrassent, et vers vous m'ont envoyé soudain.

CHOEUR FINAL.

Sus donc, pour un tel bénéfice,
Qu'on s'esgaie, qu'on s'esjouisse ;
Mais surtout, peuple Genevois,
Qu'à jamais tu aies mémoire
D'en donner l'honneur et la gloire
A l'Eternel d'âme et de voix.

LA PAIX.

Oui, fais qu'à tout jamais, o Dieu de paix et gloire,
L'escusson blanc et bleu, et l'ours et l'aigle noire (1)
Soient si bien enlacés avec un nœud si fort
Que leur triple union résiste à tout effort.

Telle est, dégagée d'une infinité de lon-
gueurs, la pièce du seigneur de la Violette. On
voit que si l'intrigue ne lui a pas coûté de

(1) Ce sont les armes des cantons de Zurich, Berne et Genève.

grands frais d'imagination, ses intentions sont du moins excellentes.

Le sujet d'une pastorale représentée à la même occasion, et composée par Simon Goulard de Senlis, l'un des plus féconds auteurs parmi ceux de la pléiade réfugiée à Genève au 16^e siècle, est à peu près le même; mais le ton de la pastorale est plus allègre et plus vif. Zurchin, Ursin et Gébin, trois bergers, représentent les trois villes de Zurich, Berne et Genève. Après de courts démêlés, ils sont réconciliés par Aléthie et Homonie (la Concorde). Il importe de restituer ce dernier mot, parce que tous les auteurs du 18^e siècle qui ont parlé de cette pièce ont mis *Bononie* pour *Homonie*. Citons aussi un échantillon de la poésie de Simon Goulard ⁽¹⁾.

Ursin, Zurchin et Gébin sont réunis et vont renouveler le serment de leur ancienne amitié :

ZURCHIN (Zurich).

Ursin, puisque telle est la sainte volonté
Du Pasteur des pasteurs qu'en toute loyauté
Entre nous et Gébin l'amitié soit nouée,
Passons joyeusement toute cette journée.
Nous avons des bergers qui des parcs ont souci,
Ami Gébin, la main, approche-toi d'ici.

URSIN (Berne).

Maintenant, mon Zurchin, tout mon souci je noie,
Ton bon œil vers Gébin comble mon cœur de joie.
Je sens notre amitié plus forte devenir
Et d'ayse je ne puis moi-même contenir.

(1) C'est bien à tort que la *Pastorale à cinq personnages* représentée le 18 octobre 1584, à Genève, et imprimée dans la même ville en 1585, chez Jean Durand, in-4^o, a

GÉBIN (Genève).

Grâces au grand Pasteur qui m'a fait trouver grâce
 Envers vous qui m'avez de si bénigne face
 A vos mains allié pour un temps éternel ;
 Grâces à vous aussi, qui d'un soin fraternel
 Faites gésir en paix mes brebis camusettes
 Et ne dédaignez point le son de mes musettes.

ZURCHIN.

Tandis qu'avecques nous Homonie vivra,
 Qu'Aléthie sa sœur sans cesse la suyvra,
 Nos houlettes seront (je le croi) suffisantes
 Pour chasser loin de nous toutes bestes naissantes.

On voit quel intérêt les états de Berne, de Zurich et de Genève mettaient dès cette époque à leur alliance réciproque. Il paraît que Simon Goulard avait mis dans son manuscrit quelque allusion malsonnante pour les cantons catholiques dans la bouche des personnages représentant les trois villes protestantes, car dans l'acte transcrit aux Archives de la seigneurie de Genève, qui accorde une gratification à l'auteur, le permis d'imprimer n'est donné que moyennant *une petite correction*.

Nous pourrons, si cette étude est goûtée, la poursuivre à travers le dix-septième siècle, qui est déjà assez éloigné de nous pour qu'on

été attribuée par tous les bibliographes, et même par le presque infallible Brunet, à Joseph Duchesne. On a, aux Archives de Genève, la preuve qu'elle est bien de Simon Goulard, puisqu'il est fait mention de l'allocation que donna à celui-ci le magnifique Conseil en récompense du zèle poétique qu'il déploya dans la composition de ce petit poème. Je dois ce renseignement à l'extrême obligeance de M. le docteur Chaponnière, si versé dans l'histoire et dans la littérature de la vieille Genève.

puisse classer dans notre littérature dramatique ancienne les pièces de théâtre nationales qui s'y rattachent par leurs dates. Le dix-huitième siècle nous fournira aussi, surtout pour les théâtres de société, de piquants sujets d'étude.



ALBERT DE HALLER.

SA CORRESPONDANCE.

De toutes les gloires du dix-huitième siècle, celle qui peut-être est restée la mieux établie, comme la plus pure, est celle de notre concitoyen Albert de Haller. Les théories politiques de Montesquieu, les paradoxes de Jean-Jacques Rousseau et les brillants écrits de Voltaire ont trouvé bien des contradicteurs, tandis que les travaux physiologiques de celui qui fut appelé le grand Haller, même de son vivant, font encore l'admiration de tous les savants, comme ses poésies font les délices de toutes les âmes élevées et sensibles, comme ses pensées chrétiennes servent de consolations à tous les affligés. L'universalité de ce génie confond l'esprit de l'homme et commande le respect. Souvent on s'est demandé comment une seule vie, si longue et si bien remplie qu'elle eût été, avait pu suffire à tant de travaux différents, et comment le même homme avait pu exceller comme

naturaliste, comme grand praticien, comme philosophe, comme littérateur, et aussi comme politique, car on sait que le Gouvernement de Berne, pour retenir ce citoyen éminent dans sa patrie, avait fini par le mettre en réquisition perpétuelle pour le service de la république, sans cependant lui assigner un poste fixe. Les écrits même de Haller, bien qu'extrêmement nombreux, renferment très-peu de particularités sur les circonstances de sa vie. Dans le journal qu'il a tenu avec tant de soin, il a méprisé constamment les détails intimes. Sa confession est précisément l'inverse de celle de Rousseau. Son *moi* à lui n'est pas non plus ce *moi* de Montaigne, qui cesse parfois d'être intérieur pour se répandre en charmantes incursions dans le domaine extérieur et réel de la vie ; c'est le *moi* constamment contemplateur et chrétien, l'entretien solitaire d'une âme tendre et dévote avec son Dieu, d'un esprit qui se dégage à dessein des préoccupations terrestres.

Dans cette absence de données biographiques et de mémoires proprement dits, on lira sans doute avec intérêt une assez longue série de lettres entièrement inédites, adressées par Haller à l'un des siens. On sait que, marié trois fois, il eut de la première et de la dernière de ses femmes onze enfants. Ses fils, qui, à l'exception de l'un d'eux tué en duel, lui survécurent, furent dirigés vers différentes carrières.

L'un fut militaire, un autre administrateur, un troisième négociant. C'est à ce dernier, placé en Hollande dans une maison de commerce genevoise d'origine, qu'est adressée la correspondance dont nous devons l'obligeante communication à feu M. Albert de Haller, petit-fils de l'illustre savant, et qui, lui-même ami très-éclairé des arts, était jaloux à juste titre de conserver tous les souvenirs qui rappellent la mémoire de son aïeul. On trouvera dans ces lettres, écrites avec la simplicité concise qui distingue l'homme studieux auquel le temps est toujours si précieux, la preuve de l'affection et de la sollicitude dénuées de phrases que ce père éclairé portait à ses enfants. Ainsi tomberont les reproches qui ont été plusieurs fois adressés à Haller d'avoir été indifférent et même dur pour les siens, et d'avoir sacrifié le soin de sa famille et ses devoirs paternels à son amour de la gloire et à son zèle pour l'avancement des sciences. On verra comment ce vaste esprit trouvait du temps pour tout, et comment, sans perdre de vue les grands intérêts de l'humanité, il trouvait les moyens de veiller à ceux de ses alentours jusque dans les plus petits détails. Ces lettres auront encore ceci d'intéressant, qu'elles parleront presque à chaque instant de la politique de la Suisse et de celle de Genève en particulier, durant la seconde moitié du dix-huitième siècle. Les premières datent de l'année 1764, et les dernières

vont aboutir à l'année 1772, c'est-à-dire environ cinq années avant la mort de leur auteur⁽¹⁾.

Tourmenté, durant les dernières années de sa laborieuse carrière, par de violents accès de goutte, qui lui fournirent l'occasion d'observer jusqu'au moment suprême la marche de cette terrible maladie et les phénomènes de la vie dans son corps vigoureux et fortement constitué, c'est à la suite d'une crise plus longue et plus cruelle que les autres, qu'il adresse à son fils, qui terminait alors son apprentissage de commerce à Genève, les lignes suivantes :

En effet, mon cher enfant, mon accès a été effrayant. J'en ai eu plusieurs depuis, quoique moins violents. Cela m'avertit de ma vieillesse et de la nécessité de se préparer à une autre vie. Aucun ménagement ne peut me garantir⁽²⁾. Ce que la plus exacte sobriété a pu faire, je l'ai fait depuis ma jeunesse ; je renchéris encore là-dessus et rends ma diète encore plus sévère. Pour ce qui est de quitter entièrement les études, cela ne se peut pas. J'ai des engagements qu'il faut remplir avec fidélité pour les deux derniers tomes de la physiologie et pour l'histoire des plantes. Et quand je voudrais manquer à ces engagements, que ferais-je de mon loisir ? Ma pesanteur me rend la promenade presque impossible, et je ne m'amuse à rien.

(1) Haller mourut le 12 décembre 1777, âgé de soixante et dix ans.

(2) Haller répondit à quelqu'un qui lui conseillait de changer de régime :

Sono venti tre ore e mezzo.

Pour vous, mon fils, et le reste de mes enfants, c'est de votre propre bonne conduite qu'il faut tirer vos secours. Vous êtes dans le chemin d'une subsistance honnête. Tenez-vous-y, et le nécessaire ne vous manquera pas. Je suis plus en peine de vos cadets : mais mes soins ne prolongeront pas mes jours. J'ai tâché, sans avarice, de vous laisser quelque chose. C'est peu, mais la bénédiction y sera, si vous n'en abusez pas. Ce ne sera rien si vous n'y concourez par vos travaux, et en vous attirant les faveurs de la Providence.

En un mot, mon cher fils, gouvernez-vous comme si chaque courrier devait vous apporter la nouvelle de ma mort. Redoublez de patience, d'application et d'activité. Tant que je vivrai, je serai bon père ; et après moi Celui qui nourrit tout ce qui respire ne vous laissera pas manquer. Je vous embrasse.

Berne, 31 mars 1764.

P. S. Je ne voudrais pourtant pas que vous vous épouvantassiez trop. Cet état de vertige est incertain. Il est absolument dans la main de Dieu de l'empirer, ou de le rendre plus tolérable. Ainsi, sans vous affliger, vous ferez bien de tirer de cet état de crainte, de nouvelles raisons de bonne conduite.

Il faudrait demander à M. Bardin s'il n'a point de nouvelles de deux paquets de livres, dont un est parti il y a huit semaines de Paris, de la part de M. Pankouke ; l'autre plus nouvellement. Il y a six francs pour vous dans un paquet parti le 30 à l'adresse de M. de Saussure.

Les lettres qui viennent ensuite sont écrites quelques années plus tard, et adressées à ce même fils, alors employé à Amsterdam dans la maison de M. Hornecca, négociant recommandable et jouissant de beaucoup de crédit.

27 avril 1767.

Aucun des livres que vous m'annonciez, mon fils, n'est arrivé. Un M. Combe, d'Orbe, vient de m'envoyer un paquet qu'il a trainé depuis le mois de septembre, l'ayant reçu à Londres. Je n'aime pas ces commissions d'inconnus. Les plantes et les livres pressaient par rapport à mon ouvrage, qui est sous presse. Il vaut mieux se servir d'un commissionnaire. Du moins est-on tranquille et l'on sait que les choses arriveront.

Il me semble qu'il est plus agréable d'être dans une maison où tout vit et tout prospère, que dans une autre qui traîne, qui languit. Comme le bien-être d'une maison de commerce dépend de son travail, il ne faut pas s'en plaindre; c'est le prix auquel on achète l'opulence. Il me semble qu'il est plus heureux d'avoir un travail réglé, que d'être, comme l'est notre jeunesse de Berne, en alarme pour chaque après-dinée que l'on n'a pas placée.

Je vous prie de vous intriguer avec un bedeau de Leyde afin de m'avoir toutes les thèses de médecine, en payant. Cela ne doit pas être bien difficile. Votre sœur Charlotte a fait plusieurs voyages au camp commandé par M. de Lentulus, et où il y a eu plusieurs nuits de pluies continuelles, qui ont fort incommodé le soldat.

Les affaires de Genève approchent de leur conclusion. On s'est rapproché de la France, qui s'est rapprochée de nous. On va prononcer. On se dispute encore sur la punition des démagogues, que la France demande et dont nous voudrions la détourner. Zurich et Berne sont parfaitement d'accord à présent, et Zurich paraît avoir reconnu les desseins ambitieux des Représentants.

Je serai obligé de vous donner mes commissions de Hollande, n'ayant plus personne pour les faire. Je ne veux plus de commerce avec votre cousin B.

Je déteste ces mauvais citoyens qui sacrifient leur patrie à leur haine ou à leurs intérêts particuliers. Il m'a écrit des lettres blâmables, et j'ai rompu avec lui.

Votre oncle, ou plutôt mon beau-frère, M. Wyss, est mort après une longue maladie et beaucoup de souffrances. On l'a enterré le 28. Votre sœur part demain pour l'Ergeu ⁽¹⁾ avec son mari,

Berne, le 1^{er} juillet 1767.

Puisque les nouvelles de Genève font plaisir à M. votre patron, je vous en donnerai de temps en temps, sans manquer aux secrets de l'Etat. La mission de MM. Deluc et Vignier, et celle de MM. Flournois et Bellamy à Zurich, n'ont rien produit. Les deux républiques de Berne et de Zurich, sans se concerter, ont agi de même. On a reçu leurs trois mémoires. On a trouvé unanimement à Berne qu'on ne pouvait y faire attention, et on les a renvoyés. Le premier mémoire était celui du 19 de mai; le second une adresse aux puissances médiatrices, dont le but principal est une espèce de protestation contre le *prononcé*; et le troisième une autre adresse aux deux républiques de Berne et de Zurich, par laquelle elles sont priées d'envoyer les deux premiers mémoires à la cour de France, dont le résident avait refusé de les recevoir.

On a vu ici que toute leur mission n'était qu'une espèce de *proteste*, et qu'elle nous prépare un refus de soumission au *prononcé*. On dit qu'ils méditent une nouvelle démarche à Genève, et qu'ils vont dire au Conseil souverain de cette république que son refus de se prêter à un accommodement le rendra responsable de tous les maux qui en pourront résulter. Les Natifs ont publié aussi des papiers dans lesquels ils se qualifient de *citoyens* et s'en arrogent les droits.

(1) L'Argovie, alors comprise dans le canton de Berne.

D'un autre côté, la France ne répond point à notre lettre, dans laquelle nous tombions à peu près d'accord avec elle sur le *prononcé*. Nous avons un air violent avec cette cour, tant par rapport au cordon de troupes en général, que par rapport à l'empêchement qu'on a mis au passage de M. Stürler, député du Syndicat des bailliages d'Italie. Nous ne savons pas au juste le sentiment de la France sur ces objets; mais elle vient d'assujétir les Suisses et Genevois établis en France à la capitation. Voici, mon fils, le fil de ces tracasseries: Neuchâtel a été condamné le 14 à répondre aux articles de plainte du roi de Prusse, et le jour de l'appel fixé au 18 octobre. Ces gens-là sont aussi chauds et aussi passionnés pour la liberté que les Représentants ⁽¹⁾.

Il m'est arrivé depuis peu deux planches de M. Vosman et la *Flora Frisiensis*.

Pour vos affaires, ne faites pas sentir à vos maîtres que vous voulez sortir de chez eux. Tâchez de vous rendre nécessaire en les servant supérieurement bien. Tout cède au besoin que l'on a des gens, et c'est l'unique moyen de vous pousser. Puisque vous êtes ancré dans cette maison, tenez-vous-y. Les changements sont toujours désavantageux. Je ferai compter de l'argent à M. de la Corbière en deux termes.

Quand vous aurez acquis de l'expérience, on vous trouvera des fonds pour commencer quelque chose. Vous spéculerez en attendant, et vous mettez au fait. Votre sœur Haller arrive ici mardi pour faire ses couches. Charles a échoué dans toutes ses petites prétentions ⁽²⁾. On lui a cependant

(1) Les griefs entre le prince et les peuples de Neuchâtel étaient portés à Berne, celui des cantons qui avait l'alliance la plus intime avec la principauté.

(2) Charles était le nom de celui des fils de Haller qui s'était voué à la carrière militaire.

donné des espérances. Sa carrière est longue et sûre; elle mène au nécessaire et à rien de plus. Il ne se passe rien ici. Nous nous portons bien. Adieu, mon fils. Soyez sage et heureux.

Berne, 19 septembre 1767.

Les affaires de Genève vont mal. D'un côté, à la vérité, le prononcé a été signé, et la ligne de nouvelle élection enlevée jeudi passé. Les édits doivent commencer à 1768, et les syndics doivent être élus annuellement. Ce projet n'a pas encore été ratifié ici, mais il le sera apparemment. Mais, de l'autre côté, les Représentants ont présenté samedi, 17, une adresse très-violente au magnifique Conseil, dans laquelle ils le rendent auteur de tous les malheurs de la patrie, et l'accusent d'avoir, contre sa conscience, séduit les puissances garantes. La France, de son côté, fait élever une ville à Versoix, dont le plan est, à ce qu'on me marque, approuvé dans le Conseil du Roi. Nous allons avoir de grands débats pour la ratification.

Je crois que tous les anciens paquets sont arrivés. Je ferai bientôt partir des plantes pour M. le bourguemestre Six. Votre frère Charles est devenu philosophe. Vous lui devez de l'amitié. Il s'est privé de dix-huit livres que je lui donnais par mois, parce que je n'aurais pu en aucune manière vous soutenir l'un et l'autre. Il s'est sacrifié de bonne grâce. Votre sœur est heureusement accouchée d'une fille.

Votre pauvre oncle n'a pas eu une seule voix. Il y a du temps pour les projets du pauvre Charles. M. le banneret Wurstemberger touche à son heure dernière. Mais il n'est pas sûr que cette mort ait des suites qui puissent me regarder. Il se peut qu'on prendra un banderet uniquement entre les baillifs de l'Abbaye des Boulangers. Je ne suis pas au fait là-dessus. Adieu, mon cher fils, je vais en

Deux-Cents entendre la relation de MM. nos députés à Soleure.

Berne, le 29 septembre 1767.

J'ai reçu, mon cher fils, *Flora Belgica*. Les plantes de M. Six sont aussi arrivées. Elles n'ont point répondu à mon attente, mais je ne lui en destine pas moins un nouvel envoi. M. Jenner est à Champion par un bien mauvais temps, et sans aucune espérance de faire du vin.

Nous avons confirmé hier le prononcé qui obligera les Conseils et Bourgeois de Genève d'élire annuellement les syndics, ceux qui sont en place l'étant depuis trois ans, contre les lois de Genève. Le parti des Représentants est toujours fort ardent, mais il a décidément perdu l'appui de Zurich, qui pense entièrement comme nous. La conférence finale va se tenir à Soleure. Douze cents hommes travaillent au chemin de Versoix à Meyrie, et d'autres à celui des Faucilles. Cela donne à penser à Genève et à nous.

M. V***, dont vous me parlez, est parent d'un ennemi bien dangereux de votre père, de M. Graff. N'oubliez pas cette circonstance.

Vous savez apparemment les promotions :

Trésorier, M. Sinner, contre M. de Watteville, 70-58.

Banderet des Inneren (de l'intérieur), M. Manuel.

Baillif de Berthoud, M. Ott de Schwartzenbourg, etc. etc.

Louis Thorman part avec un drapeau pour la compagnie de Luternau. M. Stetler-Zimmermann a la compagnie de M. Manuel, tué par M. Ryhiner.

Voici les nouvelles : Les affaires de Genève dorment ; celles de Neuchâtel s'aigrissent. Ainsi va notre pauvre Suisse. Le peuple neuchâtelois a fait une démarche très-imprudente : il a écrit

aux cantons de Soleure, de Fribourg et de Lucerne. M. le conseiller Steiguer a été assez mal ; il revient.

28 mai 1768.

M. Hornecca, votre patron, a répondu à la fin. Il désapprouve entièrement vos projets et se sert presque des mêmes raisons qui se sont présentées à mon esprit : d'un côté la médiocrité de vos fonds, qui ne pourront jamais suffire à une spéculation un peu tolérable, et de l'autre le manque d'expérience de votre part et de confiance chez celle avec laquelle vous auriez à faire.

La bonne volonté de votre patron doit être, mon cher enfant, votre unique spéculation. Il faut tâcher de la gagner à tout prix par votre zèle et votre dévouement. Il me paraît assez content de vous, et se plaint seulement de votre main, qui n'est pas assez lisible, à son avis. Elle me semble assez bonne, mais c'est que je suis père peut-être. Il faudra travailler à lui ôter ce petit sujet de plainte, ou plutôt il faut prendre sur le temps de quoi mieux former les caractères.

Voici votre frère presque dans votre voisinage. Il entre dans une garnison plus coûteuse, et je suis obligé de concourir à son soutien.

Les affaires de Neuchâtel deviennent fort épineuses. Quatre cantons de concert ont occupé la ville le 20. Mais ensuite Fribourg n'a pas voulu que la garnison servît à saisir les criminels. Les principaux chefs des mécontents, et les principaux auteurs du meurtre de Gaudot se sont tranquillement évadés. Le magistrat de la ville de Neuchâtel a refusé jusqu'au tambour pour une publication. Cela mènera à des délibérations très-sérieuses ⁽¹⁾.

(1) L'avocat général Gaudot défendait devant le tribu-

Berne, 14 juin 1768.

Je suis fâché, mon cher fils, de l'accident à vos yeux. Est-ce que peut-être votre incommodité est un reste de la petite-vérole? Il faudrait vous purger une couple de fois, et mettre un emplâtre de poix entre les deux épaules et le porter quelque temps. Il est bien fâcheux que ces organes veuillent vous manquer. C'est ce que j'ai de mieux.

Il est très-faux que Gaudot ait tiré ni premier ni dernier. C'est un neveu qui a tué un de ces furieux, qui venait de forcer la porte que le malheureux Gaudot avait barrée. Ce qu'il y a d'abominable dans cet assassinat, c'est qu'il a été commis après trente six heures de tumulte, et par les grenadiers qui devaient défendre le magistrat populaire. Cette affaire peut avoir de grandes sui-

nal arbitral de Berne les droits du roi de Prusse comme prince de Neuchâtel. Il avait pour antagoniste la ville de Neuchâtel, qui s'était placée à la tête de la ligue des corps et communautés de l'Etat dans le procès de 1768. Le jugement, rendu à Berne le 23 janvier de cette année, donna gain de cause au prince, et la ville fut condamnée à des frais considérables. Les Neuchâtelois refusèrent d'abord de se soumettre; mais Berne et les cantons bourgeois de Soleure, de Fribourg et Lucerne mobilisèrent 9000 hommes de troupes pour occuper Neuchâtel sous les ordres du général Léntulus, patricien bernois au service du roi de Prusse. L'exaspération contre Gaudot fut alors portée au plus haut degré. Un attroupement d'enfants, dans lequel figurait Marat, devenu dès-lors si tristement célèbre, se forma devant sa maison. Il se grossit bientôt d'un rassemblement de bourgeois. Son neveu, officier en Prusse, tira un coup de pistolet sur le peuple, qui se précipita dans la maison. Gaudot fut trouvé blotti dans une armoire, et un charpentier le tua d'un coup de hache. Pour encourir tous au même degré la responsabilité de sa mort, les bourgeois tirèrent chacun un coup de fusil sur son corps sanglant. La ville de Neuchâtel envoya à Berne pour donner sur cet événement des explications qui ne furent pas acceptées. Une plus forte occupation militaire fut décrétée.

tes, Fribourg protégeant ouvertement ces misérables, par antagonisme contre Berne qui voudrait leur punition.

J'ai été fort incommodé encore; ma santé décline, et surtout mon estomac. Votre cadet est rétabli. M. Stürler vient d'être fait conseiller, contre M. Lerber de Romainmotiers. Je n'ai pas voulu paraître.

Les Genevois sentent tous les jours davantage le fruit de leurs sottises. On leur a ôté la poste; on leur refuse le sel. On parle de plusieurs édits très-incommodes, entr'autres d'une défense de laisser entrer en France les *ouvrages d'horlogerie finis*. Depuis quelques jours cependant l'affaire de Neuchâtel paraît prédominer.

Berne, 29 juillet 1769.

Je vous réponds sans retard, mon cher fils, parce que vous ne m'avez pas annoncé les fr. que je vous ai envoyés par M. de la Corbière. Je vous enverrai une autre petite somme le plus tôt que je pourrai.

Il est vrai que les Suisses suivent en ce moment-ci une mauvaise politique. Mais pour cela il ne faut pas louer exclusivement le temps passé. Nos ancêtres ont fait de bien plus grandes fautes que nous. Ils ont aidé à détruire la maison de Bourgogne, qui les défendait du voisinage dangereux de la France. Ils pouvaient ce que nous ne pouvons plus. Il y avait alors l'Autriche qui était animée contre la France. Présentement ces deux puissances sont amies. Nous avons beaucoup fait, et je ne crois pas qu'on pût aller un pouce au-delà dans nos démêlés avec la cour de France, pas même *en droit* et si c'eût été un procès. Vous pouvez me croire; c'est moi qui ai dressé tous les mémoires envoyés à la cour.

Il est sûr que je me suis trouvé entre deux par-

tis extrêmes : des Suisses français résolus à ne pas souffler contre la France, et des gens passionnés contre elle, qui nous auraient menés à la ruine.

Tous les agiotages dangereux sur les effets publics, dont vous me parlez, me confirment dans l'idée que c'est une mer orageuse, et que l'on ne doit s'y exposer que lorsqu'on ne place que du superflu. Je ne comprends pas comment vous auriez des fonds à vous. Pour moi, j'ai Goumoëns, effet de 100,000 livres⁽¹⁾. Je dois là-dessus 21,000 francs. J'ai peu d'autres effets. Toute ma spéculation se réduit à diminuer cette dette. J'espère en retrancher 1000 fr. en 1770. La terre de Goumoëns rapporte 5 et trois quarts pour $\frac{1}{100}$, et je paie 4 pour $\frac{1}{100}$ d'intérêt. Vous sentez l'inconvénient de devoir ainsi, et vous voyez combien peu il me convient de spéculer à côté de cet objet. Je ne voudrais pour rien au monde me charger des effets publics de la France, car le temps est gros d'événements. Je vous embrasse, mon cher fils.

Nous ferons remarquer en passant, à l'occasion du commencement de cette lettre, que le point de vue indiqué par Haller sur la grande lutte survenue au quinzième siècle entre les Suisses et le duc Charles-le-Hardi, est le même qu'a mis récemment en lumière M. de Gingins-Lasarraz dans ses lettres remarquables sur les guerres de Bourgogne. Un autre historien moderne, M. de Rodt, est aussi parti des mêmes données. D'après ces auteurs, jamais conduite ne fut plus impolitique que celle des Cantons

(1) Haller était seigneur de Goumoëns-le-Joux et d'Eclagnens, au Pays de Vaud.

Suisses, quand, cédant aux provocations intéressées et astucieuses de Louis XI, roi de France, ils prirent l'initiative de la guerre contre Charles-le-Téméraire, en ravageant le Pays de Vaud. En aidant la France à anéantir la puissante maison de Bourgogne, les Suisses se privèrent d'un allié naturel et d'un boulevard assuré contre les tentatives ambitieuses de cette grande puissance, qui était alors bien loin de nos frontières.

Hâtons-nous d'ajouter que l'ancienne donnée classique, qui fait de Charles de Bourgogne l'agresseur, et qui représente les Suisses de Grandson et de Morat comme étant en état de légitime défense, a été défendue aussi avec chaleur contre les historiens dont nous avons parlé, entr'autres par M. Berchtold, de Fribourg. Peut-être les soutiens de la tradition favorable aux Suisses dans cette question, ont-ils cédé, comme dans l'histoire de Guillaume Tell, à de louables instincts de patriotisme et d'orgueil national, plutôt qu'aux preuves convaincantes résultant des documents authentiques. MM. de Gingins et de Rodt ont toujours marché pièces en main. L'avis de Haller, précurseur en quelque sorte de leur opinion, prouve que déjà dans le siècle précédent la tradition de la politique du Sénat de Berne, dont il exprime sans doute le reflet, contredisait la donnée populaire généralement admise sur le compte de ce terrible duc Charles de Bourgo-

gne, qui fut plus à plaindre qu'à blâmer dans tous ses démêlés avec les Liges Suisses. Après cette petite digression, nous revenons aux lettres de Haller. Celles qui suivent, dans la correspondance que nous dépouillons, sont de l'année 1770.

50 janvier 1770.

Je vous écris pour vous rassurer, mon fils. Je crois ma chute accidentelle, et je ne crois point mon travail excessif. Je n'ai jamais senti qu'il me fût un mal quand je n'étais pas pressé ! D'ailleurs, je ne rougis point de le dire, il m'est nécessaire pour le maintien de ma famille. Le roi d'Angleterre ayant écrit à Leurs Excellences pour demander qu'on me laissât passer à son service, on a mis l'affaire en délibération. Elle se décidera lundi 2, et il paraît qu'on lui fera des représentations. Je vous fais une note des livres que je désire. J'écris le moins mal que je puis.

Voici Charles, votre frère, à la tête des sous-lieutenants. J'apprends tout cela par des étrangers et comme je puis. J'attends *aujourd'hui* votre envoi. Je vous suis bien obligé, mon cher fils, de votre souvenir. Je le reconnaitrai. Mais ne vous causez point des frais inutiles par rapport à moi. Cependant ceux-ci ne le sont point.

27 février 1770.

Je souris, mon cher fils, de l'approbation que vous donnez au manque de foi de la France. Rien ne peut laver un prince qui a profité de la confiance publique par un traité conditionnel, et qui viole ces conditions. Il est un peu plus coupable lorsque c'est par désordre et par dissipation, ou par des guerres faciles à éviter, qu'il s'est mis dans l'embarras. Aucun fonds n'est en sûreté, lorsqu'il

est livré à un despote. Ceux de Suède sont un peu plus assurés par la constitution aristocratique du pays.

M. Bonnet ⁽¹⁾ a meilleure idée de vos espérances que vous. Il croit qu'en flattant un peu le patron, vous parviendrez à votre but. C'est sur les expressions du vieillard lui-même qu'il s'appuie. Je ne vois pas pourquoi vous ne risqueriez pas une aussi minime somme, dont la récolte peut être très-avantageuse.

Vous savez apparemment qu'il y a eu un tumulte à Genève, et qu'on y a tué, *assez sans nécessité*, trois Natifs, qu'on en a banni ensuite, et qu'on leur a, après cela, accordé quelques légers avantages. Cette ville se détruit par le nombre des mécontents que le parti dominant continue de faire.

Nous avons eu du bruit ici, que d'autres tracassons ont fait disparaître. — M. Thormann est conseiller, au grand plaisir de votre tante. — Je vous recommande toujours les thèses de Leyde.

J'ai eu un très-bon hiver. C'est apparemment le fruit de mon intention de ne plus me mêler que bien légèrement des affaires d'Etat. — Ce misérable Genève m'a fait perdre *votre* fortune et ma santé.

Je vous embrasse, mon fils.

7 novembre 1770.

Je serais charmé que vous fussiez guéri. Prenez-vous la dose suffisante de quinquina? Il en faut une once. Je vous envoie la recette que vous demandez. Vous n'êtes pas bien en apothicaires en Hollande. Tâchez d'en trouver un honnête homme.

Si la maison de Bourbon veut la guerre, elle l'aura. Si elle ne la veut pas, il lui sera aisé de

(1) Le célèbre Charles Bonnet, ami de Haller, et chez qui le fils auquel il écrit avait demeuré à Genève.

l'éviter. Mais le roi a de grands ménagements à observer vis-à-vis d'un peuple fier, qui se croit affronté. Je parierais cependant bien cent contre un qu'il n'y aura pas de guerre.

Rien de nouveau ici. Nous sommes fort occupés à cause de la contagion. La France a publié une ordonnance semblable à celle de 1739, et très-rigoureuse. La peste était alors à Belgrade et en Hongrie, et à cette heure il est douteux encore que la maladie de Pologne soit la peste.

Le vin est sans prix, le moindre à cinq batz. Yvorne et même Aigle ont été cependant préservés de la grêle.

Qu'est-ce qu'un certain M. de Rainville qui fait publier une espèce d'affiche pour trois cents espèces de *gramen* dont il veut fournir des exemplaires? Il demeure à Rotterdam, et sans doute M. Six pourra vous en dire des nouvelles.

Berne, 16 octobre 1770.

M. Wildbolz vous portera *Usong* pour vous ⁽¹⁾ et des plantes pour M. de Rainville. Ma bibliothèque sera imprimée dans un mois; vous pouvez en annoncer l'envoi à M. Six.

On est endormi sur les blés; toute la Chambre des blés est à la campagne. On avait répandu des bruits de guerre; cela aura fait tomber les actions, mais il n'y a rien de réel. Mes maux m'inquiètent moi-même, et je fais des remèdes. J'ai même pensé de faire venir une cinquantaine de bouteilles de vin de la Montagne (de Portugal). Cela va cependant un peu mieux, et j'ai surmonté ce poids énorme qui m'empêchait de manger. Vous faites très-bien de vous servir d'un pupitre fort élevé. Je faisais de même à Göttingue pour écrire mes lettres.

(1) *Usong*, roman politique de Haller.

Je vous enverrai les *Lettres sur les vérités de la Révélation* quand elles sortiront de presse, et je vous prie de les lire. *Usony* se traduit en français, et le sera en anglais. Il a été mieux reçu que je ne l'eusse espéré de Berne.

Ne soyez pas trop en peine de moi, mon cher fils. S'il y a du danger, il est encore éloigné. Je vous écris le jour où j'entre dans ma soixante-septième année (16 octobre).

Berne, 21 janvier 1772.

Votre sœur Charlotte vous aura répondu au sujet de son mariage. Je la perds avec beaucoup de peine. Cela me rappelle ce que je sentis quand je donnai son aînée à M. le banneret Jenner. Je reste seul avec un jeune garçon, qui ne saurait me servir de compagnie, et je suis presque toujours incommodé. Je ne suis point gai à ces noces. Marianne Jenner paraît être bien tombée, mais c'est une enfant encore, sans caractère, abîmée dans les plaisirs.

Puisse du moins Charlotte être heureuse ! Je le souhaite. Je crois pouvoir sortir, bien que j'aie plusieurs incommodités extérieures, et que la saison soit assez rude. Voici une liste de livres à faire venir.

Je vous dirai, pour vous faire voir que je ne regarde pas tout du mauvais côté, ce que j'apprends d'*Usony*. Les princes le lisent partout. Il y en a qui me demandent des dédicaces. L'électeur de Mayence en fait, dit-on, ses délices. Adieu, mon cher enfant, je vous embrasse.

Vous me dites : « *Votre encyclopédie.* » Je ne suis point de celle d'Yverdon, et vous ne sauriez l'ignorer ⁽¹⁾.

(1) Le professeur de Félice publiait à Yverdon une édition de l'Encyclopédie avec des adjonctions pour les-

5 mars 1772.

M. Grouner m'a fait remettre deux louis que vous aviez prêtés à ce Grouner ambulant. Vous pouvez me les mettre à compte. Vous, mon cher fils, qui êtes négociant, devriez être plus au fait des habitudes du commerce que moi. J'ai reçu deux paquets de livres anglais de votre part, et ni l'un ni l'autre annoncés par une lettre. Je vous avais demandé quelques livres hollandais, et rien n'est venu. Si vous voulez me faire le plaisir de m'envoyer des livres, il faut, en faisant l'expédition, m'écrire, annoncer le temps, le bordereau. Si absolument vous ne pouvez vous plier à cette règle, je chercherai quelque autre canal. Votre méthode entraîne de doubles achats.

Vous êtes bien peu au fait de l'histoire et de la politique. Sans les Anglais, que vous haïssez en Français, votre Hollande serait conquise en six semaines, et deviendrait le jouet des fermiers et des sangsues de la France. Un roi chrétien voit dans la guerre la misère de plusieurs milliers de mortels; mais, forcé de la faire, il la fera. Des provisions achetées en Hollande peuvent suffire pour six mois; des garnisons vivront un an, deux ans, et alors toutes les colonies espagnoles, livrées aux maîtres de la mer, tomberont comme elles sont tombées en 1762! — Notre famille se porte bien.

4 juillet.

Je crains bien, mon cher fils, que les livres que vous avez confiés à M. Graff, ne soient perdus. La goutte, quoique très-modérée, me retient à la maison. Vous savez l'équipée de votre frère Charles, à qui j'avais conseillé d'aller droit à Condé, où se

quelles il s'était adjoint les principaux savants de la Suisse occidentale, Elie Bertrand, Seigneux de Correvon, etc. etc.

rend son régiment. Lui, sans autre, est allé à pied en Bretagne, sans suivre aucune route. Voici quelques livres que je désire, surtout le premier, *Arthur Young*, etc.

Cette demoiselle de Muralt, dont vous me parlez et qui est si malheureuse, s'est mariée à un aventurier, nommé le baron de Reding. Je crois qu'on ne pense plus à elle ici. J'en parlerai cependant à M. le conseiller. Je ne sais que vous dire sur ces sortes de personnes : l'humanité, d'un côté, demande des secours pour elles, et de l'autre on fait mal sa cour aux parents en demandant ces secours.

Le blé est cher ici. Il passe 90 batz ; je l'ai eu à 50. Le vin est cher aussi ; mais ce n'est pas un mal. Ce sont les pluies de la St.-Jean qui font le malheur de nos campagnes. Charles paraît revenir de ses erreurs.

Nos députés sont revenus de Soleure. L'ambassadeur leur a dit poliment que la France ne se désistera pas de l'établissement de Versoix, et que nos démarches rendraient l'entreprise plus considérable qu'elle ne l'aurait été sans nos efforts. Ici on paraît s'être repenti là-dessus. Tout est mode.

On a banni de Zurich, pour un livre impie, un certain Meister, jeune homme qui avait prêché et qui a été gâté à Paris ⁽¹⁾. Je vous en avertis pour que dans l'occasion vous l'évitiez. Il ne manquera pas de chercher de l'emploi en Hollande ou en Angleterre.

(1) Le livre auquel Haller fait allusion, est sans doute *l'Esprit des religions*, par Jaques-Henri Meister, de Zurich. Cet auteur, forcé de quitter sa patrie, vécut à Paris jusqu'en 1789, chargé d'une éducation particulière, fréquenta beaucoup la société de Mad. Necker, et eut une grande part à la *Correspondance littéraire* de Grimm. Il a publié aussi, entr'autres ouvrages, la *Morale naturelle*, les

Il y a encore une erreur dans votre dernier envoi ; je suis fâché de vous le dire. Les thèses me font beaucoup de plaisir. Il n'y a rien de nouveau ici, que le brillant testament de M. Sigismond Wyttenbach, l'apothicaire. Il fonde une caisse de famille de 84,000 L.

29 août 1772.

Comme vous apprendrez sans doute que j'ai été malade, je vous fais cette lettre pour prévenir vos inquiétudes. J'ai eu en effet des flatuosités, des indigestions, et le poulx du monde le plus déréglé, intermittent, etc. J'ai eu de mauvais moments. Cela va beaucoup mieux, après une diarrhée. Le poulx est rentré dans l'ordre. J'ai dormi ; l'appétit revient. Je suis fâché que le paquet pour la Suède soit arrivé trop tard.

Tout le monde n'augure pas aussi favorablement que vous du prince français nouvellement monté sur le trône. Je vous prie de me procurer chez Rey un livre sur les abeilles, avec des lettres de M. Bonnet. On dit enfin la France réconciliée avec les Genevois, et Versoix définitivement abandonné. On craint pour M. le chancelier Mutach et pour le conseiller du même nom.

De tous mes enfants, dans mes dernières crises, celui qui m'a fait le plus de tendresses, c'est Mad. Jenner. Je dois lui rendre cette justice, et je le fais avec plaisir ⁽¹⁾.

Lettres sur l'imagination, les Lettres sur l'immortalité de l'âme, et un essai politico-littéraire sur les gouvernements de Zurich et de Berne.

(1) La fille que Haller donna en mariage au banneret Jenner, était fille de cette Marianne, sa première femme, qu'il rendit célèbre par de touchantes élégies. En la fiançant, Haller écrivait à M. Jenner :

« Menez ma fille à la vertu et à la crainte de Dieu. C'est l'assurance la plus sûre qu'on puisse se donner, pour conserver le cœur et les justes égards d'une femme.

Nous terminons cette première série des lettres de Haller par la suivante, qui est remarquable à divers égards :

Votre lettre, mon cher fils, nous a fait beaucoup de peine, à votre mère et à moi. Nous y voyons un commencement de tracasseries avec votre supérieur, qui pourra causer votre ruine. Les hommes avec qui vous aurez à faire, auront toujours des défauts. Ceux que vous ne connaissez pas en ont, comme ceux dont vous pénétrez la faiblesse. Il faut vivre avec eux, puisque la Providence le veut, les servir, les aimer également, et ne jamais espérer d'en trouver qui soient sans tache. Voyez vos collègues : je suis sûr que, contents de faire leur devoir et leur cour, ils ne songent pas aux perfections qui manquent au patron.

Le voilà donc parti ; il reviendra. Je vous conjure, et je crois pouvoir vous ordonner de tâcher de le regagner. Vos projets, peut-être vos manières trop *patriciennes*, l'ont effarouché. Il est riche, il est votre supérieur. Il faut lui faire oublier ce qui l'avait prévenu. Soyez aussi sur vos gardes vis-à-vis de M. Le Grand. Il ne faut s'attirer à dos personne, même quand on est établi, et bien moins encore quand on ne l'est pas.

Par où ramener un cœur dissipé, livré à ses passions, dès qu'on n'a plus à opposer à ses égarements la loi la plus sainte et la plus positive, la seule véritable loi ? Les désordres où Berlin se plonge sont la preuve des effets d'irréligion, et le sexe, autrefois si modeste et si aimable en Angleterre, a perdu, en perdant Dieu de devant les yeux, ses vertus et sa réputation.

» Faites servir à éclairer une enfant que j'ai tendrement aimée, malgré ses imperfections, cette supériorité que vous donne le sexe et l'étude, et qu'elle n'ait qu'à suivre vos pas pour marcher dans le chemin de la vertu. »

Vous croyez, mon enfant, qu'il suffit de travailler. Vous vous trompez : il faut plaire. C'est un mérite supérieur à celui du mérite même. Je vois tous les jours qu'on me hait à cause même de ce que je fais le mieux.

Ne comptez en aucune manière sur moi, ni sur mon crédit. Il n'y a plus rien pour moi ici. J'ai eu le chagrin, après des services si réels, de voir la porte de Son Excellence Tillier, qui est malade, fermée pour moi.

N'espérez rien d'ici. Attendez tout de la Providence et de votre persévérance dans la maison où vous êtes. M. Hornecca ne vivra pas toujours ; mais il faut le cultiver pendant qu'il est le maître.

On est en grand mouvement ici. On suppose que S. Ex. Tillier résignera ses fonctions, ou mourra. MM^{rs} Sinner et Kirchberger partageront les suffrages. J'ai reçu le paquet de M. Bourgeois, que j'ai vu à Yverdon. Voici une autre liste de livres à acheter. Je vous embrasse, mon cher fils.

Le ton de résignation mêlée d'amertume qui se fait jour à travers quelques expressions de cette dernière lettre, s'explique par les ennuis que Haller trouva dans sa patrie, à laquelle il avait sacrifié tant de perspectives séduisantes chez l'étranger. Il voulut s'illustrer dans la carrière politique comme dans la carrière des sciences, et sans cesse il rencontra à Berne sur son chemin des préventions, des rivalités jalouses et même des inimitiés. Sa supériorité même devint pour lui un obstacle. Quand bien même il aurait été vrai que le champ de la politique n'était pas aussi bien le fait de cet esprit

éminent, que le domaine immense de la nature, son désir si souvent manifesté d'entrer dans les hautes charges de la république, aurait dû être une loi pour ses compatriotes. Mais, au lieu d'aller au-devant de ses vues, et de lui ouvrir les portes de ce Petit Conseil où un siège l'aurait plus flatté que les fauteuils de toutes les académies qui se firent gloire de se l'associer, on se fit à Berne un long et cruel plaisir de l'écarter constamment et de lui préférer souvent des médiocrités mieux en cour dans le haut patriciat. Les républiques aristocratiques ont leurs travers, leurs petitesse, leurs antipathies, tout aussi bien que les démocraties, et aussi bien que celles-ci elles peuvent être taxées d'ingratitude et d'injustice. On réservait Haller pour les missions extraordinaires ou épineuses, dans lesquelles on espérait que son nom européen imposerait aux cours étrangères et servirait à leur arracher de meilleures conditions.

Peut-être dira-t-on que ce grand homme fut trop sensible à ces petits échecs, et qu'il attachait une beaucoup trop haute importance à des misères d'intérieur, à côté desquelles il avait de magnifiques compensations. Mais qui pourrait reprocher à l'homme qui se sent le désir et la force d'être utile à sa patrie, de déplorer avec amertume la partialité qui le condamne à une inaction forcée ? Est-il au monde un sentiment plus noble et plus légitime ? Ne faut-il pas plutôt admirer cette ambition d'un grand cœur

qui ne compte pour rien les hommages du monde entier, tant qu'il se voit méconnu et tenu systématiquement à l'écart dans le petit pays qui l'a vu naître, et auquel il voudrait se consacrer tout entier !



ESSAI BIOGRAPHIQUE

SUR LE BARON

FRANÇOIS-THÉODORE-LOUIS DE GRENUS.

Il se rencontre, dans tous les temps et dans tous les pays, des individualités auxquelles semble être dévolu le double privilège d'occuper d'elles le public à divers titres, durant leur vie et même après leur mort. M. le baron de Grenus, décédé à Genève le 4 janvier 1851, dans sa soixante-sixième année ⁽¹⁾, paraît avoir été parmi nous une individualité de ce genre. Comme explorateur de nos annales et de nos archives, il possède des titres solides et réels aux yeux de tous les amis de l'histoire nationale; comme particulier, divers actes de sa vie privée et les excentricités de son caractère ont

(1) M. François-Théodore-Louis de Grenus était né à Genève le 18 avril 1785. L'orthographe actuelle de ce nom de famille a prévalu depuis un siècle; mais, au dix-septième, les registres des Conseils portent *Grenu* sans consonne finale, et plus tard les mêmes registres portent indifféremment *Grenu*, *Grenut*, et enfin *Grenus*.

défrayé et défraient encore la curiosité publique. Il va sans dire que c'est en vertu du premier de ces titres que nous nous sommes permis de retracer quelques détails biographiques sur un homme qui fut, dans ce siècle, l'un des premiers investigateurs de notre passé, l'un des membres honoraires de la Société d'histoire de la Suisse romande et de la Société d'histoire et d'archéologie de Genève. Si, de loin en loin, en discutant les mérites du savant et laborieux écrivain, nous effleurons quelques points relatifs à sa vie privée, nous aurons soin de le faire discrètement et sans empiéter sur le domaine de la curiosité publique, qui n'est pas de notre ressort.

M. de Grenus n'était pas né historien, en ce sens qu'il ne s'était pas senti animé, comme Thucydide, Tacite ou Philippe de Commines, de l'irrésistible vocation de peindre les hommes et les choses de son temps. L'indignation, si je puis m'exprimer ainsi et comme il le raconte lui-même, le porta à s'occuper incidemment de recherches historiques, dans un but personnel, ou plutôt dans un intérêt de famille. Plusieurs de ses aïeux avaient occupé des charges importantes dans l'ancienne république de Genève, ou s'étaient distingués dans les services étrangers, durant les 17^{me} et 18^{me} siècles⁽¹⁾. Mais, à la fin de ce dernier siècle, le

(1) Les *Grenut*, *Grenu* ou *Grénus* de Genève, d'après un article inséré dans le supplément de la *Biographie uni-*

souvenir de ces hommes qui, dans la sphère modeste d'une louable activité et dans les étroites limites d'un très-petit Etat, rendirent à leur pays des services consciencieux, fut effacé par le renom d'un tout autre genre que s'acquît l'avocat Jacques Grenus, membre de la même famille, démagogue bruyant et passionné. Le renom de celui-ci, la popularité momentanée de ses pamphlets⁽¹⁾, firent pâlir la mémoire civique de ceux-là. Le dernier venu attira seul l'attention ; et quand arriva la réaction anti-révolutionnaire de 1814, le nom de l'avocat Grenus fut mentionné dans divers ouvrages d'une manière peu flatteuse. Etienne Dumont, dans ses *Souvenirs sur Mirabeau*, publiés après sa mort, a résumé avec une certaine affectation les griefs articulés contre la conduite politique de ce légiste, qu'il dépeint ainsi : « C'était un *Crispin Catilina*⁽²⁾,

verselle, probablement par M. le baron de Grenus, descendant d'une ancienne famille de Flandre, annoblie en 1553 par Charles V, réfugiée en Suisse pour cause de religion, d'abord à Morges et ensuite à Genève, et maintenue dans les privilèges de la noblesse en 1712 par Louis XIV. *Gregorio Leti*, dans la partie Ve, page 609 de son *Ceremoniale historico e politico*, s'exprime ainsi sur cette famille : « Jaques Grenu en est le chef ; il est aussi syndic. C'est un magistrat de haute capacité, habile à pénétrer au fond d'une affaire, très-prudent dans le conseil et dans l'exécution, d'un esprit calme et exempt d'affectation ; en somme, une bonne tête. »

(1) Entre autres la *Correspondance de Grenus avec de Sonnaz*.

(2) Le mot est de Mirabeau, qui l'appliquait à d'Espréménil.

poussé par un intérêt d'ambition à donner sa patrie à la France. »

François-Théodore-Louis de Grenus finit par être vivement affecté de ces procédés, qui, prenant à partie son collatéral, faisaient, comme il le dit, *rejaillir sur toute sa famille le tort d'un seul de ses membres*. « Mes amis, » ajoute-t-il dans la préface de son dernier » livre, m'ayant fait souvent, dans mon enfance, d'amers reproches au sujet de la conduite démagogique d'un de mes parents, à » une époque où, n'ayant que sept ans (en » 1792), j'étais trop ignorant sur l'histoire de » nos familles respectives pour récriminer à » mon tour, je formai de très-bonne heure le » projet de rechercher et de publier, *par compensation*, tout ce qui pouvait constater le » rôle distingué de ma famille à Genève. »

Ce fut donc avant tout dans un intérêt de famille, et poussé par un sentiment honorable, que M. de Grenus se fit historien. Mais notre auteur ne tarda pas à voir grandir son cadre et ses idées. Il appliqua aux investigations historiques l'esprit de méthode et l'exactitude mathématique qui avaient présidé à ses études. Son père, intimement lié avec les principaux rédacteurs de la *Bibliothèque britannique*, avait en effet dirigé ses talents et son aptitude vers les sciences physiques et de calcul. Ceci explique, pour le dire en passant, la sécheresse et l'absence de grâce dans le style

de M. de Grenus. Parfois ses digressions et ses perpétuelles parenthèses ont aux yeux du lecteur toute l'apparence de formules algébriques. Mais cette méthode a son bon côté. On sait que l'écrivain n'avance rien qu'à coup sûr, et avec lui le romantisme de l'histoire n'a pas beau jeu.

I. TRAVAUX SUR L'HISTOIRE DE GENÈVE.

Bien que son père eût renoncé à la qualité de Genevois lors de la réunion de Genève à la France ; bien qu'il eût refusé de la reprendre à la restauration de 1814, ayant reçu dans l'intervalle, en 1806, un diplôme de baron de l'empire d'Allemagne, François-Théodore-Louis de Grenus concentra toute son activité dans des recherches aux archives de l'ancienne république de Genève. Il était du petit nombre de ces hommes qui, faisant en quelque sorte abstraction des idées du jour, et quoique ces idées ne soient pas de leur goût, savent se mettre au-dessus des passions du moment, et voir le pays plutôt que les hommes. Conservateur prononcé par tempérament, il savait faire cependant une large part à la marche irrésistible du temps et des idées, prendre son parti de bien des choses, et vivre dans un passé qui ne pouvait plus revenir, en s'accommodant au présent. Une nuance plus ou moins foncée dans le libéralisme ou le radicalisme de telle ou telle constitution politique lui importait

assez peu, une fois qu'il était devenu pour lui bien évident que le premier pas fait dans la voie des innovations menait nécessairement aux autres. Il était donc en dehors des partis, bien placé pour étudier les anciens temps, sans se préoccuper des choses du jour, ennemi des moyens termes et des théories doctrinaires.

Les premières investigations de M. de Grenus eurent pour objet les anciens registres des Conseils de la république de Genève, déjà analysés en grande partie pour la période du 16^{me} siècle à dater de la Réforme, par le syndic Pictet, le conseiller Jean-Antoine Gautier et les commissaires-généraux François Rocca et Barthélemy Noël. Il compléta le travail de ses devanciers en analysant lui-même les procès-verbaux originaux tenus par les secrétaires des Conseils pour les époques moins anciennes, et spécialement pour les deux derniers siècles.

Ces extraits et ces recherches nous valurent les *Fragments biographiques et historiques, extraits des registres du Conseil d'Etat de la république de Genève, dès 1535 à 1792* (1). Ce volume très-substantiel, publié à Genève en 1815 dans le format grand in-8°, est illustré de près de cent portraits de Genevois dignes de mémoire, intercalés dans le texte à mi-

(1) M. Edouard Mallet, dans une notice sur M. de Grenus, lue à la Société d'archéologie et d'histoire de Genève et insérée dans ses Mémoires, a fait observer avec raison qu'il eût été plus exact de dire : « *Extrait des registres des Conseils.* »

page. Ces portraits sont gravés à l'eau-forte avec un certain esprit, la plupart d'après de bons originaux ; mais les épreuves sont en général faibles, et l'exécution trahit un burin peu exercé. L'artiste s'appelait *Grand*.

Quant au contenu du livre, M. de Grenus l'a apprécié mieux que personne, en disant : « Le rédacteur de cet ouvrage n'a et ne peut » avoir aucune espèce de prétention à la qualité d'auteur : il s'est borné à extraire et à » citer avec exactitude l'année, le mois, le jour. » Les registres publics existent, et il est facile » de vérifier chaque citation..... »

Ces registres déposent en effet aux archives de Genève, et ils attestent encore une fois, après mille autres, l'indispensable nécessité de recourir aux sources originales et intègres quand on veut écrire l'histoire. Il faut avoir eu l'occasion de compulser ces procès-verbaux des anciens Conseils des *Vingt-cinq*, des *Soixante* et des *Deux-Cents*, Conseils qui formaient dans leur ensemble, et en s'enchâssant l'un dans l'autre, le gouvernement de l'ancienne Genève, pour voir comme à l'œil l'énorme différence qui existe entre un abrégé, si bien fait qu'il soit, et le document original. En présence de ces copieux et amples procès-verbaux, rédigés presque toujours par des secrétaires d'état pris parmi les plus habiles des Conseils, les *Fragments* de M. de Grenus ne sont que comme des têtes de chapitres, ou comme un index rai-

sonné des matières traitées. Les registres des Conseils, malgré tous les travaux auxquels ils ont été soumis, offrent encore à qui voudra les exploiter, une mine féconde, et qui ne trahira pas l'attente d'un patient historien. Pour juger combien les *Fragments biographiques et historiques*, malgré leur incontestable mérite relatif, laissent encore à désirer, il suffit de lire deux jugements portés par M. de Grenus lui-même. Dans son avertissement il déclare « qu'il a presque toujours écarté ce qui avait rapport aux troubles politiques intérieurs. » Or, qu'est l'histoire d'une république, grande ou petite, sans l'histoire de ces troubles? Que serait l'histoire d'Athènes sans les démêlés de Périclès, de Cléon, d'Alcibiade, de Démosthènes et de Phocion? celle de Rome, sans les batailles du Forum, sans les Gracques et sans le tribunat? L'esprit humain n'est-il pas ainsi fait, qu'il s'intéresse plus à Marius et à Sylla se proscrivant mutuellement, qu'à Marius battant les Cimbres et à Sylla imposant un traité à Mithridate-le-Grand? Pompée et César se disputant l'empire à Pharsale, ne saisissent-ils pas davantage l'imagination que combattant en Espagne et dans les Gaules?

Ailleurs, M. de Grenus dit encore⁽¹⁾: « Un » mobile de patriotisme m'a empêché jusqu'à » ce moment de publier, à titre de réciprocité

(1) Dans la préface des *Notices biographiques sur la famille Grenus*, p. XX, à la note.

» contre des agressions répétées, des choses
» désagréables sur les familles des autres,
» quoique je n'eusse été à cet égard *que dans*
» *l'embarras du choix*. Je dois rappeler à cet
» égard la flagrante ingratitude avec laquelle
» certaines personnes m'ont rendu le *mal* pour
» le *bien*, après la manière honorable dont leur
» nom était mentionné dans mes recueils his-
» toriques, où il m'aurait été si facile de mon-
» trer au contraire le *revers de la médaille*. »

Sans doute il faut applaudir ici au patriotisme de l'homme poli et bien élevé, du citoyen généreux, qui veut jeter un voile sur certaines faiblesses. Mais on doit convenir que l'histoire ainsi faite n'est pas le dernier mot de la science.

Plus tard, en 1823, M. de Grenus, reprenant les choses de plus haut, compléta son premier livre par la publication des *Fragments historiques sur Genève avant la Réformation, tirés textuellement d'un ancien extrait des registres latins du Conseil de cette ville*, grand in-8°, moins volumineux que le précédent. C'est donc un extrait d'un extrait, car celui dont il est question dans ce titre n'est autre que la compilation qui dépose aux archives de Genève, et qui fut tirée par le pasteur Jacques Flournois, à la fin du dix-septième siècle, des anciens manuels des Conseils de Genève, qui sont aussi conservés aux archives, et qui embrassent, mais avec de fâcheuses lacunes, le quinzième siècle, depuis l'année 1409 jusqu'à

l'année 1536. Les manuels originaux sont en latin, et Flournois les a traduits en français. M. de Grenus a montré beaucoup de discernement dans l'extrait de cette traduction, gros manuscrit de 700 pages in-folio. Il a d'ailleurs accompagné son travail d'excellentes notes : « Voici, dit-il, les objets auxquels je me suis attaché :

» 1° Tout ce qui pouvait faire honneur aux anciens Genevois et à leurs évêques ;

» 2° Les preuves de la souveraineté de ces prélats, et celles qui démontrent que les prétentions élevées autrefois sur Genève étaient sans fondement, et que cette ville n'a jamais fait partie de leurs Etats ;

» 3° Les articles propres à donner une idée de l'extrême complication du gouvernement de Genève avant la Réformation, sous les rapports politique, administratif et judiciaire, et à faire voir les graves inconvénients qui en résultaient ;

» 4° Les privilèges de Genève, ses établissements publics et ses diverses institutions sous le régime épiscopal ;

» 5° Plusieurs particularités sur l'alliance contractée par cette ville avec Berne et Fribourg en 1526 ;

» 6° Les divers témoignages de considération que divers Etats ont donné à la même époque à la ville de Genève ;

» 7° Les faits honorables pour le corps helvétique ou quelqu'un de ses membres ;

» 8° Enfin ce qui pouvait être curieux à l'égard des mœurs, des usages, du prix des choses, etc. »

L'auteur a gardé le silence sur les disputes de religion, « et il sait fort bien, dit-il, que ce silence occasionne une lacune importante, et sera blâmé par quelques personnes; mais il pense que plusieurs bons Genevois ne désapprouveront point une suppression nécessitée par la convenance cantonale. » Il donne la liste des principales sources où il a puisé ses notes, et cette indication des principaux ouvrages sur Genève est bonne à consulter.

On voit, par cet aperçu, que dans ce nouveau livre M. de Grenus a mis davantage du sien. Une partie lui appartient en propre, et cette partie a son prix. Les idées sont plus générales, plus originales. En revanche, la partie biographique a singulièrement diminué d'étendue dans ces seconds fragments. Cela se comprend, car on sait peu de choses sur les familles genevoises au commencement du 16^e siècle. Le patriciat d'alors a été recouvert par plusieurs couches de nouvelles aristocraties, formées par la survenance d'émigrés italiens, allemands, français, suisses, etc., comme aussi à la suite de grandes fortunes acquises, de services rendus dans l'Eglise ou dans les sciences.

Sans contester en aucune manière la valeur très-réelle des *Fragments sur Genève avant la Réformation*, on doit cependant constater qu'il y a encore un grand parti à tirer des originaux

latins des anciens manuels et de la traduction de Flournois.

II. TRAVAUX SUR L'HISTOIRE DU PAYS DE VAUD.

Dans l'intervalle qui s'écoula entre la publication de ses premiers fragments sur Genève, comprenant les temps modernes, et celle des seconds, embrassant les temps plus anciens, M. de Grenus publia ses *Documents relatifs à l'histoire du Pays de Vaud*, qui sont incontestablement son meilleur ouvrage. Ce travail parut sous deux formes, ou plutôt, commencé d'abord sur un premier plan, il fut totalement refait sur un second plus complet.

En 1816 M. de Grenus fit paraître à Genève et à Lausanne deux numéros de *Documents relatifs à l'histoire du Pays de Vaud*, contenant 41 documents dans le premier, et l'extrait de cinq pièces dans le second numéro. Le premier est la copie textuelle et littérale du cahier N° 50 de la layette A des archives de la ville de Nyon, et le second renferme des extraits du grand répertoire des mêmes archives. « Le » but de l'éditeur, dit un avis placé en tête, a » été de remplir le désir manifesté par quelques auteurs, comme MM. de la Harpe et de » Mulinen, d'obtenir de nouveaux renseignements sur les anciens états du Pays de Vaud » dont les registres sont perdus. » En effet, la plupart des pièces qui composent ces numéros,

réparent jusqu'à un certain point cette perte, en indiquant, soit dans des lettres de convocation ou autrement, les divers objets dont ces états s'occupaient, et de quelle manière leur réunion était motivée et autorisée.

On voit donc que c'est la grande polémique soulevée à la fin du dernier siècle sur les droits du Pays de Vaud à l'époque de la domination de la maison de Savoie, et sur la confiscation de ces droits par les Bernois, qui a engagé M. de Grenus à entreprendre son long et pénible travail. En effet, voyant son cadre s'agrandir à mesure qu'il rencontrait de nouveaux matériaux, il entreprit de donner un recueil entier de preuves de l'histoire du Pays de Vaud; refondant et élargissant sa première conception, il donna en 1817 les *Documents relatifs à l'histoire du Pays de Vaud, dès 1593 à 1750*. 1 fort volume grand in-8°.

Cette publication capitale fit oublier la première, qui est à peu près introuvable ⁽¹⁾.

Les *Documents sur le Pays de Vaud* ont contribué puissamment, on doit le dire bien haut et bien vite, à ouvrir aux historiens de la Suisse française une nouvelle voie. Leur auteur mérite à ce titre la reconnaissance éternelle de tous les amis sincères et consciencieux de notre passé. Il a été l'instigateur de travaux importants, et les publications de la Société d'his-

(1) Nous possédons cependant un exemplaire de ces deux numéros, formant un in-8° de 48 pages.

toire de la Suisse romande sont entre autres comme une continuation des labeurs de M. de Grenus. Celui-ci, en ouvrant cette mine féconde, ne travaillait pas pour un pays qui lui fut étranger, car sa famille, originaire, à ce qu'il dit, des Flandres, et réfugiée en Suisse lors des persécutions religieuses des Pays-Bas, avait commencé par s'arrêter à Morges, où elle avait acquis la bourgeoisie, avant de s'établir à Genève.

Tous ceux qui s'occupent avec quelque soin de l'histoire nationale ont un exemplaire des *Documents*. Aussi est-il inutile d'insister sur le mérite de ce livre. Qu'il suffise de rappeler qu'il renferme 370 pièces importantes, publiées cette fois *in extenso* et avec la plus scrupuleuse fidélité. Ces pièces sont extraites des archives des *quatre bonnes villes*, Moudon, Yverdon, Morges et Nyon, qui avaient sous la domination de Savoie des privilèges que maintes fois et toujours inutilement elles tentèrent de faire renaître sous le régime de Leurs Excellences de Berne. Dès-lors on a donné de nombreux documents extraits d'autres archives, car il est à observer que peu de contrées, malgré tout ce qu'ont souffert les dépôts de nos chartes, surtout dans les guerres de Bourgogne et lors de la révolution helvétique, ont un plus grand nombre de titres originaux sur leur histoire que le Pays de Vaud. Les archives de Romainmotier, de Cossonay et de Lausanne,

pour ne parler que de ces trois communes, ont fourni la matière de plusieurs volumes importants, grâce aux sagaces et infatigables recherches de MM. de Gingins-Lasarra, qu'il faut citer le tout premier, de Charrière, Forel, Martignier, et autres amis zélés des études historiques.

Persévérons dans cette bonne voie. Nous sommes à une époque où l'on se soucie peu de l'histoire raisonneuse et philosophique. Les faiseurs de phrases n'ont plus beau jeu. On court immédiatement aux preuves, aux titres, aux documents originaux. On ne donne pas un fêtu de dix volumes de ces belles histoires sentimentales ou dithyrambiques comme on les aimait tant jadis, et l'on estime à un prix très-haut un mince carré de parchemin. De nos jours l'abbé Raynal ne serait plus un *maître homme*, comme l'appelait le père de M. de Châteaubriand, et Montaigne lui-même, avec tout son esprit, aurait de la peine à faire passer cette exhortation qu'il adresse à celui qui veut enseigner l'histoire, « d'apprendre moins les » histoires qu'à en juger, et à dire, non tant où » mourut Marcellus, que pourquoi il fut indigne de son devoir qu'il mourût là. » Au reste, cette nouvelle tendance et le besoin d'y satisfaire sont compris par les bons esprits, et il n'y a, pour s'en convaincre, qu'à lire les ouvrages sur notre histoire qui ont paru ces derniers temps.

III. TRAVAUX SUR L'HISTOIRE SUISSE EN GÉNÉRAL.

Cette partie des œuvres de M. de Grenus est peu considérable par elle-même, et cependant c'est celle qui a fait le plus de bruit et qui a valu à cet auteur une série de tribulations qui occupèrent fort le public.

Quand la réaction politique qui suivit, en France, en Suisse et ailleurs, la Restauration de 1815, eut fait son temps, l'esprit libéral prit le dessus, et devint une puissance qui exerçait surtout son action par la presse. Qu'on se rappelle ces années si curieuses qui précédèrent la révolution de juillet 1830. La jeune école, en politique comme en littérature, avait en général peu de support pour les vieilles doctrines, peu d'égards pour ceux qui louaient les temps passés et les usages d'autrefois. A Genève entre autres les doctrines libérales étaient en grand honneur, et elles tendaient à occuper petit à petit les principales avenues du pouvoir. Tout ce qui sentait la féodalité ou les mœurs nobiliaires était surtout peu ménagé. M. de Grenus, qui était d'une famille où par esprit traditionnel on faisait assez volontiers le contre-pied de ce que pratique le grand nombre, se roidit contre ce qu'il appelait le despotisme du libéralisme, et il entreprit de prouver que tel libéral du jour, se promenant en voiture et affichant un grand faste, était

plus aristocrate que tel vieux noble allant à pied par respect pour les anciennes lois somptuaires de la république, abrogées de fait dès long-temps, mais encore vivantes dans certains foyers domestiques. Alors parurent les *Glanures*. C'était en 1829. En même temps, et comme pour mieux arborer son étendard, M. Grenus reprit la particule nobiliaire et le titre héréditaire de *baron* que son père avait acquis en 1806 de l'empereur d'Allemagne, et dont il ne s'était pas targué jusqu'alors. C'était pour braver les libéraux qui attaquaient incessamment la *noblessomanie* jusqu'au sein de la représentation nationale⁽¹⁾.

A côté de ce but tout spécial, M. de Grenus avait aussi, en publiant ces brochures qui firent un vrai scandale, une pensée d'historien. Il voulait mettre en lumière des pièces peu connues ou inédites sur notre histoire, et c'est ainsi qu'il donna entr'autres, dans les cinq numéros qui seuls parurent en 1829 et en 1830 : « des *Lettres de la ville de Moudon au gouvernement de Genève*, le *Testament de Bonnivard*, la *Relation du voyage de Henri II de Longueville à Neuchâtel*, des *Lettres de l'amiral Lefort écrites de Russie en 1694*, d'autres lettres sur la conduite du régiment de

(1) En 1827 M. Moulton fit au Conseil représentatif de Genève une proposition pour abolir les signes de féodalité, les livrées, les armes sur les voitures, et la particule de devant les noms propres.

Châteauvieux en France après le 10 août 1792, le Tableau de Genève au 17^e siècle, extrait de Pierre Davity, une lettre sur la générosité des habitants de la Neuveville envers les Vaudois du Piémont, l'acte d'apprentissage de Jean-Jacques Rousseau, une réfutation des imputations de M. de Sismondi contre les anciens Suisses au sujet de la trahison dont Louis-le-More, duc de Milan, fut victime en 1500, etc. etc. »

Arrêtons-nous sur ce dernier article, puisqu'il se lie à cette affaire du duel entre MM. de Sismondi et Grenus qui occupa singulièrement les journaux en avril 1829. Déjà l'auteur des *Glanures* avait eu maille à partir avec l'historien des Républiques italiennes, qui n'était pas de son école. Il lui reprochait d'avancer bien des faits sans preuves, et de tomber dans la déclamation. Dans le cas dont il s'agit, entre autres, M. de Sismondi, en parlant des Suisses de l'armée de Louis-le-More, qui avaient livré celui qui payait leurs services, aux Suisses de l'armée de Louis XII, avançait que par le fait des services étrangers, « *la nation entière était devenue aventurière et mercenaire, et souillée par sa gloire par d'odieuses trahisons.* »

M. de Grenus entreprit la tâche difficile de justifier les Suisses du fait qui leur était imputé et qui est acquis à l'histoire. Il ajouta « qu'indépendamment de tout sentiment patriotique, la simple bienséance aurait dû en-

» gager M. de Sismondi, membre du Conseil
» représentatif de Genève, à ne pas peindre
» sous des couleurs si noires et si exagérées les
» ancêtres d'une nation estimable à laquelle
» Genève avait eu le bonheur inespéré d'être
» réunie comme canton. »

M. de Grenus aurait pu répondre d'une manière plus victorieuse encore, ce nous semble, que la corruption dont M. de Sismondi accusait les Suisses était celle de leur temps et de leur siècle ; qu'alors les princes eux-mêmes se faisaient un jeu de trahir leurs serments et les traités les plus solennels : témoin Louis XII, les Sforce, les Borgia, Ferdinand d'Aragon et tant d'autres. La politique dite machiavélique s'essayait alors. De quel droit aurait-on exigé de simples, rudes et ignorants montagnards, des procédés que les cours les plus raffinées, les esprits les plus délicats, les princes de la terre et de l'Eglise même foulaient aux pieds ?

Quoi qu'il en soit, la querelle s'envenima, et il parut dans la *Revue encyclopédique*, recueil libéral publié à Paris par M. Jullien, et dans lequel écrivaient plusieurs correspondants suisses, un article que la presse quotidienne qualifia de *piquant* et de *malin*. On se moquait de la baronnie de M. de Grenus, et on assurait que ses publications portaient *l'empreinte d'un caractère atrabilaire*.

M. de Grenus, se jugeant offensé, provoqua en duel M. de Sismondi, qu'il crut être l'auteur

de cet article, à cause de ses relations connues avec la *Revue*. On sait les détails de cette rencontre. Les deux adversaires, placés à cinquante pieds l'un de l'autre, échangèrent chacun deux coups de pistolet. M. de Grenus manqua son adversaire la première fois, et son arme fit long feu au second coup. M. de Sismondi tira deux fois en l'air. Nous tenons du reste d'un témoin que les pistolets avaient été chargés outre mesure, pour rendre le combat moins dangereux. Mais ce qu'on ne sait pas généralement, c'est que M. de Sismondi n'était point l'auteur de l'article de la *Revue encyclopédique*. Il était de M. Etienne Dumont, qui se trouva mal et tomba évanoui la première fois qu'il revit M. de Sismondi après cette rencontre, et qui mourut quelque temps après.

Dans le n° 4 des *Glanures*, M. de Grenus publia, au commencement de 1830, une notice réimprimée dès-lors sur la famille Dumont, établie dans les cantons de Vaud et de Genève, où il fait ressortir son ancienneté, ses alliances honorables, ses services, et entre autres le mérite du célèbre publiciste Etienne Dumont.

A la suite des ennuis que lui causa cette affaire, M. de Grenus alla à Neuchâtel pour y acquérir la bourgeoisie. Une des personnes auxquelles il s'adressa, professant alors ce libéralisme contenu qui gagnait du terrain à Neuchâtel comme ailleurs, crut devoir lui

représenter que la bourgeoisie de cette ville était une institution quelque peu gothique et même légèrement encroûtée. « Tant mieux, répondit-il ; c'est précisément ce qui me convient. Allons vite passer le contrat. »

M. de Grenus n'habita pas à Neuchâtel, mais il y acquit une maison, et à plusieurs époques il donna à cette ville des preuves de sa générosité. En 1831 entr'autres il souscrivit pour une somme assez majeure quand il fut question d'équiper les militaires pauvres dans le cas d'un armement éventuel. Par réciprocité de ces bons procédés, le roi de Prusse lui envoya un diplôme de chambellan. Les émoluments de chancellerie qui accompagnaient ce brevet et que devait payer le récipiendaire, se montaient à environ deux mille francs. M. de Grenus refusa le brevet, ne voulant pas se laisser imposer cette contribution. Alors le diplôme lui fut renvoyé gratis, et il s'empressa de faire passer à Berlin quatre mille francs pour les institutions de bienfaisance.

Ce trait, entre mille, peint l'homme. Il n'aimait pas qu'on lui indiquât ce qu'il avait à faire, et il voulait être laissé à sa propre impulsion et à son libre arbitre.

IV. TRAVAUX SUR LA FAMILLE GRENUS.

C'est ici le côté intime, la partie généalo-

gique de l'œuvre de notre auteur. C'est aussi là que perce plus fortement son individualité, disons même hardiment son originalité. La tâche qu'il avait entreprise de réhabiliter le nom de sa famille, compromis par l'agitateur dont nous avons parlé au commencement de cette notice, n'était pas achevée. Du moins il ne le paraissait pas, puisque dans l'occasion on ne se faisait pas faute de revenir sur ce chapitre, qui l'affectait vivement. En 1843, peu après la révolution qui fit changer la Constitution de 1814, le *Courrier de Genève*, journal rédigé en partie par M. le professeur Töpfer, publia deux articles dans lesquels l'avocat Jaques Grenus était peu ménagé. M. le baron de Grenus, actionnaire du *Courrier de Genève*, sans défendre au fond son cousin, dans la conduite duquel il croyait trouver plus de folie qu'autre chose, témoin sa très-singulière polémique avec des membres de la classe des pasteurs en 1818, lors de l'introduction du méthodisme, répondit dans une brochure intitulée : *Observations critiques sur deux articles du Courrier de Genève, des 11 et 21 janvier 1843*. Mais ce n'était qu'un prélude de cette passe d'armes en faveur de sa famille, de ce tournoi généalogique qu'il a trouvé le moyen de rendre plus intéressant que ne semble le comporter ce sujet restreint.

En 1847, et alors qu'une nouvelle révo-

lution eut fait disparaître à son tour la Constitution de 1843, héritière de celle de 1814, le baron de Grenus fit à la ville de Genève un don d'une rare munificence. Il se dessaisit entre vifs, au profit de cette commune, que cependant il ne reconnaissait pas comme la sienne, puisqu'il payait à Genève la finance ou la carte dit d'*étranger*, d'immeubles situés dans son enceinte et d'une valeur dépassant fr. 400,000. Le revenu de ce capital devait être appliqué à l'élargissement des vieux quartiers et à l'établissement de nouvelles communications.

Cet acte d'une singulière générosité, frappa différemment les esprits, selon les passions du moment. Tandis que l'autorité municipale de Genève faisait frapper une médaille superbe en mémoire de cette donation ⁽¹⁾, ce même don était tourné en ridicule par plusieurs organes de la presse. Le docteur Baumgartner publia, entre autres, dans la *Chronique suisse, politique, littéraire et industrielle*, un article satyrique, et il revint sur ce sujet dans les *Lettres genevoises* de 1849. Piqué au vif,

(1) Cette médaille, de grand module, supérieurement gravée par l'habile artiste genevois Antoine Bovy, représente d'un côté la ville de Genève tenant une couronne civique sur le cimier des armes de la famille Grenus, qui consiste en une couronne baronniale d'où sortent trois épis avec cette légende : *O Dieu, tu nous vois Grenus*. Au revers est une inscription rappelant les services de la famille.

M. le baron de Grenus résolut d'englober dans une ample et unique réfutation tous ceux qui dénigraient sa donation parce qu'elle était faite au pays dans un moment où il était régi par une administration qui leur déplaisait et n'avait pas leurs sympathies.

Ce volume, le dernier qu'ait donné M. de Grenus, est intitulé : *Notices biographiques sur MM. Jacques, Théodore, Pierre, Gabriel et Jean-Louis Grenus*. On a d'abord quelque peine à concevoir comment, à propos de tous les Grenus possibles, gens sans doute fort estimables, syndics renommés en leur temps ou braves capitaines, mais dont l'illustration finit avec leur vie, il a été possible de faire un livre d'une lecture intéressante. C'est cependant ce qu'a fait notre auteur, en brochant, sur un texte très-concis, une foule d'ornements d'un prix réel, sous formes de preuves, de notes et de documents sur l'histoire de la patrie genevoise. « Mon ouvrage, dit-il avec un certain orgueil » dans sa préface, deviendra peut-être classique dans deux mille ans, car aujourd'hui on » regarderait comme d'un prix inestimable la » découverte d'un pareil travail écrit au commencement de l'ère chrétienne sur une famille grecque ou romaine. » Certainement si nous possédions le *livre de raison* de Caton l'ancien, ou tel autre registre domestique écrit par un vieux Romain au moment où les Scipion opéraient une transformation dans les mœurs

de la république, bien des choses s'éclairciraient qui sont aujourd'hui lettre morte pour nous.

Tout en ayant l'air de se préoccuper exclusivement de ses aïeux, M. de Grenus possédait l'art de nous apprendre mille choses instructives et nouvelles. Ainsi, pour ne citer qu'un seul exemple, il a eu le talent de ramener à son sujet des données aussi judicieuses que neuves sur quelques points de la vie de Jean-Jacques Rousseau. Examiner comment ces détails se trouvent là, noyés dans une infinité de notes et de renvois à perte de vue, cela nous mènerait un peu trop loin. Qu'il nous suffise de signaler le véritable intérêt du livre, qui gît ailleurs que là où l'étiquette du sac semble nous conduire en droite ligne.

Un critique célèbre, M. Sainte-Beuve, dans un article charmant sur les *Confessions* de Jean-Jacques Rousseau (publié dans le *Constitutionnel* le 4 novembre 1850), fait cette remarque judicieuse, « que les premières » pages sont trop accentuées et assez pénibles; qu'on y trouve tout d'abord un vide » occasionné (expression de Rousseau) par un » défaut de mémoire. » Il est impossible de mieux se rencontrer avec M. de Grenus, qui, se basant sur des preuves d'un tout autre genre, et qui sont plus d'un archiviste que d'un littérateur, établit que les deux premiers livres des *Confessions* doivent être considérés

comme de simples réminiscences, dont la couleur dépendait essentiellement de la situation d'esprit de l'auteur au moment où il les écrivait, comme aussi de vagues souvenirs d'enfance qu'une vie toujours errante avait encore contribué à altérer. Rousseau, ainsi que le prouve M. de Grenus, était dans une ignorance de très-bonne foi sur sa parenté et sur la position de sa famille, qui d'un côté était plus relevée et de l'autre plus infime qu'il ne le croyait.

M. Galiffe, dans ses *Notices généalogiques sur les familles genevoises* ⁽¹⁾, après avoir établi que Jean-Jacques descend de Didier Rousseau de Paris, libraire, d'une ancienne et bonne famille réfugiée à Genève en 1555, insinue qu'il faut chercher dans cette origine la cause de la fierté native et des talents éminents de l'illustre écrivain. « Sans qu'il s'en doutât, un » sang noble coulait dans ses veines. » Nous avouons que cette conclusion nous a peu touché. Nous préférons beaucoup l'ingénieuse argumentation de M. de Grenus, quand il explique la pureté du style de Rousseau, et la supériorité avec laquelle il mania la langue française, par cette raison, « qu'en remontant » l'ascendance de Jean-Jacques, par tous les » rameaux, aussi bien par les femmes que par » les hommes, on découvre que Rousseau n'a

(1) Tome II, page 310.

» eu pour ascendants que des personnes originaires de pays où la langue française était nationale. » Ainsi, divers habitants de ces contrées françaises semblent s'être donné rendez-vous à Genève pour y concourir à la naissance de l'un des plus éloquents des auteurs français; circonstance presque unique dans une ville où depuis plus de trois siècles la population est composée en majeure partie de réfugiés de tous les coins de l'Europe, allemands, italiens, anglais, etc.

Si Jean-Jacques Rousseau ignorait d'où venait la famille de son père, il se faisait aussi illusion sur la naissance de sa mère. Elle n'était point fille, mais nièce du pasteur Samuel Bernard. Le grand-père maternel de Rousseau était maître horloger. Quand on lit attentivement les *Confessions*, on remarque tout de suite la préoccupation de ce pauvre grand homme, qui, payant tribut à l'idée de son siècle, cherche à se persuader et à persuader aux autres que les professions dites libérales étaient héréditaires dans sa famille, tout au moins du côté maternel. « J'ai dit, je répète, » et je répèterai peut-être encore, écrit-il dans le II^e livre, une chose dont je suis tous les jours plus pénétré : c'est que si jamais enfant reçut une éducation raisonnable et saine, ç'a été moi. Né dans une famille *que ses mœurs distinguaient du peuple*, je n'avais reçu que des leçons de sagesse et des *exemples d'honneur* de tous mes parents. »

M. de Grenus fait sur cette déclaration une remarque d'un extrême bon sens : « Il a toujours été de notoriété publique que les mœurs et l'honneur sont aussi bien l'apanage du peuple que des classes supérieures de la société. » Ici, on en conviendra, le baron de l'Empire donne en passant une leçon d'égalité à l'auteur du *Contrat social*. Il est bien vrai qu'il y a *peuple et peuple*, et qu'au fond la dispute ne pourrait être qu'une dispute de mots.

Nous sommes arrivé à la fin de cette appréciation des titres littéraires de M. de Grenus. Il nous reste maintenant à dire quelques mots sur ses dispositions de dernière volonté et sur la vente aux enchères publiques de sa bibliothèque, riche en ouvrages relatifs à l'histoire en général et à celle de la Suisse et de Genève en particulier.

M. de Grenus, dont la santé était chétive depuis près de deux ans, décéda à Genève au commencement de 1851, en instituant, par un testament daté du 22 août 1850, la Confédération Suisse pour son héritière. La clause principale de cette disposition à cause de mort porte : « Que les capitaux que la Confédération retirera de cette succession, formeront, sous la dénomination de CAISSE GRENUS DES INVALIDES, un fonds entièrement distinct des autres caisses fédérales, et duquel les intérêts s'accumuleront afin que le revenu du tout

soit plus tard employé, le cas avenant, comme *supplément* de secours pour les militaires nécessaires blessés au service de la Confédération Suisse, et pour les veuves, les enfants, et les pères et mères des tués.... Je dis *supplément*, ajoute le testateur, parce que les secours de la dite Caisse Grenus ne devront jamais être accordés avant que la Confédération Suisse ait déjà fait pour cet objet des sacrifices pécuniaires, conformément à l'échelle par elle adoptée à ce sujet après la guerre du Sonderbund. »

La succession de M. le baron de Grenus, abstraction faite des legs considérables en faveur de parents collatéraux et de diverses institutions de bienfaisance de Genève, a donné à la Confédération suisse un actif de plus d'un million de francs. Elle consistait en immeubles situés tant à la ville qu'à la campagne, en fonds publics anglais, américains, hollandais, en actions industrielles et principalement en actions de la manufacture de glaces de Saint-Gobain, en un riche mobilier, dans lequel figurait une bibliothèque dont nous voulons dire quelque chose.

La bibliothèque de M. de Grenus a dû nécessairement, aux termes de la loi, être vendue aux enchères publiques, comme tout le reste de cette opulente succession. Cette collection de livres, à laquelle étaient annexés quelques objets d'art, comme tableaux, gravures, cartes, etc., se composait d'environ 8,000 volu-

mes provenant de différentes sources.

1° D'abord, la bibliothèque Grenus comprenait un certain fonds peu considérable de livres qui existaient dans la famille depuis un temps assez ancien.

2° Ensuite, en 1784, M. de Grenus, père de notre historien, fit l'importante acquisition d'une partie majeure de la bibliothèque de MM. Christophe et Nicolas Fatio, de Duilier, montant à 1,050 volumes, la plupart rares et choisis. MM. Fatio, tous deux membres de la Société royale de Londres, savants distingués, connus par divers travaux importants sur l'histoire naturelle de notre pays, étaient décédés au commencement du XVIII^{me} siècle. Par un caprice de leurs héritiers, leur bibliothèque, qui était d'abord placée au château de Duilier, non loin des rives du Léman, resta scellée jusqu'à l'année 1778, qu'on en dressa, à Genève, un catalogue, qui, soumis à divers experts, fut successivement réduit à un millier de volumes, soit le tiers de la totalité. C'est cette collection d'élite, dont le catalogue fut imprimé à Genève en 1784 ⁽¹⁾, qui passa dans la famille Grenus.

3° M. de Grenus, en acquérant un domaine situé dans la commune de Sacconnex près

(1) *Catalogue d'une partie de livres à vendre*, dont la plupart ne sont pas des articles communs de librairie par leur rareté ou la qualité des éditions, et plusieurs sont très-précieux. Genève, 1784. In-8° de 47 pages.

Genève, devint possesseur d'un fonds de bibliothèque, la bibliothèque de Chandieu, *Bibliotheca Candiensis*, qui se trouvait dans le mobilier de cet immeuble.

4° Enfin, M. le baron de Grenus, à mesure que le goût des études historiques et généalogiques prit en lui plus de vivacité, acheta beaucoup de bons livres traitant de ces sciences, s'attachant surtout à ce qui concernait Genève, le Pays de Vaud, Neuchâtel, les provinces françaises voisines de nous et dont l'histoire se lie à la nôtre, comme le Dauphiné, les deux Bourgognes, enfin la Savoie. Il recherchait surtout les livres où, à un titre quelconque, le nom de sa famille était mentionné.

De cette manière il était parvenu à réunir une collection d'environ 8,000 volumes, plus ou moins bons et plus ou moins précieux, mais en général bien choisis et d'une bonne conservation. Ils étaient placés dans deux grandes pièces et dans une plus petite du second étage de sa belle maison, rue des Granges, qui vient d'être acquise par la cure catholique de Genève. En général, leur possesseur donnait très-peu dans le luxe des reliures, et il était du nombre assez restreint de ces amateurs qui ont des livres pour s'en servir et pour les lire. Il les annotait volontiers, mais en général au crayon, pour ne pas les détériorer. Ses observations étaient d'ordinaire aussi fines que justes, et ses renvois d'une

scrupuleuse exactitude. Il portait jusqu'à la passion le culte de tout ce qui concernait sa famille, et il ne reculait devant aucun sacrifice pour se le procurer. Il rapportait à ce goût toutes ses acquisitions de livres, et sous ce rapport il était réellement *complet*, comme disent les bibliophiles. A d'autres égards il l'était moins, car il ne possédait, par exemple de la *Biographie universelle*, que l'unique volume renfermant l'article *Grenus*. Ayant trouvé parmi les livres que nous avons acquis à la vente de cette bibliothèque, le *Voyage en Norvège de M. Léopold de Buch*, nous étions à nous demander à quel titre il se trouvait là ; mais nous avons été bientôt édifié en lisant à la table des matières qu'il contenait un passage géologique sur le *roc grenu* de la péninsule scandinave.

Vendue aux enchères publiques, en dix vacations, la bibliothèque Grenus a produit 8471 fr. 80 c., soit environ un franc le volume. En général les bons ouvrages ont atteint un prix élevé et équivalant à leur prix à Paris et à Lyon.

On a pu remarquer qu'un certain nombre de manuscrits, principalement ceux du défunt, et d'autres qui avaient servi de matériaux à ses ouvrages, ont été brûlés par lui, comme l'attestaient les couvertures des volumes restés veufs de leurs feuillets, et le dos portant une indication du jour où ils avaient

été détruits. On assure que M. de Grenus avait procédé ainsi dans un moment où il estimait avoir peu à se louer de ceux au profit desquels il publiait ses livres historiques. En général il les faisait tirer à petit nombre, 300 ou 400 exemplaires, et il destinait le produit à un établissement de bienfaisance, comme l'hôpital de Genève ou l'hospice cantonal de Lausanne. Au bout d'un certain temps il retirait à lui les exemplaires invendus.

LA JEUNESSE

DE BENJAMIN CONSTANT.

(D'après des lettres inédites.)



Il y a quelques années, nous avons fourni à un recueil parisien ⁽¹⁾ les matériaux d'un travail assez considérable sur les premiers temps de la carrière de ce publiciste célèbre que la France et la Suisse peuvent également revendiquer. L'article eut quelque succès, et il devint même le sujet d'une polémique aussi spirituelle que vive entre M. Sainte-Beuve et l'auteur d'une Biographie des contemporains illustres, M. de Loménie ⁽²⁾. L'historien de Port-Royal, avec cette fine et sagace analyse qui est un des traits les plus remarquables de sa critique, avait

(1) *La Revue des deux Mondes* de 1844, livraison du 15 avril. L'article est intitulé BENJAMIN CONSTANT ET MADAME DE CHARRIÈRE, lettres inédites.

(2) *Galerie des contemporains illustres, par un homme de rien*; article BENJAMIN CONSTANT.

cru pouvoir établir, sur nos documents et d'après tout ce qu'on sait en général de la vie de Benjamin Constant, que l'auteur d'*Adolphe* n'avait jamais ressenti de forte passion, et que chez lui le cœur était resté constamment dupe de l'esprit. Comme pièces à l'appui dans ce grand procès, qui aurait pu être porté avec avantage devant une cour d'amour, M. Sainte-Beuve avait produit l'ensemble de la correspondance de Benjamin Constant avec M^{me} de Charrière, sa première comme sa plus fidèle amie, celle qui fut aussi la plus désintéressée et la plus généreuse dans tout le cours d'une longue intimité. Dans toutes ces lettres, qui sont de véritables mémoires et une sorte de confession, on entend en effet le jeune homme répéter à chaque instant, dans les circonstances les plus critiques et les plus solennelles : « Ne vous inquiétez absolument pas de ma situation : moi, je m'en amuse comme si c'était celle d'un autre. » — « Tout Benjamin Constant est là, avait dit M. Sainte-Beuve. Se dédoubler ainsi, et avoir une moitié de soi-même qui se moque de l'autre. Cette moitié moqueuse finira par être l'homme tout entier ! »

M. de Loménie, en se déclarant le champion de l'illustre publiciste, fournit à son tour de charmantes lettres d'amour écrites par lui en 1814; et il fut sur le point de gagner sa cause, tant le style de ces billets paraissait ému, sincère et passionné. M. Sainte-Beuve n'aban-

donna pourtant pas la partie, et, comme réplique, il présenta un fragment de certaine lettre tenue en réserve, dans laquelle Benjamin écrivait à M^{me} de Charrière, à propos d'une dame allemande à laquelle il faisait alors une cour assidue : « Pendant que je me moque d'elle avec vous, je lui écris par honnêteté de tendres et pompeux galimatias; et si quelqu'un comparait mes lettres à elle avec mes lettres sur elle, on me regarderait avec raison comme un fou méchant et faux ⁽¹⁾. »

Il y avait, dans cette affaire, un dessous de cartes qu'il est bon de faire connaître aujourd'hui, parce que dans le temps le public ne fut pas complètement mis au fait. — L'Abbaye-au-Bois, c'est-à-dire le cercle d'une noble personne dont la beauté sans pareille fut autrefois célèbre, comme aussi son exquise bonté, nous avons nommé M^{me} Récamier, exerçait beaucoup d'influence sur le jeune auteur des *Biographies contemporaines*. Cette société, trouvant trop sévère le jugement de la *Revue des Deux-Mondes*, engagea la personne célèbre dont nous parlons, et dont Benjamin Constant avait été très-épris en 1814 et en 1815, à communiquer à M. de Loménie les extraits des billets doux qu'elle en avait reçus alors. Cette dame se montra très-clémentine à la mémoire d'un adorateur auquel elle fut toujours très-sévère

(1) Un dernier mot sur Benjamin Constant, dans la *Revue des Deux-Mondes* de 1845.

tant qu'il vécut. Elle donna les billets, et M. de Loménie fut ainsi engagé dans une polémique qu'il poussa peut-être plus loin que l'Abbaye-au-Bois ne l'aurait voulu, car, en dernière analyse, le procès s'est trouvé jugé conformément aux conclusions de M. de Sainte-Beuve, qui reviennent à ceci : « qu'il ne faut pas absolument se fier aux lettres d'amour, et qu'en général il ne faut jamais croire aux correspondances que dans une certaine mesure, parce qu'on se modèle toujours, à quelques égards, sur la personne à laquelle on écrit. » Cette dernière observation est aussi juste que profonde ; Labruyère ou Laroche-foucault n'auraient pas mieux dit.

Après ce préambule un peu long, mais nécessaire, nous arrivons aux nouvelles lettres que nous voulons publier aujourd'hui. Elles n'ont point été données dans le premier travail, d'abord parce que la correspondance de Benjamin Constant avec M^{me} de Charrière est si volumineuse, qu'on a dû se contenter d'effleurer certaines séries de lettres ; ensuite, parce que d'autres parties n'ont pas même été touchées, par égard pour des personnes alors vivantes, mais qui sont mortes aujourd'hui. Puisque, d'un côté, la matière est loin d'être épuisée et qu'elle paraît intéresser, puisque, d'un autre, les obstacles qui existaient à une publication complète sont aujourd'hui levés, nous allons achever notre tâche.

Nous voulons supposer que bien des lecteurs ont connu l'article de la *Revue des Deux-Mondes* ; mais cependant , pour leur remettre le sujet en mémoire , comme aussi pour mettre au fait ceux qui ignorent ce dont il s'agit , nous devons faire précéder les lettres de Benjamin Constant d'un court exposé , en manière de mise en scène.

Les lettres à M^{me} de Charrière embrassent un espace de sept années , de 1787 à 1795. Au début , nous voyons le jeune homme fuyant la maison paternelle , d'où le chassent les tracasseries d'une belle-mère , vivant à Paris dans une société assez mêlée , et s'éprenant très-fort d'une demoiselle Pourrat , qui refuse ses hommages. De dépit , Benjamin Constant se sauve en Angleterre , après avoir tenté inutilement , et sans doute peu sérieusement , de s'empoisonner ; il voyage à travers les comtés de l'Angleterre , tantôt à pied , tantôt à cheval , sans argent ou à peu près , allant à la quête de quelque lord ami de sa famille , dans la bourse duquel il espère de pouvoir puiser. Il écrit à chaque étape de longues pages in-folio à son amie de Colombier , M^{me} de Charrière. Voici la fin de ce singulier itinéraire , dont la *Revue des Deux-Mondes* a publié seulement la première partie :

« A 12 milles de Lancaster , le 2 septembre 1787.

« Ma lettre sera une conversation , madame ;

je m'interromps pour dîner, et je reprends mes grandes pages. Henri IV écrivait à sa maîtresse : « Ma dernière pensée sera pour Dieu, et l'avant-dernière pour vous. » Moi qui ne suis pas Henri IV, et qui ai le malheur de ne pas être dévot, je vous dis avec vérité : « Ma première pensée est pour mon cheval, et la seconde est pour vous » ; ou, pour parler avec dignité, mesure et mouvement, pour donner du trait à ma pensée et pour avoir le mérite de rendre obscure une idée qui ne l'est pas, je vous dirai (comme si j'étais sur un des fauteuils de M. Suard ou dans la chaire du Lycée) : « Ma première occupation est un devoir, la seconde est un plaisir ; la nature bienfaisante compense ainsi l'une par l'autre, et me dédommage du premier instant par l'instant qui lui succède. »

« Il ne faut pas vous fâcher de la préférence que je donne à mon cheval ; sans lui je ne saurais comment aller à Colombier ; c'est la meilleure bête que je connaisse, et j'en connais pourtant beaucoup. Je remonte sur ma bête. Adieu, madame ; à revoir à douze milles d'ici. Je n'ai plus mal à la tête ; j'ai déjà fait trente-trois milles aujourd'hui. Vous ne vous attendiez pas que je vous lasserais de mes balivernes à trois cents lieues de vous, comme dans votre chambre. — C'est votre faute. — Je ne sais quel roi (c'était un singulier roi, c'était presque un homme), disait à je ne sais qui : « Si je connaissais un plus honnête hom-

me que vous, je ne vous choisirais pas. » Et moi je vous dis : « Si je connaissais quelqu'un de plus aimable, de plus indulgent, de plus bon que l'intéressant auteur de *Caliste* ⁽¹⁾, je ne vous écrirais pas. — Savez-vous bien, madame (pardon si je continue), que je suis en Lancashire, au milieu des *Lancashire Witches*, qui sont les plus jolies femmes de l'Angleterre et par conséquent du monde ! J'en vois une qui fait tomber ma plume et tourner ma tête. »

« A 12 milles de Chosley, Bolton, même jour.

« J'ai été hier, madame (c'est de Disley ⁽²⁾) que je vous écris, le 3, et non de Bolton le 2 ; j'avais daté ma lettre comme vous voyez, comptant vous écrire, mais mille choses m'en ont empêché), j'ai été, dis-je, le plus malheureux des hommes. J'ai vu tant de belles femmes et de si belles femmes que je ne sais où me mettre. C'est un supplice pour un homme qui veut être sage. Je vais enfin sortir du Lancashire, grâce au ciel et encore plus à mon cheval ; sans lui je serais mort sous le faix de la beauté. Hier, à Bolton, où j'ai eu le malheur de coucher, l'hôtesse était si jolie, mais si jolie, que ma

(1) *Caliste*, ou *Lettres écrites de Lausanne*, est le meilleur des nombreux romans de M^{me} de Charrière. Il en existe plusieurs éditions, et il a été réimprimé à Paris en 1845, chez Labitte, par les soins de M. de Ste.-Beuve, avec quelques-unes des lettres que nous lui avons communiquées et dont nous donnons ici la suite inédite.

(2) Disley est à 25 milles de Bolton, dans le Cheshire.

(Note de Benjamin Constant.)

sagesse a pensé broncher. La sienne a le pied peu sûr, et Dieu sait ce qui serait arrivé. Je me serais caché à la trappe, comme le Moclès de Crébillon chez les Bonzes ⁽¹⁾; mais je ne crois pas que mon Almaïde ou Alméide (car je ne sais trop comment elle s'appelle) eût suivi mon exemple.

« Je n'ai, grâce encore au Ciel, au temps et à la nature, pas ce danger à craindre ici. La nymphe qui me sert est si laide, mais si laide que.....!! oh! mais que celle de Bolton était jolie!....

« Je comptais fermer ma lettre aujourd'hui, madame; mais comme l'instant de la crise n'est pas encore arrivé, je l'attendrai. Excusez mes fautes de français, j'en suis honteux, mais souvenez-vous que je n'écris pas à un bureau bien propre, auprès d'une jolie femme ou d'une femme autrefois jolie, mais en courant, non la poste, mais les grands chemins, sur un malheureux cheval que j'extermine. Si j'avais pourtant épousé M^{lle} Pourrat, j'aurais ma tête sur ses genoux, sur ses jolies mains, et j'oublierais mes maux. — Que je suis bête! M^{lle} Pourrat serait sur les genoux de Sainte-Croix II, etc., etc., etc., et ma tête serait cent fois plus malade.

« A propos de Sainte-Croix II, parlons de

(1) C'est une allusion à l'un des romans les plus connus de Crébillon fils. On voit, par ce genre de citation, quelle était la sphère d'idées dans laquelle s'agitait alors Benjamin Constant. Il vivait en plein dix-huitième siècle, et le ton de ses lettres s'en ressent.

Sainte-Croix I. Qu'est-ce que M. de Ségur qu'il remplace? Ce n'est pas le ministre de la guerre, puisque cela le sépare de sa belle. Qui est-ce donc? Vous êtes cruellement brève dans vos nouvelles, madame. Vous savez pourtant combien je m'intéresse à ces jeunes et jolis amants. N'allez pas me croire jaloux, au moins.

« Rien de plus mobile, au reste, que mes impressions. Je compare les gens qui pensent, sentent (quand ils sentent), parlent et agissent toujours de même, à des aveugles qui voient tout en noir, et qui crient contre ceux qui ne sont pas aveugles comme eux, et qui voient tantôt noir, tantôt blanc, tantôt rose et tantôt vert.

.....
.....
« Hills over hills and rocks o'er rocks arise. »

« Je crois voir votre désappointement, madame, en voyant mes feuilles se succéder avec cette terrible fécondité. Dans le Westmoreland j'étais à peu près dans ce cas. Je voyais les montagnes s'élever l'une sur l'autre, et je désespérais d'en voir la fin. Consolez-vous pourtant, madame, je vous jure que celle-ci sera la dernière, et, comme dit noblement Fellamar à Tom Jones :

« A garder mon serment j'engage mon honneur (1). »

(1) Vers de la comédie de *Tom Jones à Londres*, par Desforges.

« A 15 milles de Leister Harborough.

« Tout va bien mal, madame, je ne suis qu'à vingt-huit milles de l'endroit où je dois trouver ma ressource. J'avais prié l'homme en question de m'écrire ici pour me faire savoir s'il est chez lui ; je n'ai point reçu de réponse. S'il n'y est pas, tout est à vau-l'eau et je ne sais que faire. *Tant va la cruche à l'eau !....* plutôt au Ciel que je pusse dire comme Basile ! — Je voulais écrire à mon père, mais je ne sais que lui dire dans cette désagréable incertitude. — Je suis obligé de coucher ici pour mon cheval. — Je ne passerai pas la nuit la plus tranquille, mais demain tout sera su et peut-être tout sera dit, et la petite pierre aura lieu ⁽¹⁾.

« Voici encore des vers, madame ! Vous souffrez plus que moi des moments de *low-spirits* qui me prennent ; c'est en continuation de mon épitaphe :

A BENJAMIN CONSTANT, *Esquire*, né à Lausanne
le . . . 1767, mort en Angleterre, dans
le comté de . . . le . . . septem-
bre 1787.

« Si je n'avais à regretter
Que les plaisirs du monde et le cœur d'une amie,
Je quitterais ces biens, auteurs de tant de maux,
En bénissant l'heure chérie

(1) Allusion à une épitaphe en vers de sa composition qu'il avait prié M^{me} de Charrière de faire placer sur sa pierre tumulaire, si elle venait à apprendre qu'il fût mort en Angleterre.

Qui vient me rendre le repos.
Mais d'un père adoré la déchirante image
Me suit au-delà du tombeau.
De ce père accablé par l'âge,
J'ai doublé le pesant fardeau,
Et, moins son fils que son bourreau,
J'ai répandu sur sa tête blanchie
Tous les maux que le ciel vengeur,
Dans son implacable furie,
Envoie au criminel que poursuit sa rigueur.
Être inconnu, qu'on peint si redoutable,
Grand Dieu, s'il en est un dans ce vaste univers,
Demeure informe et misérable
Des méchants et des sots, des fous et des pervers (*cheville*),
Je ne puis oublier les maux que j'ai soufferts.
Mais si, sensible à ma prière,
Veillant sur mon malheureux père,
Tu verses sur ses jours le calme et le bonheur,
Si par ma mort ta haine est assouvie,
Je puis te pardonner les tourments de ma vie,
Et bénir mon persécuteur. »

On peut voir par cette tirade que les vers de Benjamin Constant sont aussi détestables que ses principes religieux. M. Sainte-Beuve a déjà fait observer que la poésie ne fut jamais son fort. — Après cela, le voyageur errant continue ainsi :

« Un peu de souper et beaucoup de vin, madame, m'ont redonné du courage. Je rétracte mes méchants vers, et je demande pardon à Dieu du fond et à vous de la forme. Soyez tous deux indulgents ! Cette lettre, où j'ai versé toutes mes sensations comme elles me sont venues, est une image de mon esprit. Vous voyez comme dans ma pauvre tête le haut, le bas, la gaité, la tristesse, le désespoir, la folie

se succèdent, se mêlent, se croisent. J'ai eu, à tout prendre, d'assez bons moments, mais bien compensés par de bien mauvais. J'en compte une douzaine où j'ai plus souffert que le criminel qu'on va pendre. Le premier était sur le vaisseau qui m'a amené en Angleterre, commençant à être malade, abandonné de tout le monde, faible et sans secours. Un autre était dans mes courses à pied, le jour après ma lettre de New-Market, entre ce village et Brandon, un autre petit village du Norfolk : — Un orage affreux me surprit ; le vent, la pluie, la grêle me firent perdre mon chemin. Pas un arbre, pas une maison, pas un buisson ! Un brouillard épais ; et pour achever le tableau, après avoir erré une heure, j'arrivai devant une potence d'où pendaient deux malheureux exécutés quelques jours ou peut-être quelques heures avant, dont les pieds touchaient presque ma tête, et dont les corps agités par le vent produisaient une espèce de sifflement lugubre dans l'air. Je ne crois pas avoir jamais éprouvé de sensation plus horrible. Avez-vous lu (sans doute) le *Count Fathom* de Smollet ? L'émotion de Ferdinand dans le coupe-gorge du bois, qu'on regarde comme le plus beau morceau de prose anglaise qui existe, ne pouvait pas surpasser la mienne.

« Eh ! n'est-ce pas assez de me peindre ce qu'il sent, sans me dire encore ce qu'il a senti ! Voilà pourtant la quinzième page in-folio que

je commence. S'il en était de ma correspondance avec vous comme de ma correspondance avec d'autres, où le premier pas coûte beaucoup, je ne m'arrêteraïs plus, car je suis bien éloigné du premier pas. Mais je finirai parce que j'ai pitié de ceux que j'aime, et la pitié fait en leur faveur ce que fait l'indifférence pour ceux que je n'aime pas. »

« Encore Harborough, le 6.

« The dawn is over cast my morning tours
And heavily in clouds brings on my day,
The great, important day, by with the fate
Of Cato and Rome.

« Je n'ai plus que vingt milles à faire, et dans quelques heures je ne serai plus inquiet ; mais vraiment l'incertitude est désagréable. Je suis à plus de quatre-vingts milles de Londres, et je n'ai pas une connaissance dans toute cette partie de l'Angleterre, excepté cette ressource. Si elle n'y est pas, comment faire ? Si elle y est, c'est un des meilleurs amis de mon père, et je suis hors d'embarras.... »

« 31 milles de Harborough, Wadno près d'Onndle, le 7.

« Je suis chez mon homme, madame ! Il n'y est pas, mais on l'attend pour dîner, et il sera sûrement ici ce soir. Ainsi, madame, quel que soit mon sort, je suis hors d'embarras, plus ou moins, de dix à cinquante louis. »

« 18 milles de Wadno, Kimbolton, le 11.

« Un long silence a succédé à mon long

bavardage. Je *resuis* en route, et je me hâte de fermer ma lettre. Puisque je *resuis* en route, vous devinez bien que je *resuis* riche. Riche ou pauvre, je regarde votre amitié comme le plus grand des biens, et je finis pour ne pas en abuser. »

« H.-B. CONSTANT DE REBECQUE. »

Au commencement d'octobre de cette même année 1787, le voyageur était de retour à Lausanne. Son père le reçut quelque peu en enfant prodigue, mais le pardon ne fut pas sans condition. Le jeune Benjamin, que sa famille voulait fixer, dut accepter sans observations le poste de lecteur et de gentilhomme à la cour du duc de Brunswick. Bon gré, mal gré, il fallut partir ; mais avant de quitter la Suisse, il voulut prendre congé de l'amie qui avait reçu ses confidences errantes. C'est donc de Neuchâtel, où il arriva malade et souffrant, qu'il écrit à M^{me} de Charrière, qui résidait près de là, à Colombier. C'est encore par de la poésie qu'il débute. Il est le premier à reconnaître que la sienne ne vaut pas grand'chose. Aussi, sur le papier, cette boutade est-elle écrite comme de vile prose, sans recommencer la ligne pour chaque vers :

« Triste jouet de la tempête,
J'ai volé d'erreur en erreur;
Vingt hivers ont blanchi ma tête,
Mille excès ont flétri mon cœur;
J'ai payé quelques jours de fête

Par des mois entiers de malheur.
Aujourd'hui que dans ma patrie,
Je pourrais, obscur, ignoré,
Attendre l'instant désiré
Qui doit finir ma triste vie,
Séduit par de *fausses erreurs*,
Par le vain appât des grandeurs,
Par une frivole espérance,
Je renonce à mon indolence,
Et vais traîner mon existence
Dans le vil troupeau des flatteurs,
Entre la crainte et l'arrogance,
Loin des lieux chers à mon enfance
Et des amis dont l'indulgence
Daigna sourire à mes erreurs. »

Le jeune Constant continue ensuite en prose :

« Il faut que je m'ennuie bien, madame, pour faire des vers, et c'est par esprit de vengeance que je vous les envoie. J'ai pourtant on ne peut pas mieux dormi, et suis on ne peut pas plus content de mon esculape Leschot ⁽¹⁾. Je suis si bien, qu'il me prend envie de partir pour Colombier aujourd'hui, et pour Brunswick demain. Je resterai pourtant pour achever ma guérison. »

« Je suis on ne peut plus content de l'intérêt que vous semblez mettre à ce que les atomes organisés qui composent ma frêle machine ne se séparent pas de sitôt. Je n'ai pas moi-même trop envie de hâter leur divorce, parce que je crois quelquefois, en vous parlant et en vous écrivant, que ce monde n'est pas le pire des mondes. »

(1) Nom d'un médecin de Neuchâtel.

« Flore ⁽¹⁾ me regarde écrire, et voudrait bien que je m'étendisse sur ses regrets ; mais j'ai assez des miens, et ne suis point disposé à être son interprète ; je sais que l'indépendant Jaman ⁽²⁾ n'y pense plus. Il se promène sur votre table, sans doute, et vous regarde avec la fierté d'un sénateur. »

« Voudriez-vous me renvoyer mon poème épique sur les Duplessis, et les gazettes, puisque vous m'offrez de m'en donner communication ? Si vous voulez pourtant les tenir secrètes, je n'ai point de prétentions décidées sur elles. Comme il vous plaira. »

« J'écris au lit ; je ne suis point accoutumé à cette attitude ; je ne sais si vous pourrez me lire, et je finis sans répéter ce que vous savez. Adieu. »

Madame de Charrière ne voulut pas laisser le jeune Constant, à Neuchâtel, abandonné aux soins vulgaires d'une hospitalité d'hôtellerie. Elle et son mari l'accueillirent à Colombier de la manière la plus affectueuse, et ce fut là qu'il essuya une grave maladie, suite probable de ses fatigues de l'été. Durant sa convalescence, il ébaucha son livre sur la religion, à côté de son amie qui travaillait activement de son côté à ses lettres politiques sur la révolution que le

(1) Nom de la chienne favorite de M^{me} de Charrière.

(2) Autre nom de chien.

parti patriote tentait alors en Hollande contre l'hérédité de la maison d'Orange. Souvent, bien qu'habitant la même maison, ils s'adressaient des messages dans lesquels ils se communiquaient réciproquement leurs observations sur leurs essais littéraires. On a remarqué, comme une circonstance caractéristique de cette première ébauche du *Traité sur la religion*, qu'il fut écrit sur le revers de cartes à jouer. Fatal et bizarre présage ! a dit M. Sainte-Beuve. Voici quelques fragments qui donneront le ton de cette correspondance porte à porte :

« Si j'avais su, madame, qu'il n'y avait qu'à vous critiquer pour vous faire écrire, je m'y serais mis depuis longtemps de toutes mes forces. Ainsi, comptez que dès ce moment vous avez un motif et un ennemi de plus. Et un ennemi ! Ah, madame ! disciple de Suard, du pesant Marmontel, du mordant Condorcet, de l'apprêté La Harpe, ma plume doit se ressentir de l'éducation que j'ai reçue, et, si je ne suis pas un monstre marin, je suis au moins un monstre littéraire. L'un vaut l'autre. Puisque M. de Charrière a Rétif dans sa bibliothèque, c'est-à-dire les cinquante ou soixante premiers volumes des *Contemporaines*, je le prie beaucoup de m'en envoyer plusieurs tomes. Je n'ai lu encore que les contemporaines du commun, et je ne demande pas mieux que de m'élever et d'avoir affaire à des contemporaines de plus haut parage. Si M. de Char-

rière voulait m'en réserver tous les jours quelques volumes (car on dévore du Rétif) par votre ambassadrice ordinaire, il me la rendrait plus chère, et ma retraite, en purifiant mon sang, me formerait l'esprit et le cœur. »

Pour saisir le sens de ce persiflage sur Rétif de la Bretonne, romancier alors fort en vogue, il faut savoir qu'il existait à Neuchâtel un journal littéraire, le *Mercure suisse*, dont il est souvent question dans les feuilles de l'époque. Le ministre Chaillet, qui rédigeait ce recueil, professait pour Rétif une admiration qui allait jusqu'à l'enthousiasme. M. Chaillet ne manquait cependant pas d'esprit; il en avait beaucoup, au contraire. Mais c'était un trait de son génie paradoxal d'avoir mis sous sa protection celui qu'on a appelé dès-lors le *Rousseau du ruisseau*. Au reste, il est vrai de dire que l'appréciation de M. Chaillet roulait plutôt sur ceux des ouvrages de cet écrivain que la morale et le goût peuvent avouer, comme la *Vie de mon père*, que sur ses copieux recueils d'anecdotes scandaleuses.

Il est temps de suivre notre jeune homme sur un autre théâtre. Il part pour Brunswick après sa guérison, au milieu de l'hiver, et il y arrive au mois de mars 1788. Il commence son métier de gentilhomme ordinaire et de lecteur à la cour ducal, où ses façons républicaines et ses manières involontairement causti-

ques lui font bientôt une foule d'ennemis. Deux seules personnes l'attachent dans cette Bétie brunswickoise, comme il appelle la résidence : Monsieur et Madame de Mauvillon. M. de Mauvillon, l'ami et le collaborateur de Mirabeau dans le grand ouvrage sur la monarchie prussienne, qu'on a beaucoup prôné sans l'avoir beaucoup lu, appartenait à une famille française qui s'était retirée en Prusse à l'époque de la révocation de l'édit de Nantes. Cet homme distingué avait gardé en Allemagne des goûts et des sentiments français. Quand Benjamin Constant arriva à Brunswick, M. de Mauvillon était fort malade et épuisé par de nombreux travaux littéraires, auxquels venaient se joindre les fonctions pénibles de professeur des sciences militaires à l'école des cadets. Benjamin devint épris d'une dame de Brunswick, de M^{me} de Mauvillon peut-être, bien qu'il ne la nomme pas, et par anticipation il trace à M^{me} de Charrière, qui dut être fort surprise de ces étranges confidences, le tableau de ses projets sur cette personne pour le cas où elle deviendrait veuve : « Elle est, dit-il, d'un âge au-dessus du mien. Nous pourrions être heureux à Paris, à Londres, partout, en dépit du sort. La vie est si courte, pourquoi hésiter? — Oui, mais si elle mourait, que deviendrais-je? Qu'importe! Je souffrirais, mais j'aurais été heureux; et si je ne savais souffrir, je mourrais. Et si je mourais avant elle? Que deviendrait-elle?

Retournerait-elle dans sa famille? Non. Vivrait-elle seule à me regretter? Je l'aurais réduite à pleurer toujours sur moi et à n'avoir plus d'ami! — Tels étaient les pensers qui m'agitaient la nuit passée durant mon insomnie. Alors mon roman se dissipa; je m'agitai, je me tourmentai, je revins à mon ancienne et répétée conclusion, que le sort ou le diable nous a faits. Je m'endormis, j'eus toutes sortes de rêves pénibles, et je me réveillai dans l'état qui vous procura une certaine plate petite lettre. Bon soir, je vous aime autant que jamais homme a aimé et vous a aimée. Je voudrais vous revoir me tendant la main. Je voudrais m'être retourné une fois de plus pour vous voir une fois de plus en partant. Adieu, ange qui valez bien plus que les anges dont on nous parle. Adieu, puissiez-vous être bien, bien, bien heureuse! Je voudrais savoir si vous ne souffrez pas dans ce moment. Bonsoir. »

« Le 5 au matin, à 10 heures.

« Je ne veux pas relire les pages ci-dessus. J'ai un souvenir confus de ce qu'elles contiennent, et un pressentiment confus que je les effacerais si je les relisais. Je ne veux ni les effacer ni les relire. Je veux plutôt copier une dédicace qui faisait le commencement de quelques lettres sur l'histoire, auxquelles je travaille très-languissamment, mais que, si je les

finis, je vous dédierai. Voici le commencement de la première de ces lettres adressées à vous :

« A celle qui a créé *Caliste*, et qui lui ressemble, à celle qui réunit l'esprit au sentiment, et la vivacité des goûts à la douceur du caractère, à celle qu'on peut méconnaître mais qu'on ne peut oublier quand on l'a connue, à celle qui n'est jamais injuste quoiqu'elle soit souvent inégale, à la plus spirituelle et pourtant à la plus simple et à la plus sensible des femmes, à la plus tendre, à la plus vraie, à la plus constante des amies, salut et bonheur !

» La lecture de la plupart des historiens des différents siècles et des différents pays m'a laissé un nombre d'idées confuses, d'aperçus vagues, de résultats imparfaits. Je voudrais les développer et les mettre en ordre. Je voudrais savoir enfin ce que je pense et ce que je dois penser de l'homme, de ses facultés, du degré de bonheur qu'il peut atteindre, et de l'influence qu'ont sur lui les circonstances et les institutions. Mais, pour cet effet, il faut parcourir une bien longue, bien monotone, et quelquefois bien dégoûtante carrière. La parcourir seul serait bien triste. Voir tant de crimes, tant de sottises, tant de faux calculs, tant d'importance mise à de petites choses, tant d'avilissement dans les uns, tant de charlatanerie dans les autres; voir l'homme forçant toujours la nature, croyant toujours qu'il ne peut exister sans avoir un masque et

sans jouer un rôle, et choisissant d'ordinaire de tous les masques celui qui lui pèse, et de tous les rôles celui qui le défigure le plus : c'est un spectacle bien humiliant. Pour le supporter, il faut avoir un ami qui nous accompagne et nous console, qui nous fasse oublier la longueur et l'uniformité de la route que nous parcourons ensemble, qui, par son esprit, par son caractère, et surtout par cette sympathie si rare et si désirable, qui nous fait toujours comprendre les idées mêmes que nous croyons fausses, nous prouve que, malgré toutes nos erreurs et tous nos maux, nous pouvons cependant, dans une inaction réfléchissante, et en nous rendant pour ainsi dire simples et indifférents spectateurs de notre propre existence, attendre sans impatience, dans le calme et l'obscurité, le moment plus ou moins éloigné du repos et du néant.

» C'est vous, Madame, qui m'accompagnerez dans mon long pèlerinage. C'est avec vous que je veux contempler les mœurs des hommes et les révolutions des empires. C'est à vous que je dois l'hommage de mes recherches, puisque c'est vous qui m'avez rendu le courage nécessaire pour les entreprendre. Vous m'avez fait connaître les deux plus doux sentiments du cœur humain, la reconnaissance et l'amitié. Vous m'avez soutenu, sous le fardeau de la mélancolie et du dégoût. Vous avez repeuplé de désirs et d'espérances un monde qui depuis

longtemps n'était pour moi qu'un désert. D'autres me vantaient avec emphase des devoirs frivoles et des plaisirs bruyants ; ils m'avaient dégoûté des plaisirs et des devoirs : vous m'avez ramené aux uns, vous m'avez fait retrouver les autres, sans tout ce froid étalage de lieux communs austères ou relâchés qu'on répète tour à tour, selon que les circonstances ou les intérêts exigent d'hypocrisie ou permettent de vanité. C'est donc à vous, Madame, etc., etc. »

« Je ne copie pas le reste, qui n'est plus sur vous, mais sur l'histoire et les historiens. Si je parviens à finir, je vous enverrai la première lettre. Je gagne beaucoup en m'adressant à vous. Vous éclairez mes idées, vous allégez mon travail, vous simplifiez mon style. Je voudrais que vous me dissiez si vous trouvez de l'emphase à toute la dernière phrase depuis *d'autres me vantaient* jusqu'à *permettent de vanité*. Je trouve l'idée vraie. On voit mille échos moraux et immoraux tour à tour, qui ne sont que des échos, et qui n'ont jamais pensé ni pour ni contre les principes qu'ils admettent et rejettent. M^{me} Pourtalès (je la cite comme première, non comme principale ou comme seule), quand elle me disait : *J'espère que mes fils feront des sottises*, était exactement dans ce cas-là. Ne trouvez-vous pas que ces échos méritent qu'on leur donne sur les doigts ? — Je vous quitte pour quelques heures, et je reviendrai ensuite à vous. »

« Le 5, à 9 heures du soir.

« Pour un courtisan je viens de faire une étrange chose. Je suis un gentilhomme bien *extraordinaire* ! Je savais que c'était aujourd'hui le jour de naissance du duc de Brunswick-Bevern, cousin de mon maître. Il y a gala à la cour, et je n'y suis pas. J'ai cru que pour avoir un jour de répit il fallait être assez maladroit pour l'ignorer, et faire demain des excuses et la description d'un désespoir. C'est ce que je ferai. Au fond, c'est ce que je puis faire de plus honnête. Si j'étais à la cour, je ne serais pas ici. Si je n'étais pas ici, je ne vous écrirais pas. Si je ne vous écrivais pas, j'aurais de l'humeur. Si j'avais de l'humeur, je vous comparerais les êtres qui végètent à la cour ; je les trouverais bien insupportables. Si je les trouvais bien insupportables, j'aurais l'air de m'ennuyer. Si j'avais l'air de m'ennuyer, ils me trouveraient très-*unhöflich* ⁽¹⁾. S'ils me trouvaient très-*unhöflich*, nous nous trouverions réciproquement très-désagréables. Il vaut mieux ne pas nous voir, et en être désolé.

« Quand vous dites du mal du voyage de Brunswick et de la distance qui nous sépare, je suis toujours prêt à renchérir sur ce que vous dites. Je suis souvent tout étonné d'être à deux cent cinquante lieues de vous, et je me

(1) *Unhöflich*, incivil, ou plutôt qui n'a pas le ton de la cour.

figure quelquefois que cela n'est pas trop possible. Mais soyons justes : nous avons été bien heureux pendant deux mois, pendant plus même, car pendant les quinze jours où j'étais à Neuchâtel chez Leschot, et vous à Colombier, nous n'étions pas extrêmement à plaindre. Au moins moi ; j'avais tant de plaisir à recevoir de vos billets tous les matins, que je voudrais volontiers redevenir malade, pourvu que je fusse à une lieue de vous, et que vous m'écrivissiez deux fois par jour. Sans ce voyage, que serait-il arrivé ? Je serais venu vous voir pendant deux, trois, quatre jours : je serais tombé malade chez vous ou chez moi. Je serais retourné certainement à Beausoleil ⁽¹⁾. Nous n'aurions pas eu deux mois de continuel intercourse sans interruption ; nous n'aurions jamais fait aussi intime et parfaite connaissance. »

« Le 9 mars.

« On continue de me traiter ici assez bien. Je dîne presque tous les jours ou à la cour régnaute, ou à l'une des deux autres cours. Du reste, je ne m'amuse ni ne m'ennuie. J'ai fait connaissance avec quelques gens de lettres ; je compte profiter de leurs bibliothèques plus que de leur conversation. Les Allemands sont lourds en raisonnant, en plaisantant, en s'attendant, en se divertissant, en s'ennuyant.

(1) Nom de la campagne de son père, le général Constant de Rebecque, près de Lausanne.

Leur vivacité ressemble aux courbettes des chevaux du carrosse de la duchesse : *they are ever puffing and blowing when they laugh*, et ils croient qu'il faut être hors d'haleine pour être gai, et hors d'équilibre pour être poli.

« Afin de faire diversion, j'ai été voir ce matin un professeur de langue française, Boutemy, Français d'origine et encore plus de caractère. « Vous êtes parent de M. Constant d'Avranches, je l'ai beaucoup connu. — *M. Constant d'Hermanches*, voulez-vous dire. — Non, non, *M. d'Avranches* ; je connais ce nom comme mes poches. — Il n'y a point de Constant d'Avranches. — Mon Dieu, Monsieur, je ne connais rien d'autre que ce M. Constant d'Avranches. Il était colonel aux gardes suisses en Hollande, et a passé en France. — *Justement, c'était mon oncle, M. d'Hermanches*. — Non, d'Avranches ou d'Avenches, j'en suis sûr. Mon Dieu, j'ai vécu avec lui. Il y avait un *v* dans son nom. Il portait un bandeau. C'est comme si c'était hier. D'Avranches est une terre près de Palpigny, près de Vevey. Je me souviens qu'il en parlait quelquefois. C'était un homme de bien de l'esprit que ce M. Constant d'Avranches. Il écrivait comme un ange. *Il écrivait.... beaucoup*. Beaucoup et bien ; il me montrait ses ouvrages. C'était d'une force ! *Les liaisons dangereuses*, par exemple ! — *Les liaisons dangereuses ne sont pas de lui*. — Et de qui donc ? de M. Laclos peut-être ? — *Oui, Mon-*

sieur. — Erreur, Monsieur, erreur, il n'y a point de M. de Laclos; c'était un nom que M. C. d'Avranches avait pris pour se cacher. — Mais, Monsieur, j'ai diné, moi, avec M. de Laclos. — Erreur, vous dis-je, Monsieur; mon Dieu! on reconnaît le style de M. d'Avranches à chaque page. — *Mais, Monsieur.* — Il peut y avoir un chevalier de Laclos au monde, mais *les Liaisons dangereuses sont de M. d'Avranches.* Quelle force! quelle vigueur! quelle chaleur! — *Mais, Monsieur, j'ai vu à Paris M. de Laclos et toute la société qui lui avait vu faire son roman, et je vous assure.....* — Monsieur, je ne doute point de ce que vous me dites, mais *les Liaisons dangereuses* ne sont point de M. de Laclos: il y a quelques jours qu'on l'a prouvé dans je ne sais quel journal, et elles sont de M. d'Avranches; cela se voit, cela est visible, clair comme le jour. Mon Dieu! je ne m'y suis pas trompé une minute..... La capitale a beaucoup changé depuis que je n'y ai été? — *Oui, Monsieur, elle a eu cette hardiesse.* (Heureusement l'homme parlait et ne m'écoutait pas.) — Les Boulevards ont été bâtis. Il y a cent cafés sur celui des Italiens; il n'y en avait que deux de mon temps; les Italiens n'étaient pas bâtis. Il n'y avait aucun théâtre; il y en a quatre à présent, les Danseurs du roi, Nicollet, les *Variétés.* — *Les Variétés sont au Palais-Royal.* — Aux Boulevards, Monsieur, aux Boulevards; on les a

transportées. — *On y avait pensé, Monsieur, mais cela n'a pas eu lieu; car, Monsieur, je viens de Paris, et j'ai été aux Variétés au Palais-Royal.* — Ce sera quelque autre théâtre, Monsieur, mais les Variétés sont aux Boulevards. — *Mais, Monsieur, j'ai vu quelque autre théâtre.* — Sûrement, Monsieur; mon Dieu! j'ai des correspondances à Paris, je sais mon Paris par cœur; il y a vingt ans que je n'y ai été, mais je n'ignore aucun des changements qu'on a faits. Il faut bien se consoler d'être à Brunswick. Je ne dirai pas cela tout haut, mais vous êtes étranger, Monsieur, etc., etc., etc. »

« Ce qui me fit le plus rire chez cet original, ce fut une explication qu'il donna à un Anglais en pension chez lui, d'une expression. Il y a eu une mascarade à Berlin, où quelques personnes se sont plu à représenter Sapho et ses compagnes. Assurément l'idée était gaie. Dans une relation manuscrite envoyée à Brunswick, et copiée évidemment pour les Brunswickois comme venant de Berlin, il y avait les noms des personnages réels, et à côté les noms des caractères. Entre autres, il y avait je ne sais combien de *Fræuleins* qui représentaient des filles de l'île de Naxos, et par une élégante francisation de ce nom il y avait : « *Fræulein une telle, fille de Nax.* » L'Anglais demanda à son Boutemy ce que c'était que des filles de Nax? — Ma foi, dit le professeur après avoir pensé, je n'en sais rien. Ce sera quelque costume.

Les Allemands ont des noms si baroques pour tout ce qu'ils empruntent de nous !.... Oui, oui, je me rappelle à présent, un habillement de vierge qui s'appelait *Nax*, ou quelque chose comme cela..... »

Benjamin Constant s'entendit à merveille, durant toute sa vie, à mystifier les sots. Il trouvait à la cour de Brunswick ample matière, et le pauvre professeur Boutemy ne fut pas sa seule victime. Ses correspondants eux-mêmes, et M^{me} de Charrière la première, tout aimable, toute bonne et toute spirituelle qu'elle était, ne furent pas à l'abri de son persifflage. « Vous avez, lui écrit-il, une singulière prudence ! En me répondant vous évitez de vous signer, et vous mettez en marge : « Ne m'écrivez plus *Tuyll de Charrière* tout au long. » Votre prudence vous ressemble, et j'aime votre prudence parce qu'elle vous ressemble. Quant à votre adresse, je mettrai : « A M^{me} de Charrière née de Zuyll, ou Zeule. » Mandez-moi comme on l'écrit, car avec cet *A E I O U de Charrière*, cela a un air si singulier ! ⁽¹⁾ Et puis je ne sais pas si l'autre Charrière ne s'appelle pas aussi A E I O U ; elle a assez d'activité pour parcourir tout l'alphabet, et vous sentez quel superbe effet pour moi et un peu pour vous feraient mes lettres entre ses mains..... Votre explication sur l'*espoir* que

(1) M^{me} de Charrière avait pour prénoms Agnès-Eugénie-Isabelle.

j'ai de revenir à Colombier était inutile. J'ai cet espoir tout autant que vous, plus peut-être, et certainement je le désire aussi vivement. Il ne fallait donc point commenter ce mot d'espoir. Le texte valait beaucoup mieux tout seul. »

Le ton de cette correspondance, qui n'est encore ici que railleur, va bientôt devenir amer. Benjamin Constant se dissipe. Il se répand à la cour. « Si je m'y suis fait quatre ennemis, entre autres deux Altesses sérénissimes (écrit-il le 9 juin 1788), par de sottes plaisanteries dans un moment de mauvaise humeur, je m'y suis fait sept à huit amis, mais de jeunes filles, une femme bonne et spirituelle, voilà tout. Les circonstances ont changé mon goût. A Paris, je cherchais tous les gens d'un certain âge, parce que je les trouvais instruits et aimables ; ici, les vieux sont ignorants comme les jeunes, et raides de plus. Je me suis jeté sur la jeunesse, et, *quoi qu'on die*, je ne parle presque plus à des femmes de plus de trente ans. *Virginibus puerisque canto.* »

Il y a de la cruauté, il faut en convenir, dans cette confidence faite à une amie qui comptait alors plus de quarante années. Aussi M^{me} de Charrière lui fit-elle sentir ce qu'elle avait trouvé de blessant dans l'aveu. Pourquoi lui dire si nettement que c'était pour d'autres qu'il chantait désormais ? Pour pallier ses torts, il affecte une tristesse profonde, un désespoir à la Wer-

ther ; il mêle à ses protestations de fidélité éternelle des élans vers un objet nouveau , qui ne tardera pas à revêtir une forme déterminée, et à s'appeler *Madame de Constant*. Il reproche en termes aigre-doux, à son amie de Colombier, des soupçons, hélas ! trop justifiés : « Pardon, Madame, je vous attriste, et je ne devrais pas le faire. Votre parti est pris ; ainsi tout est inutile. Si j'en avais la force, je vous l'avoue, je vous dirais : « Rompons toute correspondance, aussi bien ne serons-nous que de plus en plus gênés ; je sens que je ne puis vous écrire avec cette conviction : que parce que je ne sais quels misérables vous ont trompée sur de petites ou de grandes choses, vous vous défiez. » Vous êtes résolue à vous défier sans cesse de moi ; mais cette force je ne l'ai pas. L'idée m'en est affreuse. Il faut souffrir et vous écrire. Mais ne vous attendez plus ni à de la gaieté, ni à des lettres qui vous amusent. Vous l'avez tarie , la source du peu de gaieté qui me restait. Si je ne vous avais pas connue, je serais resté résigné à être ennuyé et indifférent toute ma vie. Je ne le puis plus : il faut vous aimer, parce que vous êtes bonne et aimable ; mais cette amitié est devenue, grâce à cette défiance dont vous parlez si légèrement, le plus amer des sentiments, car aussi l'espérance de vivre près de vous est détruite par celle de vous délivrer de cette misérable défiance. Je vous jure que je suis au désespoir, mais au désespoir où l'on est quand

on a perdu une liaison bien précieuse. Je ne sais ni ce que je dis, ni ce que je fais. Mon air et mes mouvements violents viennent d'effrayer mon fidèle domestique, à qui je viens de demander pardon de l'avoir maltraité. Il m'a regardé avec étonnement, et il ne comprend pas pourquoi moi, qui étais si calme ce matin, je pleure à présent, et je suis comme fou, sans aucune circonstance intermédiaire. Je voulais éviter ce cruel sujet. Je vous demande pardon à vous aussi. Je vais faire une longue promenade, et me calmer, si je puis. »

« A 9 heures du soir.

« La promenade, la cour et l'ennui sont trois calmants très-efficaces. Je reviens plus tranquille et pas moins triste que ce matin. Je ne veux pas dire un mot sur le sujet des pages précédentes. Seulement, dans la réponse que vous daignerez peut-être y faire, dites-moi si c'est un mal incurable, et si je puis espérer que vous en reviendrez une fois. Un *oui* ou un *non*, s'il vous plaît, et ne tergiversez pas. Parlons à présent de quelque autre chose, mais bien étranger à vous ou à moi. Je tremble de revenir à mes plaintes. Si vous saviez combien elles m'agitent !

» Votre protégé m'intéresse vivement, mais je ne crois pas que le duc fasse quelque chose au monde à ma recommandation ; les ministres encore moins. Ma froideur et la solitude totale

où je vis ne m'ont pas laissé encore former une liaison, et je suis avec tout le monde comme le premier jour de mon arrivée. La *solitude totale*, dis-je, car vous pensez bien que de dîner ou de souper quelquefois à la cour n'est pas une société, ni un acheminement à l'intimité. Je ne vois plus du tout les Anglais que je voyais d'abord, et quant aux gens qui peut-être seraient disposés à me faire quelques honnêtetés plus particulières qu'une révérence à la cour ou un dîner tous les trois mois, je me suis livré à une paresse mélancolique qui m'empêche de faire des visites, et quand j'en fais, de parler. En tout je suis (je ne sais si vous ne croirez pas que je vous trompe pour mes menus plaisirs) très-malheureux. Mais enfin la vie se passe, et mourir après s'être amusé ou s'être ennuyé dix ou vingt ans, c'est la même chose. Il y a déjà quarante-quatre jours que je suis ici, et cinquante-sept que je ne vous ai pas vue. Quand il y en aura cent quatorze, ce sera toujours le double de gagné.

» Que font, à propos, vos petits orangers que vous vouliez planter? L'avez-vous fait? Sont-ils venus? Vivent-ils encore? Je ne veux pas en planter, moi : je ne veux rien voir fleurir près de moi. Je veux que tout ce qui m'environne soit triste, languissant, fané ;

» And like me blasted at the prime of age,
I must like me pine and fade away, and die.

» Me voici bien loin de votre protégé; mais j'y reviens. J'en parlerai donc au duc. Il peut se trouver dans un moment de bonté ou d'accessibilité, et faire quelque chose pour ce garçon, qui le mérite vraiment. Je ne l'espère pas, mais cela est possible. J'écris si lentement, qu'il est minuit. Je vais dormir. Aimez-moi un peu, et ne me déchirez pas par cette cruelle et obstinée défiance. Je vous jure que vous seule me rendez plus malheureux que tout le reste du monde ne pourrait le faire. Dormez mieux que moi, et réveillez vous plus contente. » B. C.

« Le 14 au matin.

« J'ai été si *low spirited* tout hier, que je comptais, selon l'ordre physique de ma triste et pitoyable machine, sur de plus *high spirits* aujourd'hui ⁽¹⁾. Ma règle m'a manqué. Je vous écrirai pourtant comme je pourrai. Vous me demandez pardon (vous pardon!) d'être entrée dans mon chagrin avec vivacité. Eh mon Dieu! de quoi vous remercierais-je si vous vous faites

(1) On a remarqué cette habitude chez Benjamin Constant d'emprunter tantôt à l'anglais, tantôt à l'allemand, des expressions pour donner plus d'énergie à sa phrase. Cela rappelle ce qu'il dit dans Adolphe: « Les idiomes étrangers rajeunissent les pensées, et les débarrassent de ces tournures qui les font paraître communes et affectées. » La tournure d'esprit de Benjamin Constant le porte à faire des emprunts aux langues du nord, comme d'autres empruntent à l'italien ou à l'espagnol. Comme l'a remarqué M. S^{te}-Beuve, à cette période de sa vie il est entre trois langues, et pour ainsi dire entre trois patries. Il n'a pas encore fait son choix.

un reproche de cela ? Je me suis fait une règle d'excuser mon père envers et contre tous, comme vous de ne jamais vous plaindre de..... J'ai, par conséquent, voulu l'excuser même avec vous, et, ce qui n'était que le *remplissage* d'un devoir, vous l'avez pris pour un reproche. Mon père, de son côté, a repris son ton despotique. Quand on maltraite les vieillards, ils se plaignent et se soumettent. Si je pouvais, comme mon digne cousin, jurer, brusquer, m'en aller, mon père souffrirait, se plaindrait, se tairait et se laisserait conduire. Mais je ne puis ni ne veux de cet empire. Je souffrirai ; mon père sera malheureux, mais pas par ma faute. Je suis fait pour l'être, moi ; ainsi je ne me plains pas. J'ai bientôt vingt et un ans. Si je vis encore trente ou cinquante ans, c'est le bout du monde. J'ai tant souffert dans les huit années qui viennent de s'écouler ! Je ne puis guère souffrir davantage. Qu'on me maltraite, qu'on me méconnaisse, qu'on me calomnie, cela n'empêchera pas mon corps de pourrir bien tranquillement dans son cercueil. Je deviendrai peut-être fou. Il n'y aura ni grand'perte, ni grand mal. Je ne sais si vous vous apercevez du *melancholic ramble* de cette lettre. Je vais d'une idée à l'autre, sans savoir pourquoi. J'en ai été étonné en relisant seulement ce que je vous écrivais hier soir. Toutes mes idées sont noires, tristes, insipides et inanimées.

» J'ai frémi de rage à la conduite de V.....,

et gémî sur l'inconcevable et incomparable indifférence de..... Je ne la comprends pas ; car il vous est attaché. Cependant, je la comprends mieux que votre défiance envers moi. Son indifférence est naturelle et inhérente à son caractère. Votre défiance est raisonnée, vous la justifiez, vous vous y complaisez, et c'est volontairement, c'est de sang-froid que vous faites mon malheur.

» Comme elle est changée notre correspondance ! Et tant que vous ne daignerez pas me laisser espérer que vous ne me punirez pas toujours de crimes que vous avez vu commettre avant de me connaître, elle ne reprendra pas ses charmes. Cependant vous m'aimez, je le sais ; chaque mot de vos lettres me le prouve ; mais ni toutes ces preuves, ni votre gaîté, ni votre esprit ne me consoleront de ne pouvoir dissiper ce nuage qui doit toujours obscurcir mes actions, et leur donner à vos yeux une apparence équivoque.

» Je n'ai pas la force de vous répondre sur ce que vous me dites de l'atmosphère et de l'esprit. Que m'importe ce qu'on pensera de moi ! Je ne me donne pas la peine de me faire *un* atmosphère. L'ennui, la tristesse, le silence m'entourent d'un nuage qui remplit mon but. »

Il ne paraît pas que ces protestations aient eu le don de persuader complètement M^{me} de Charrière. Comme l'Ellénore du roman d'Adol-

phe, elle continua à gémir et à lui faire entendre de doux reproches. Ses plaintes, pour être étouffées, avaient sans doute quelque chose d'énigmatique et de contenu; de là ces réticences, ces demi-mots que Benjamin Constant appelle de la défiance. Le sujet lui tient au cœur, et il y revient sans cesse.

« Du 13 mars.

« Votre lettre m'a profondément affecté, Madame; je croyais être mieux connu de vous. Eh quoi! vous avez écouté les sots bavardages que des gens haineux ou jaloux vous ont faits sur mon compte! Le soupçon, la défiance sont entrés dans votre cœur. On dirait que c'est un fait exprès. Les récits que l'on vous a faits de ma conduite à Brunswick sont un écho des préventions qui m'accueillirent ici. Je ne doute pas maintenant que ce ne soit la princesse érlangoise qui vous a refroidie à mon égard, comme elle a ameuté les bonnes gens de Brunswick. Elle est très-tracassière, la bonne dame, connue pour cela depuis la mer Baltique jusqu'à la Méditerranée, et pour ainsi dire chassée d'ici par son frère, à cause de ses tracasseries. Malgré cela, ils sont décemment ensemble et s'écrivent. Elle a mandé à sa sœur: « Défiez-vous du jeune Constant; c'est une langue de vipère, etc. » Et comme la défiance n'exige pas beaucoup d'esprit, et ne donne pas beaucoup de peine, on se défie de moi. Je l'ai remarqué

dans plusieurs petits cas. Au reste, je continue à ne voir presque personne. Mon cheval et mes projets de chevaux m'amuse et me tiennent lieu des ânes. Ce sont d'excellentes bêtes que les chevaux ! Je leur veux tant de bien ! Ils sont si bonne compagnie ! Je pars à l'instant pour une *auction* ou vente de chevaux. Si je peux vendre le mien et en avoir un plus fort, j'en serai bien aise. Il faut bien que je me console de vos rigueurs, ou plutôt je ne veux pas m'en consoler. Non, je continue à vous écrire. Je veux faire rougir une personne que j'aime de sa disposition à prendre ma plus simple, ma plus naïve pensée pour un mensonge prémédité ; car mentir est mentir, et défiance est défiance, en petit comme en grand, et malgré les distinctions. Si l'on entrevoyait au moins dans cette personne le désir de ne pas rester dans cette défiance continuelle, on pourrait concevoir quelque espérance. Mais, quand vous l'avez conjurée de la manière la plus pressante de vous expliquer ses raisons de défiance, et qu'elle continue à vous les présenter non comme des conjectures, mais comme des faits ; lorsqu'on voit qu'il faut se résigner à être méconnu, méentendu et soupçonné, qu'il faut glisser sur une injustice aussi amère ; lorsqu'on se rappelle que cette personne est la même qui vous écrivait : « *Ne glissons pas* », on est bien excusable si l'on se plaint et si l'on gémit de ce que la meilleure des amies est durement et cruellement inconséquente.

» Je suis obligé de *scrape together* tous les petits morceaux de papier déchirés qui se trouvent dans ma chambre, parce que je n'ai plus de feuilles entières, et que la poste va partir. Je n'aurai de vos nouvelles que le 30, tout au plus tôt, et il y a encore quinze mortels jours. Si pourtant vous aviez été assez bonne pour m'écrire de vous-même, si une lettre de vous venait rompre cette éternité de silence que j'ai méritée, oh ! c'est alors que je vous aurais cent fois plus d'obligation que pour les plus grands services ; c'est alors que je vous regarderais comme une compensation cent fois supérieure à toutes mes peines ! J'ai souvent remarqué cette défiance triste et humble ; mais songez qu'elle détruit toute jouissance. Les relations qui existent entre nous sont bien différentes des relations d'un père à un fils ; mais pensez pourtant que ce qui a mis tant de froid entre mon père qui m'aime beaucoup, et moi qui voudrais pour beaucoup aussi le voir tranquille, c'est une défiance moins humble, moins touchante, moins amicale, mais de la même espèce que la vôtre. Comment pouvez-vous penser que vous serez une fois sans quelque, sans beaucoup de prix, sans un prix sans bornes pour moi ? Vous êtes aussi cruelle que déraisonnable.

» *Vous me diriez*, écrivez-vous. Eh bien ! que me diriez-vous ? Au nom de Dieu, n'ayez plus de ces réticences ! Si elles sont senties, elles sont bien cruelles et humiliantes pour

moi ; et si ce n'est qu'un ornement oratoire, il est un peu cruel de faire briller votre éloquence à deux cent cinquante lieues, aux dépens de quinze jours d'angoisse et de mécontentement de ma part. Si, dans votre première lettre, vous ne me dites pas ce que dans celle-ci vous avez été sur le point de me dire, je lirai aussi distinctement que si vous me l'écriviez : « Je n'ai aucune confiance en vous, et regarde l'intérêt que je prends à vous comme une faiblesse. Je ne vous estime pas assez pour vous dire : Voilà mes doutes ; expliquez-les. Je vous traite comme ces gens dont je ne veux rien apprendre, parce que je me suis intéressée à eux, et que je sais que je ne pourrais rien en apprendre de bon, »

« Ce 19 juin 1788.

« Je vous écris au lit après huit jours de petite fièvre bilieuse qui m'a donné des maux de tête exécrables. Je n'ai pas voulu vous faire écrire par mon domestique, parce que je ne voulais pas vous inquiéter, et parce que sa lettre vous aurait été inutile, en tant qu'illisible. J'ai commencé plusieurs fois des lettres à vous ; mais mes yeux et ma main se refusaient. Aussi, encore aujourd'hui, je profite d'un intervalle de sueur à sueur pour vous dire : Bonjour Isabelle, comment cela va-t-il ? Quant à la cour, je n'en sais mot depuis le roi (1). J'avais été ma-

(1) Le roi de Prusse, Frédéric-Guillaume II, fit à cette époque une apparition à la cour de Brunswick.

lade avant ; je me levai pour S. M., et passai la nuit sur pied pour faire, comme les autres, ma révérence à quatre heures au roi partant. Je m'en revins à cinq, plus malade que jamais, et depuis je suis occupé à suer et à prendre du thé au citron. Vous demandez ce que j'ai produit d'effet à la cour. J'ai continué à m'y faire des ennemis. Au fond, quand j'y pense, tout ceci est indigne de vous et de moi. Médire un peu, bâiller beaucoup, se faire par-ci par-là des ennemis, s'attacher par-ci par-là quelques jeunes filles, se voir faner dans l'indolence et l'obscurité, voir jour après jour, et semaine après semaine passer, *Kammerjunker* ⁽¹⁾, et quoi encore ? *Kammerjunker* ; quelle occupation ! Enfin, vous êtes au fait. Si je cause à des femmes, à de jeunes filles, c'est par distraction. Vous, je vous aime, je voudrais être auprès de vous, moi, mon fidèle de Crousaz, et surtout un certain aimable Jaman, qui a plus d'esprit que tout Brunswick ensemble, le modèle des chiens et des amis. Mon cheval turc, après avoir jeté deux fois mon domestique par terre, et s'être couché une fois dans l'eau avec moi, a passé dans d'autres mains. J'y ai gagné un louis ; mais de Crousaz a failli être tué. Vous ai-je dit que j'avais lu l'extrait d'une de vos feuilles dans l'*Esprit des journaux* ? Nous n'avons aucun autre journal français. Adieu, Isabelle ; je sens

(1) Chambellan.

tous les jours davantage qu'il n'y a pas d'Isabelle ici. C'est un rôle que les doubles ne jouent pas. Adieu. »

« Le 27, après souper.

« Je ne vous écris que quelques mots, parce que je suis résolu à bâcler des lettres à M^{mes} de Nassau et de Chandieu ⁽¹⁾, à M^{lle} Marin et à mon oncle. C'est une corvée que je suis déterminé à exécuter jusqu'au bout, pour être ensuite entièrement à vous et à moi. Ma raison pour vous écrire à présent ce petit bout de lettre, c'est d'abord pour vous dire que je suis mieux en corps et en âme, et ensuite pour vous prier de tirer sur moi pour les dix louis et demi qui sont échus le 1^{er} d'août. Je ne sais comment vous les envoyer d'ici, n'ayant trouvé aucun banquier en correspondance avec Neuchâtel. J'ai oublié deux fois, dans mes deux dernières lettres, de vous parler de cela. Je vais à présent me mettre aux travaux épistolaires. Ceci en sont les plaisirs. Adieu. »

« Le 29.

« Ma santé est toujours médiocre. Mes yeux s'en vont. J'écris peu le soir et avec peine. Je me couche de bonne heure. Ils se remettront peut-être; sinon je vais vous chercher à Colombier, et si vous ne voulez ou ne pouvez pas m'avoir, je me casse la tête. Je me suis mis de

(1) Deux de ses tantes.

mauvaise humeur contre moi-même aujourd'hui pour une *mistake* de caractère si *egregious* que vous me renierez. Il y a ici une petite femme grosse, ronde, rouge, qui a deux enfants qu'elle baise éternellement. Elle sautille autour d'eux comme un moineau, au poids près. On la trouve, à cause de cette belle passion, insupportable. Je me dis, il y a quelques jours, comme je jouais au whist avec elle : Cette passion en vaut bien une autre, et c'est toujours quelque chose d'aimer comme cela. Aujourd'hui, j'apprends que cette petite femme est pis qu'un diable, déteste son mari et ses enfants, bat les uns, maltraite l'autre, et est *notorious* pour cette affectation dont personne n'est la dupe. Et puis, soyez bon.... Quelque bête ! »

C'est dans la lettre qui suit que, pour la première fois, Benjamin Constant parle de son premier mariage et de la jeune personne, attachée à la duchesse régnante, qu'il épousa en 1789. Cette union, contractée sous l'influence de quelques femmes de la cour, fut très-malheureuse. Dès ce moment, l'embarras épistolaire de l'ami de M^{me} de Charrière ne fait que redoubler. Il flotte entre ses amours nouvelles et les assurances de la fidélité qu'il prétend garder ; et cette position équivoque qu'il se donne mille peines d'expliquer, comme la chose la plus naturelle du monde, influe de plus en plus sur son humeur. Nous réserverons, si cette notice reçoit quelque accueil, pour une prochaine

année, l'extrait de cette volumineuse correspondance, qui a trait aux premières tribulations conjugales, ainsi qu'au second mariage de Benjamin Constant. Ici se termine sa jeunesse, si tant est qu'on puisse appeler de ce nom des premières années si prématurément décolorées, une décrépitude hâtée, en quelque sorte, de gaieté de cœur, et par l'effet d'un calcul systématique.



JACQUES-IMBERT GALLOIX.

ESQUISSE BIOGRAPHIQUE.

Au banquet de la vie infortuné convive,
J'apparus un jour, et je meurs.....

Ainsi murmurait Gilbert agonisant à l'hôpital. Le poète genevois, dont le nom figure en tête de cet article, transporté mourant dans une de ces maisons de santé de Paris, cousines-germaines de l'hospice, paraphrasait ainsi les vers si connus et si souvent cités du poète français :

... Depuis longtemps, hélas ! je redis d'heure en heure,
Encore une heure de malheur.
Mais les cieux paternels abritaient mieux ma peine,
Et l'étranger n'a pas aux rives de la Seine
D'asile pour les maux du cœur.

Jacques-Imbert Galloix, né à Genève en 1807, mourut à Paris en 1828. Cette courte vie de vingt ans ne fut qu'une longue souffrance, d'autant plus poignante qu'elle fut presque constamment imaginaire. Doué d'un talent poétique très-réel, mais gâté par une mauvaise éducation, qui le laissa en proie aux caprices et aux manies qui déparent trop souvent les natures tendres et délicates, Galloix a laissé un

nom qui ne rappelle plus guère que sa fin malheureuse, tandis qu'il devrait rappeler son talent. Ce talent, en effet, était bien réel, bien original ; il ne lui a manqué qu'une plus longue carrière pour se développer. Plusieurs littérateurs de Paris, devenus dès-lors des hommes éminents, aimaient, appréciaient et encourageaient Galloix. Ses poésies, recueillies par la pieuse sollicitude de quelques compatriotes, ses amis et ses admirateurs, sont là pour attester les dons heureux dont il fut doué ⁽¹⁾. Les vers suivants, pris au hasard dans le volume, et datés de Genève 1827, semblent avoir inspiré à notre peintre Gleyre son célèbre tableau du Soir :

La brise recueillant les trésors de la plage,
Me porte les parfums qui montent du rivage
Avec des bruits charmants :

Et devant moi, pareils à des ombres chéries,
Glissent sur des flots d'or en des barques fleuries,
D'heureux couples d'amants.

Plus d'un, près du rocher, tout en passant, m'appelle,
Et, d'en bas me lançant une gaîté cruelle,
Me convie au bonheur.....

Jouissez du bonheur, vous, que le ciel protège,
Qu'il aime, et dont jamais un rêve sacrilège
N'a traversé le cœur.

Les pièces intitulées *Images et sensations*,
le Chien du misanthrope, les *Oiseaux blancs*,

(1) Les poésies de Galloix ont été publiées en 1834 par les soins de M. Petit-Senn. L'édition est précédée d'une notice intéressante de M. Gide. Un vol. in-12, chez Julien frères, à Genève.

la *Nuit de Noël*, le *Génie*, la *Mort de l'étrangère*, et plusieurs autres encore ⁽¹⁾, renferment un sentiment vif et élevé des exquises beautés de l'art, qu'il savait revêtir d'une forme rythmique pleine de mélodie.

De morceaux en prose, on ne connaissait guère jusqu'ici de Galloix qu'un opusculé intitulé : *Dialogue entre Napoléon et Saint-Ignace*. En associant deux noms aussi disparates, il voulut montrer (dit la Notice de M. Gide) que l'antithèse était dans les noms plus que dans les choses, et que, quelque différentes que soient leurs carrières, les hommes destinés à influencer sur leur siècle cèdent au fond au même mobile, et sont dominés par la même pensée.—Ce qui manquait essentiellement au biographe et au critique dont nous venons de rappeler le nom, c'était les détails positifs, les circonstances intimes et en quelque sorte prosaïques de cette vie de poète, qui n'a laissé qu'une trace si vague et si fugitive. Tout ce qu'on savait jusqu'ici de Galloix se bornait à peu près à ceci : Elevé par son grand-père maternel (M. Malan), maître de calligraphie à Genève, il avait été destiné de bonne heure à cette modeste profession. Mais il y avait loin de l'humble classe de l'aïeul aux rêves dorés de l'enfant. Dès ses premières an-

(1) Les poésies de Galloix sont au nombre de quarante dans l'édition de 1834. Une précédente, sous le titre de *Méditations lyriques*, ne contenait que les pièces faites à Genève avant le départ du poète pour Paris.

nées il se distingua de ses camarades par une exaltation solitaire. Une agitation maladive trahissait en lui une exubérance de sensations et d'idées. Son grand'père, peu capable d'analyser ces symptômes et de se rendre compte de ces combats intérieurs, cherchait à les réprimer par des soins plus assidus qu'intelligents. L'enfant, mené en quelque sorte à la lisière, ne savait pas encore, à l'âge où l'on sort de l'adolescence, s'habiller seul et se tirer d'affaire dans ces mille petites occasions où l'intelligence de l'enfant s'aiguise et prend son essor. De là une certaine gaucherie, des signes d'une impatience nerveuse, dont Galloix ne put jamais se débarrasser entièrement.

Avide de renommée, ne trouvant pas que ses premiers essais eussent reçu dans son pays un accueil digne d'eux, se croyant méconnu, et sentant sa force, il partit pour Paris en 1827 avec quelques recommandations. Là, il connut et intéressa plusieurs hommes de lettres, Nodier, Victor Hugo, Sainte-Beuve, d'autres encore; mais Paris est immense, et chacun y est fort occupé. Il aurait fallu à Galloix une surveillance, une sollicitude de tous les instants. Gauche, emprunté, manquant totalement de ce que les habiles appellent de l'entregent, qui n'est qu'une manière adroite et civile de se produire dans le monde, il fut bientôt découragé et rebuté. Ses illusions tombèrent l'une après l'autre. La pauvreté le visita, et il se trouva en

face de ces mille besoins dont, avant son isolement, il ne soupçonnait pas même l'existence.

C'est au milieu de cette angoissante existence que Galloix traça, sous forme de lettre, à l'un de ses amis de Genève, qui plus tard lui rendit à Paris les derniers devoirs et suivit son convoi funèbre, une confession naïve, remplie d'intérêt et d'abandon. C'est à l'obligeance de cet ami, qui porte un nom connu honorablement dans les arts, M. Grast, musicien savant et gracieux, que nous devons la communication de ce morceau précieux à tous égards. Nulle part on ne trouvera un tableau plus piquant des allures de la jeune école dite *romantique*, au moment le plus ardent de sa lutte avec le classicisme. C'est le Paris littéraire de 1827 et 1828, pris sur le fait et raconté par un jeune et intelligent initié. Quoique d'une date peu éloignée, ces temps sont déjà bien loin de nous, et les choses racontées par Galloix auront pour la jeune génération tout l'attrait, tout le piquant de la nouveauté et de l'inconnu. Pour les aînés, elles seront comme une spirituelle réminiscence.

« Paris, ce 12 février 1828.

« Mon cher ami, tous les jours depuis longtemps je me dis : Il faut que j'écrive à Grast, à Verre, à M. Diodati⁽¹⁾, à Didier⁽²⁾. Pour Didier, je lui ai

(1) M. Diodati, ancien professeur de littérature, aujourd'hui professeur de théologie à l'Académie de Genève.

(2) M. Charles Didier, Genevois, a commencé sa car-

déjà écrit à deux fois une lettre qui est dans ma chambre non terminée. Au reste, il pourra voir, d'après les dates, les états de mon âme à différentes époques. C'est comme un journal ou mémoire d'un voyageur. Quant à Verre, j'ai tant de choses à lui dire, de rêveries à lui conter, que ma lettre m'effraie. Je lui rappellerai ce que je lui écrivis en Russie, ces mots qui commençaient une de mes lettres : « Lorsque deux amis (dit Wilson, poète » écossais, dans un roman,) ont été séparés par un » long intervalle, tant de sensations diverses et non » partagées les ont agités, qu'ils ont presque de » l'embarras à se revoir. » Il est sûr que le besoin de décrire ces sensations est éveillé, et que la satisfaction de ce besoin est une fatigue. C'est un repas d'âme qui laisse une vigoureuse indigestion.

» M. Diodati a déjà reçu une lettre de moi ; il m'a fait une longue réponse pleine de sensibilité et de religiosité. Cette réponse a été un baume pour mes douleurs. Je compte lui récrire incessamment. Enfin pour vous, cher ami, j'allèguerai un peu les mêmes motifs que pour Verre ; puis le grand nombre de lettres que j'écris à mes parens, les courses effroyables de Paris, les soirées, ma paresse, mes travaux, et un tiers au moins de mes journées tourmenté et annulé par *ce que vous savez*. Mais j'ai tort de vouloir me disculper ; cela ressemble à de l'égoïsme ; il vaut mieux m'avouer coupable, solliciter mon pardon, et vous assurer que, malgré mon silence, je n'ai pas oublié mes amis.

» Je vais laisser trotter ma plume au hasard,

rière littéraire par un recueil poétique intitulé : *Harpe helvétique*, Genève, 1825. C'est M. Petit-Senn, qui a encouragé de sa bourse et de son exemple tant de jeunes talents, qui a fait les frais d'impression de ce volume, comme aussi du volume des poésies de Galloix.

vous parlant de tout sans suite, pour éviter la fatigue de chercher ce que j'ai à dire.

» Vous avez vu, par la lettre de M. Petit, que je connais beaucoup de monde ; tous les jours je me lie davantage avec Victor Hugo. Dernièrement il a perdu son père, le comte Hugo. J'ai été au convoi : la scène était triste ; il était très-ému, mais sans le paraître. Quelques mots ont rappelé sur la tombe du général ses exploits ; ses vieux amis étaient attendris ; le ciel était chargé, l'horizon immense et livide ; la cérémonie terminée, chacun remontant en voiture est allé oublier et vivre ; moi j'ai été dîner chez ma tante Duviquet, où je me suis ennuyé ; au reste, je m'ennuie partout. Je sais que vous me croyez quelquefois exagéré dans mes douleurs. Cependant, depuis que je suis à Paris, il est impossible d'exagérer. Pendant deux mois et demi j'ai horriblement souffert, au point d'en éprouver des effets physiques ; les serremments de cœur que j'éprouvais le soir dans ma chambre solitaire sont inénarrables. On ne peut se les imaginer ; croyez-moi : loin d'exagérer, ce que je vous dis ne peut pas même faire supposer ce qui est. Depuis un mois je souffre moins, mais je m'ennuie encore beaucoup ; l'isolement me pèse, mais je commence à croire que mon caractère n'est décidément pas susceptible d'une grande dose de bonheur, car en examinant toutes les situations de ma vie, même les plus fortunées, j'éprouve un vide terrible, et je ne puis jamais me dire : — *Cela te rendrait heureux !* ...

» Dites bien à Verre que, quant à mes rêves de vanité, c'était encore une illusion dont Paris désabuse. Ici, dans un salon, le prince et l'inconnu causent familièrement. L'homme célèbre perd beaucoup de son éclat contemplé de trop près : j'entends qu'il perd de l'illusion qu'il inspire, car

plusieurs de ceux que je connais gagnent encore à être lus ailleurs que dans leurs ouvrages, c'est à savoir dans leur âme. Enfin, moi qui à Genève tenais à la toilette, qui avais, vous le savez, mille folies vaniteuses, ici je n'ai rien de tout cela. Je ne vous donne ces détails que comme *spécimen* de mon état moral. Vous en conclurez que dans ma patrie j'avais encore quelques mobiles, un peu de vanité, le désir de me singulariser, enfin que saisis-je ? Tout cela était misérable, sans doute, mais au moins ça occupait, ça prouvait qu'on avait encore quelques illusions, ou du moins quelque activité dans l'esprit. Il est doux d'être connu dans les rues où l'on passe, et je sens que les villes petites ou médiocres, malgré leurs caquets, ou précisément à cause de leurs caquets, peuvent seules animer un peu mon ennui. On y médit sur le compte de chacun, très-bien ; mais encore m'est-il plus agréable qu'on dise du mal de moi que de n'en rien dire. Le tourbillon de Paris m'écrase ; cette foule inconnue, au milieu de laquelle je suis inconnu, trouble mes sensations, corrompt toutes mes jouissances, éteint en moi toute poésie. On voit tant de voitures, de laquais, de gens de distinction, qu'on ne fait plus cas de tout cela. Comprenez-moi : à Genève, dans une ville pleine de beautés pittoresques, une ville où les étrangers sont remarqués, enfin dans ces quatre parties du monde en abrégé, comme dit le prince de Talleyrand, à Genève, dis-je, on ne voit que le beau de la civilisation en quelque sorte ; c'est un piquant contraste que celui des glaciers et des laquais galonnés, et tous ces princes, ces comtes étrangers, on les envie en quelque sorte, moi du moins. La vie s'activait ainsi. Ici plus de but, puisque rien n'inspire de désirs ; un froid *spleen* engourdit l'âme, et je sens seulement de l'ennui, puis encore de l'ennui, et toujours de

l'ennui, comme ce pauvre J. Lefèvre qui en est consumé, maigre et malade. Et encore a-t-il sa liberté et assez de fortune pour rêver en paix, et même se reposer dans une *douce aisance*.

» Vous savez que j'ai des accès de douleur les plus ridicules du monde; tantôt c'est de n'être pas noble, tantôt de n'être pas..... que sais-je?... Aujourd'hui c'est de n'être pas Anglais. Au reste, cette manie m'a déjà tourmenté souvent. Riez de moi, cher ami, je le mérite; mais le fait est que j'en suis dévoré, que je ne puis pas voir un Anglais ou passer devant un libraire anglais sans éprouver des serremments de cœur. Cela vient d'une grande mobilité de nerfs, qui fait que je me crée des douleurs imaginaires, qui me font souffrir trop réellement. Au reste, cette manie-ci n'est pas tout-à-fait si déraisonnable que d'autres. D'abord, les Anglais sont la seule nation de l'Europe dont j'aime les mœurs, les manières; c'est la seule originale, la seule qui soit *elle* au physique comme au moral. Je me sens avec le génie anglais une sympathie que je n'éprouve pour nul autre. J'éprouve donc un tourment indicible. Tout m'enchanté en Angleterre; là, chacun peut être original à sa fantaisie; là, on a les sectes, les clubs; là, l'on trouve des *pasteurs chrétiens*; des *sceptiques malheureux*, enfin de la bonne foi, le besoin de se livrer à ses pensées, la manifestation de l'individualité. En France, tout est effacé, corrompu, indifférent, froidement irréligieux, ou hypocrite, ou fanatique; nation de paille qui s'allume sans échauffer, gens à prétentions chez qui tout est superficiel, bêtement enthousiaste, oublieux, vain et léger. Voilà les Français. Il me semble qu'ils ont une sorte de jaunisse morale. Enfin, je ne les aime pas, et il m'est dur de parler leur langue, et de n'avoir à ma disposition que leur littérature, si servile même dans ses productions les

plus originales. La littérature anglaise, et surtout la poésie, dont l'immense richesse n'est pas même soupçonnée en France, tout cela répondait à mon âme. Pourquoi ne la possédé-je pas ? Je n'y puis penser sans horreur. Puis, cette sorte de curiosité, dénigrante et jalouse, dont les Anglais sont partout entourés, m'aurait flatté ; j'aurais aimé à être ainsi remarqué. Je suis mortifié de passer pour membre d'une nation aussi puérile et surtout aussi peu *triste et sévère* que les Français. Les folies même des jeunes Anglais sont *naïves*, pour ainsi dire ; elles viennent de trop de vie, et ont toujours quelque chose d'original. Les folies de la jeunesse française sont de sales orgies ; elles n'ont rien de fou ; elles sont sages selon le monde. L'Allemagne est toute idéale, la France toute positive ; l'Angleterre seule est assez forte pour réunir l'idéal et le positif. Voilà ma nation chérie ; tout ce qui est Anglais fait battre mon cœur ; au reste, l'espèce d'étude que j'ai faite de ce pays, la beauté des échantillons humains qu'il nous envoie, la magnificence de sa littérature, peuvent me servir d'excuse dans ma folie. D'ailleurs Alfieri a eu un peu de cette manie et a toute sa vie abhorré la France. Je vous ai dit que la littérature anglaise est la plus riche du monde ; je vous dirai plus : c'est que sans exagération je la crois plus forte, plus originale et en même temps plus abondante que toutes les autres réunies. Ici, du moins, quoique j'aie toujours à regretter de ne pas écrire en cette langue et de ne pouvoir y rattacher les souvenirs de mon enfance, ici je pourrai quelque chose, et lorsque ma manie n'aurait d'autre effet que de me faire apprendre l'anglais, elle serait utile. Or, vous saurez que depuis trois semaines j'y travaille avec une telle ardeur que je lis les poètes vivants (*livings poets*), qui sont très-difficiles. C'est devenu une passion. J'écris des mots : je les

apprends ; j'en écris d'autres ; je parle tout seul ; enfin je fais d'immenses progrès. J. Lefèvre me prête les poètes vivants ; ce qui contribue encore à me le rendre cher, outre son grand génie, sa profonde tristesse, c'est qu'il s'est occupé de tout ce qui m'a occupé, de métaphysique, de critique, etc. Presque tous les poètes que je connais intimement, me paraissent si ignorants, si peu curieux de tout ce qui n'est pas eux ou leurs vers, que, malgré ma sympathie pour ce qu'ils ont d'imagination, j'éprouve avec eux l'ennui d'un homme qui aime à causer de tout, et qui sait que plusieurs de ses goûts ne sont pas partagés par ceux qu'il aime. J. Lefèvre, au contraire, est bien plus instruit que moi, et j'en suis charmé. Il a une profonde connaissance du latin, de l'italien, de l'allemand, de l'anglais ; il sait l'arabe, les mathématiques, s'est beaucoup occupé de philosophie. Il en résulte que sa conversation est vaste et variée, ses jugements impartiaux et étendus ; son goût n'a pas le dédain de l'ignorance et du bel esprit. De plus, il est comme moi fou de lord Byron ; il aime à la passion la littérature anglaise (que peut-être Pichot et lui sont les seuls littérateurs à si bien connaître) ; il a une magnifique bibliothèque, et les livres français n'y occupent qu'une place restreinte. Vous jugez que tant de rapports, et de plus ceux de l'âme et de la pensée, me le rendent très-cher. D'ailleurs, il est exempt de ces patriotiques préjugés des petits esprits, et la poésie française l'ennuie comme moi. Il est beau de physionomie, quoique âgé de trente et un ans. Il ressemble un peu à quelques portraits de Byron. Il m'a lu quelques tirades de ses nombreux poèmes manuscrits ; je ne puis vous dire à quel point c'est beau. Dites à Gide, qui aimait ses vers publiés, qu'ils sont pitoyables auprès de ceux qu'il a en portefeuille ; rien en français ne m'a trans-

porté davantage. Eh bien ! il est tellement désenchanté, qu'il ne veut plus rien publier. Je tâche de l'ébranler. Parlons un peu de mes autres connaissances.

» Charles Nodier est si aimable et si bon, qu'il faut le connaître pour s'en faire une idée. Il a l'air d'un gentilhomme de campagne ; on dirait toujours qu'il a les larmes aux yeux. Au fait, il est d'une sensibilité presque malade ; sa voix, son regard, ses gestes, tout chez lui semble implorer de l'affection. Aussi est-il aimé de tous ceux qui le connaissent.

» Victor Hugo est bien différent ; tout paraît refoulé chez lui : il faut le bien connaître pour apprécier la générosité, la profonde et cachée sensibilité de son âme. Il est plus solide qu'expansif ; mais son caractère stoïque, sa morale sévère lui acquièrent l'estime de ses amis au-delà de toute idée. Rien n'est apparent chez lui ; il est du petit nombre d'hommes que j'ai connus exempts d'affectation et de petitesse. Ce qu'il vaut, ce n'est pas par lui qu'on l'apprend. Sa conversation est extrêmement pittoresque, et il y porte une éloquence de tribune, mais il se laisse trop aller à la manie des systèmes ; toute la jeunesse a pour lui une admiration sans mesure ; aussi tiré-je quelquefois vanité d'être de ses amis. J. Lefèvre n'est pas exempt d'affectation, et je l'en aime mieux, car c'est un rapport de plus, d'autant qu'elle n'a rien de déplaisant. Victor Hugo est toujours simple, mais il n'est jamais naïf. Le diapason de son âme est à l'exaltation. Du reste, il a un esprit éminemment étendu, comprenant même ce qu'il n'approuve pas, saisissant tout avec une promptitude étonnante, et me passant mes faiblesses vaniteuses avec une indulgence d'ami et de sage.

» Je me suis très-lié avec un jeune homme de

vingt-trois ans , M. de Sainte-Bove ⁽¹⁾, l'un des rédacteurs du *Globe*. Il fait des poésies délicieuses ; du reste, il est assez extraordinaire, un peu indéfinissable, du moins original, se livrant à ses inspirations, et aussi ennemi des *romantiques de convention* que des *classiques encroûtés*.

» M. Jouffroy, le philosophe si connu, m'a témoigné beaucoup de bienveillance. La lettre à M. Petit vous a appris mes autres connaissances. Je vois souvent Dumas. Il fait des vers admirables , et il finit en ce moment une tragédie romantique que je lui ai vu commencer. Il y a des scènes de toute beauté ; Verre surtout en serait enchanté. On y trouve le caractère d'un lâche qui intéresse pourtant profondément ; du reste, beaucoup de poésie et un dialogue très-familier , souvent d'une vérité triviale. C'est une pièce shakespearienne. Au reste, les pièces classiques sont éludées au comité de réception du Théâtre français.

» Je dois être conduit jeudi chez la princesse de Salm, où je dois voir *Cooper l'Américain* ; justement j'ai lu ces jours-ci Dabney , Bryant , etc. , poètes américains que m'a prêtés J. Lefèvre. J'ai donc trois soirées par semaine, Ancelot, Nodier et la princesse : mais je n'y veux aller que rarement. Je préfère le coin de mon feu. N'allez pas conclure que je sois timide dans les salons. Au contraire, chez Nodier et Ancelot , je puis vous le dire , ma vanité est assez satisfaite ; je discute avec des membres de l'Académie, et, qui plus est, je les bats. Il est vrai qu'il n'y a pas grand mérite à battre ces vieux *rococo* et leurs grotesques idées. Enfin, étonné moi-même de mon élocution, je bavarde bien mieux que je n'aurais jamais cru. Avec moins de tristesse dans l'âme, je pourrais être assez satisfait. Quoique

(1) M. Sainte-Beuve.

vous soyez mon ami, je ne vous dis pas même ce qu'il en est; mais, au fond, il me semble que c'est un bien petit mérite que de briller dans des salons, puisque j'ai pu y réussir. Il est vrai que je n'y suis pas intimidé comme à Genève par des préventions défavorables. Au contraire, ceux qui ne me connaissent que peu me préviennent, et ceux qui me connaissent beaucoup me pardonnent mon originalité, que dis-je ! l'aiment, car à Paris un homme effacé passe pour un nigaud.

» Rien n'est drôle comme la physionomie de tous ces littérateurs. L'un, qui vise de loin à l'Académie, est classique avec les vieux, romantique avec les jeunes, et, quand il est entre deux feux, dit *oui.... non.... ou peut-être.... on pourrait.... vous avez raison.... mais monsieur n'a pas tort....* etc. etc. Ah ! je sais qui je peins. C'est un jeune poète qui a quelque talent, beaucoup de fortune, un caractère charmant, et avec qui je suis lié. Je ne vous le nommerai pas, ou plutôt... si, je vous le nommerai. C'est Bignan. Il doit vous être connu de réputation.

» M^{me} Gay prétend que Victor Hugo professe. Le baron Taylor, voilà un homme à peindre; et il est bien aimable cependant. Je voudrais vous les faire voir à travers une lanterne magique; ils sont presque tous si amusants, pour qui peut s'amuser !

» A propos, une chose qui vous fera plaisir : J'ouvre un cahier de musique, l'autre soir, chez Nodier. Votre nom est le premier que j'aperçois; c'était je ne sais quel journal de musique.

» Didier a été platement critiqué dans le *Mercur*, souverainement injuste envers lui. La *Revue encyclopédique* a été aussi niaise dans ses éloges que dans ses critiques. Deux nouvelles revues (la *Revue trimestrielle* et la *Revue française*), à l'imitation

des Revues anglaises si nombreuses , et qui prouvent si bien la haute civilisation de ce pays, viennent de paraître. Guizot rédige l'une ; c'est assez la louer. Voilà, avec le *Globe*, les trois seuls journaux littéraires qui vaillent quelque chose ; rien est beaucoup au-dessus des autres. J'ai parlé de Didier au *Globe* inutilement, paraît-il, au moins jusqu'ici. Nodier aime beaucoup ses *mélodies*. M^{me} Tastu m'a chargé de le remercier de sa dédicace du *Lac de Brienz*. Victor Hugo, qui ne connaît que cette pièce, la trouve trop imitée de Lamartine, quoique d'ailleurs bien.

» Les contes de mon refus de place sont faux ; je vous en donne ma parole d'honneur ; je l'ai déjà écrit à mes parents ; c'est ce..... Barbezat (1) qui répand ces faussetés. J'ai été longtemps plein d'inquiétudes ; enfin, Victor Hugo m'a trouvé un travail biographique qui pourrait me rapporter seize francs par jour si j'avais plus de force, et ne m'en rapportera pas la moitié à cause de ma santé et de mon étude de l'anglais...

» Adieu, cher ami ; donnez ma lettre à lire à Verre ; cela m'évitera la peine de lui en écrire une, au moins de quelque temps. Vous voyez que je les fais longues quand je les fais. Que Verre m'écrive sans affranchir, mais sur du papier mince. L'enveloppe m'a coûté plus que la lettre. Votre remarque de précaution m'inspire de l'inquiétude sur les sentiments qu'on peut avoir pour moi. Eclaircissez cela. Adieu, cher ami.

» JAMES GALLOIS. »

Cette manière de signer prouve que Galloix poussait l'anglomanie jusqu'à changer contre

(1) Libraire genevois qui s'est ruiné en se faisant éditeur parisien quelque temps avant la révolution de Juillet.

un prénom à tournure britannique le prénom tout genevois de Jacques, qu'il avait reçu au baptême. Il n'y a guère là que de l'enfantillage ; mais la manière si tranchante dont ce jeune homme jugeait la littérature française, qu'à peine sans doute il avait effleurée, et lui sacrifiait la littérature un peu hibrýde des Anglais, qu'il étudiait depuis moins d'un mois, dénote cette présomption malheureuse qui résulte d'études ébauchées et mal faites. Si, au sortir de son collège, le jeune Genevois, au lieu de courir à Paris, avait suivi, durant quelques années, les cours académiques de sa ville natale, il aurait eu peut-être une tout autre vie. En général, cette longue épître dénote une remarquable facilité, une certaine finesse dans les aperçus, mais aussi un singulier caractère d'enfant gâté. Les directions ont essentiellement manqué à Galloix ; car on ne peut qualifier de ce nom les avis donnés en passant par quelques hommes de la jeune école, auxquels la critique était importune, qui la repoussaient pour leur propre compte, et qui étaient trop occupés d'eux-mêmes pour songer au jeune compatriote de Jean-Jacques autrement qu'en courant et d'un air distrait. Et puisque le nom de cet illustre écrivain se présente sous notre plume, combien mieux n'aurait-il pas valu pour Galloix, plaintif, souffreteux sans motif bien réel, de faire comme Rousseau un rude et long apprentissage de la vie. Cette éducation pratique aurait au moins

remplacé celle de la famille. Jean-Jacques comptait plus du double des années qu'avait Galloix au jour de sa mort, quand il se hasarda à donner au public son premier écrit⁽¹⁾. Mais aussi, chez ce philosophe, quelle maturité de talent, de pensée, de jugement surtout, à mettre en parallèle avec les fleurs hâtives de l'imagination mal réglée du jeune poète ! Pour celui-ci, tout devait nécessairement se traduire en déceptions et en découragement ; chez celui-là, tout avait servi d'école et d'enseignement rigoureux⁽²⁾.

C'est au mois de février de 1828 que Jacques-Imbert Galloix adressait à son ami Grast les confidences que nous avons transcrites : le 27 du mois d'octobre de la même année, il expirait délaissé dans la maison de santé du docteur Dubois, où l'avait fait transporter la pitié de quelques amis. La détresse du jeune littérateur genevois, dans les derniers temps de sa vie, paraît avoir été extrême. Le travail sur lequel il comptait pour vivre, lui fit sans doute défaut. Nous tenons de l'une des personnes alors à Paris, dont il cite le nom avec éloges, et

(1) Jean-Jacques Rousseau, né en 1712, fit son apparition sur la scène littéraire par la fameuse dissertation sur cette question : « Si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs. » En 1743 il écrivait encore de Paris : « *Tout est cher ici, et surtout le pain.* »

(2) Les hommages d'un amour malheureux, adressés à une jeune Anglaise, furent, dit-on, pour beaucoup dans le départ soudain de Galloix pour Paris. Ceci expliquerait encore l'anglomanie.

qui dès-lors a acquis un juste renom dans les lettres, M. Sainte-Beuve, que rien ne lui a manqué en fait de secours durant sa dernière maladie. Mais combien dut coûter au jeune homme fier et ombrageux cette longue aumône et cette commisération, qui, dans le tourbillon d'une capitale, a toujours un caractère passager et un peu banal, surtout quand elle s'exerce envers un étranger peu connu et faiblement recommandé. La bienfaisance des amis parisiens de Galloix a cependant donné lieu à quelques beaux traits. Nous citerons cet éloquent billet de Charles Nodier, que nous avons lu : « Mon cher Galloix, je vous envoie la moitié de ce que je possède en ce moment chez moi. Jamais, si ce n'est aujourd'hui, je n'avais regretté d'être si pauvre. »

Victor Hugo, dans l'*Europe littéraire*, rendit hommage à la mémoire de Galloix. « Les amis de l'auteur, écrit M. Gide dans sa Notice, conservent précieusement des lettres de MM. Hugo, Nodier, etc., adressées à Galloix, et où sont déposées, avec les témoignages les plus honorables pour son caractère et son talent, les marques d'une amitié et d'une sympathie plus flatteuses encore. Ils l'aimèrent, ils l'apprécièrent; ils eurent de la sympathie et une haute estime pour ce malheureux promis à la gloire et surpris par la mort. »

Pourquoi faut-il que nous soyons forcé d'ajouter que cette sympathie, cette amitié de la

pléiade brillante de la jeune école romantique fit défaut au pauvre Galloix à l'heure suprême et solennelle de la mort ? Deux jours avant le terme fatal, qu'il voyait s'approcher d'une marche inflexible, Galloix saisit le recueil de poésies dépositaire de toutes ses espérances, et il l'ouvrit à la pièce remarquable intitulée *Solitude*, qui commence ainsi :

J'aime après le banquet les salles solitaires
Où circulait la joie, où semble errer la mort ;
Où les fleurs sans parfum surnagent dans les verres,
Où le bruit de mes pas semble un écho qui dort.

Tournant vers Dieu seul son dernier regard, le poète ajouta d'une main défaillante à ces vers, qui ne sont pas son moindre titre au souvenir de la postérité, ces strophes plus belles encore :

Vrai, juste, saint, puissant ; seule âme, âme des âmes,
Dieu du pauvre, à tes pieds je m'abaisse en pleurant.
Suis-je seul, ô mon Dieu ! lorsqu'en tes vastes trames,
Ton œil dans l'infini n'a rien d'indifférent ?

J'avais longtemps douté ; ta lumière est venue...
Mes yeux longtemps sans pleurs se sont tournés vers toi ;
Mon sang s'est réchauffé d'une flamme inconnue :
J'ai prié : ta clémence a descendu sur moi.

Que mon âme coupable ait mérité la vie,
Qu'anneau d'un grand mystère et ne le sachant pas,
A son départ du corps attristée ou ravie,
Elle avance d'un monde ou recule d'un pas ;

Puissante, et sur la foi de son essence intime,
Sur la foi de ces voix qui lui parlent souvent,
Elle ira dans sa route oppressée ou sublime,
Mais tranquille toujours sous l'œil du Dieu vivant.

Jusqu'au jour où de vie et d'amour abreuvée,
Hors du temps, de l'espace, et dans la vérité,
Elle déposera sa dépouille éprouvée,
Pour naviguer au port de l'immortalité.

Paris, 26 octobre 1828.

Certes, il y avait un bel avenir dans celui qui traçait d'une main mourante, mais avec un regard si ferme encore, cette poétique élogie. Le lendemain, 27 octobre, quatre compatriotes, quatre amis de collège, dont trois ⁽¹⁾ avaient presque entièrement perdu la trace de Jacques-Imbert Galloix, depuis qu'il avait tourné ses regards vers les amitiés littéraires de Paris, accompagnaient seuls sa dépouille mortelle, et la sauvaient de ce dernier affront que dans le monde on nomme *le convoi du pauvre*.

(1) MM. Joël Cherbuliez, Jung et Sestié.



LES DEUX AVENCHES,

OU

HISTOIRE DE LA POLÉMIQUE SOULEVÉE AU COMMENCEMENT
DU XVIII^e SIÈCLE SUR L'EMPLACEMENT DE L'ANTIQUE
CITÉ D'AVENTICUM (1).

De toutes les querelles qui ont divisé le monde savant, il en est peu qui aient fait autant de bruit que celle suscitée, à la fin du dix-septième siècle et au commencement du dix-huitième, par le jésuite Pierre-Joseph Dunod, au sujet de l'emplacement de l'ancienne ville d'*Aventicum*. Quand l'on songe que le sol de cette cité historique, que ces monuments de tous genres, temples, forum, théâtres, palais, sculptures, qui le disputent en authenticité, sinon en grandeur, aux ruines de la ville des Césars, ont vu méconnaître leur

(1) Ce travail a été lu à la réunion de la Société d'histoire de la Suisse romande, qui a eu lieu à Morat les 1^{er} et 2 août 1852.

nom et leurs titres les plus incontestables, on est tenté de rire de tout ce qu'il peut y avoir parfois d'idées paradoxales et de contradictions bizarres dans notre pauvre esprit humain. Et cependant la chose fut très-sérieuse; on vit rarement entre savants une guerre de plume plus vive et plus acharnée. De 1697 à 1710 plus de vingt volumes ou mémoires très-profonds furent écrits pour prouver que l'antique *Avenches* n'avait jamais existé en Helvétie, mais bien de l'autre côté du Jura, en Franche-Comté, l'ancienne Séquanie, près du petit lac d'Antre, situé dans les terres de l'abbaye de Saint-Claude, à deux lieues de la ville de Saint-Claude et à une demi-lieue de la petite ville de Moirans, toutes deux chefs-lieux de canton dans le département actuel du Jura. Il existe même des cartes où la situation d'Avenches est marquée telle que nous venons de l'indiquer, au bord de ce petit lac de forme à peu près circulaire, dont les eaux se déversent dans le ruisseau qui forme notre lac de Joux et la rivière d'Orbe, après s'être perdues dans une caverne.

Bien que ce grand procès sur l'emplacement d'Avenches soit terminé et jugé depuis longtemps, et que des inscriptions parfaitement décisives, trouvées postérieurement à la polémique soulevée par le père Dunod, aient prononcé souverainement contre ce spirituel et savant jésuite, il n'est pas sans quelque inté-

rêt de rappeler l'historique de ce différent. Nos connaissances sur notre *Aventicum Helvetiorum* sont déjà assez étendues, et nous cherchons journellement à les augmenter encore. A titre de curiosité, ainsi que de voisinage, il convient d'étudier aussi l'*Aventicum* ou *Antricum Elutiorum* que le père Dunod a voulu lui opposer. Voici donc les faits et les raisonnements sur lesquels il basait son système assez compliqué, et qui faillit convaincre des gens très-érudits.

A la fin du 17^e siècle, on s'aperçut qu'il existait près du petit et du grand Villars, communes voisines de la petite ville de Moirans en Franche-Comté, à côté du lac d'Antre, et à Jeure (1), village au bas de la même vallée, au bord du Lizon, des restes de superbes édifices romains. On remarqua surtout un monument bien conservé qu'on appelle aujourd'hui le Pont des Arches, et qui paraissait être une partie d'un double aqueduc construit en pierres de taille énormes, solidement reliées, sans mortier, par des crampons de fer, et dans lequel coulait le ruisseau ou *bief* d'Heria. On ne tarda pas à reconnaître la forme d'un grand amphithéâtre et de bains, dont on crut encore distinguer les hypocaustes, les vestiges d'un bâtiment pavé de marbre blanc et incrusté de pièces de porphyre, de jaspé, de granit et de serpen-

(1) *Vicus Jurensis*, au pied du Jura.

tin, qui avaient de trois à six lignes d'épaisseur. Ces premières découvertes donnèrent l'éveil. On fit des fouilles, et ce qu'on avait pris pour des pointes de rocher sortant de terre fut reconnu pour être des débris d'édifices romains, entre autres des fragments de portes et de fortifications. Mais on ignorait l'époque de la fondation et le nom de cette ville romaine, qui paraissait avoir été considérable.

Le père Dunod, de Saint-Claude, savant jésuite, qui déjà avait fait des découvertes d'antiquités en Normandie, entreprit de rendre à sa patrie une cité illustre de l'Empire romain, qu'une longue série de malentendus et d'erreurs grossières avaient trop longtemps, selon lui, implantée dans les déserts de l'antique Helvétie. Voici comment il procéda dans ce but :

Parmi les débris d'antiquités trouvés près du lac d'Antre, on avait cru reconnaître les restes d'une fonderie romaine, des pierres calcinées, et des médailles de la plupart des empereurs. Partant de ces données, et se rappelant fort à propos qu'une Notice de l'empire d'Occident, destinée à le faire connaître dans toutes ses provinces, routes, établissements publics, ne désignait que cinq lieux monétaires, tandis que selon d'autres auteurs il y en avait six, Dunod se demanda si la ville d'Antre ne serait pas ce sixième lieu, d'autant mieux que parmi les médailles qu'on y a trouvées, beaucoup ont

un A dans leur exergue. La tradition porte aussi que tout près de cet endroit existaient des mines d'or et de plomb.

Allant plus loin, l'ingénieux jésuite se souvient que Ptolémée, dans sa géographie, a appelé Avenches *Aventicum Helvetiorum*, et qu'il l'a placée cependant en Franche-Comté, dans cette province de l'Empire romain appelée *Maxima Sequanorum*. Or, évidemment, il y a ici erreur de copiste, reproduite de manuscrits en manuscrits, et il faut lire *Aventicum Elutiorum* au lieu d'*Elvetiorum*. « *Elutia*, d'après Pline, *dicuntur metalla auraria in quibus aqua immissa elutis sordibus metallum ostendit.* » On appelle *Elutia* les lavoirs dont on se sert pour séparer les parcelles d'or de toute matière étrangère. Qu'aurait à faire chez les Helvétiens une ville des Séquaniens? Mais alors que faire de cette ville antique dont les ruines reposent près du lac de Morat, et qui a dû cependant être quelque chose? Le père Dunod n'hésite pas à certifier que notre Avenches était le *Forum Tiberii* que Ptolémée nomme avec *Gannodurum* comme villes de l'Helvétie. Cette dernière n'est autre que l'antique Soleure, et non point *Stein am Rhein*, et quant au *prétoire* ou *forum de Tibère*, c'est incontestablement au bord du lac de Morat qu'il faut le placer, et non point à *Kaiserstuhl* près de Zurzach, comme on l'avait fait mal à propos si longtemps.

Ce système fut développé dans un premier écrit qui parut en 1697 à Paris, sous ce titre : *La découverte de la ville d'Antre, en Franche-Comté, avec quelques questions curieuses*, entre autres celle-ci : « Jusqu'où la province des Séquanais s'étendait-elle au temps de Jules-César et d'Auguste ? » Le *Mercur de France* ⁽¹⁾ prit feu et reproduisit presque intégralement cette dissertation, qui bientôt fut suivie d'une seconde plus emphatique : « *La plus belle découverte que l'on a faite depuis un siècle, de la ville d'Antre, Avantre ou Avanche, toute bâtie de jaspe et de marbre.* » Dunod ne se donne pas pour l'auteur de ce second écrit ; mais il est évident qu'il y a identité parfaite entre ses idées et celles de l'anonyme. Le *Journal des Savants* (N° du lundi 20 janv. 1698) rendit compte de ces ouvrages, et garda une prudente réserve en prenant ses conclusions. Il paraît croire avec Dunod à l'existence d'une grande ville romaine près du lac d'Antre, donnant à penser qu'elle fut ruinée par Attila, lorsqu'il passa par les Gaules en 452 pour aller en Italie. Du reste, ce journal appelle toute l'attention des antiquaires et des historiens sur les questions formulées par Dunod.

La thèse de ce père jésuite fit en effet beaucoup de bruit. Le premier qui répondit à l'appel, fut, il faut le dire, un étranger à la Suisse,

(1) N° de mai 1698, page 239, sq.

un Lorrain, le père N. André, ex-provincial et prieur des Carmes. Ce savant religieux, dans une lettre datée de Besançon, le 1^{er} mars 1698, et la même année imprimée sous forme de dissertation à Dijon, réfute de point en point l'hypothèse de Dunod (1). Il la discute essentiellement au point de vue scientifique, sans trop s'attacher à la topographie des deux cités mises en controverse. Il combat d'abord la trop bonne opinion que le père Dunod paraît avoir de Ptolémée, géographe égyptien, écrivant sur les mémoires d'un Syrien, Marin de Tyr, surtout lorsqu'il s'agit de la situation précise d'une ville des Gaules. Serait-il surprenant que l'un de nos géographes d'Europe se rendît coupable d'un écart de sept à huit lieues sur la latitude d'une ville de Perse ou de l'Asie-Mineure? Et même, qui peut dire que Ptolémée se soit trompé en plaçant Avenches chez les Séquanais, lorsque l'on sait que de son temps la partie de l'Helvétie dans laquelle est Avenches, ou l'Helvétie romande, avait été unie à la province séquanais, qui avait pris de cet agrandissement le nom de *Maxima Sequanorum*. L'Helvétie proprement dite était alors restreinte et confinée vers le Haut-Rhin, en remontant ce fleuve dès l'embouchure de l'Aar. Eutrope ne nous dit-il pas : « *Cesar vicit Helvetios qui*

(1) Lettre en forme de dissertation sur la prétendue découverte de la ville d'Antre en Franche-Comté. Dijon, in-12 de 204 pages.

nunc Sequani vocantur. » Les notices de l'Empire mettent dans la province séquanais Avenches, Nyon, Yverdon, et ne laissent en Helvétie que *Gannodurum* et *Forum Tiberii*, *Vindonissa* (Windisch) ayant été réunie à la Rhétie. Certes, le père André ne prétend pas nier qu'il y ait eu vers le lac d'Antre une ville ou du moins un bourg. Mais, sans s'arrêter à l'hypothèse que cette ville pourrait être Isarnodore, qui existe encore sous le nom d'Isernore, il suppose que vers ce petit lac les rois de Bourgogne pouvaient avoir eu une ferme ou métairie royale, puisque l'histoire nous apprend qu'ils faisaient battre monnaie, comme aussi les princes francs de la première race, dans de simples villages ou près de leurs maisons de campagne. C'est là ce qui pourrait à la rigueur expliquer les débris d'usines, de forges et de fonderies trouvés au lac d'Antre. Mais pour une ville de la grandeur de Lyon, telle que Dunod la suppose, comment aurait-elle subsisté dans un lieu sauvage, sans forêts pour les constructions et le chauffage, sans plaines pour la culture du froment, sans collines pour la vigne, sans fleuves et sans routes pour le commerce? Quant à l'étymologie du lac d'Antre, il est ainsi nommé parce que ses eaux sortent d'une caverne et s'écoulent par une autre. S'il y avait eu jadis, comme le prétend le P. Dunod, des mines d'or à Antre, on en trouverait encore des traces aujourd'hui ; car

l'on n'abandonne pas ainsi de telles exploitations.

Après le savant Lorrain, ce fut un Suisse, un Bernois, Daniel Aubert, originaire d'Avenches, qui entra en lice, mais avec des armes bien inégales, du moins quant aux moyens de publicité. Il était régent de poésie et de belles-lettres au collège de Lausanne, et fort imbu, à ce qu'il paraît, de certaines idées religieuses. Il se disait « l'un des quatre témoins dont LL. Excellences de Berne se sont servies pour découvrir l'hérésie et les hérétiques, » et prétendait « avoir souffert pour cela des épreuves et des afflictions telles que celles qui accompagnent la vérité de l'Évangile et de la croix de J.-C. » Il paraît que Leurs Excellences étaient plus curieuses d'utiliser Aubert comme prosélyte que comme savant, car elles ne lui fournirent pas même les moyens de publier son livre en réponse au père Dunod par la voie de l'impression. Il dut le communiquer manuscrit à son antagoniste, qui lui fit néanmoins l'honneur d'une longue réfutation imprimée. Le travail d'Aubert, que nous connaissons donc essentiellement par les citations de Dunod, est divisé en trois grandes lettres adressées à son ami Fevot, proposant à Sallavaux, près d'Avenches. La première est du 19 août 1698, la seconde du 5 et la troisième du 9 septembre de la même année. « On remarque, dit Dunod, » que l'auteur suisse a plus de connaissance de

» la haute antiquité que le Lorrain, mais que le
» Lorrain a plus déchiffré de parchemins que
» le Suisse. Le Lorrain ne doute de rien, le
» Suisse sait douter en savant. La jalousie
» pourrait bien faire avancer le Lorrain, mais
» l'honneur de la nation suisse devait arrêter
» le Suisse. Car enfin le Suisse, en soutenant
» que la province des Séquanais s'est étendue
» sous les Romains jusqu'en Suisse, sou-
» tient, sans y prendre garde, que les Helvé-
» tiens étaient sujets ou clients des Séquanais,
» ce qui ne peut être du goût de la nation
» suisse, dont César a loué la valeur, qui est
» connue de toutes les nations du monde. »

Quoi qu'il en soit, Daniel Aubert avait raison sur tous les points essentiels. Il oppose d'abord à Dunod le passage si décisif de Tacite, qui, aux chapitres 67, 68 et 69 du premier livre des Histoires, dans l'éloquent récit de la révolte des Helvétiens contre Cécina, général de l'empereur Vitellius, nomme en toutes lettres Avenches la capitale de leur nation, *Helvetiorum gentis caput*. Il montre ensuite comment, lors du remaniement des provinces de l'empire, l'Helvétie occidentale fut incorporée dans la grande Séquanaise. Puis il s'appuie sur l'itinéraire d'Antonin, qui place *Aventicum Helvetiorum* sur le grand chemin de Milan à Mayence, précisément entre *Minidunum* (Moudon) et *Petenisca*, que l'on croyait alors être Payerne, Bienne ou Bu-

ren ⁽¹⁾. Il cite aussi l'autre itinéraire de la grande route que les Romains avaient ouverte de la Souabe à Lyon et Langres, qui met Avenches entre *Petenisca* et *Ebrodunum* (Yverdon). Passant ensuite aux inscriptions, Pierre Aubert transcrit celles que Stumpf et Tschudi ont rapportées, et en toute première ligne celle que Guilliman de Fribourg donne comme l'ayant vue intégralement avec ses dernières lignes qui appellent Avenches

COLONIA PIA FLAVIA CONSTANS
EMERITA
AVENTICUM HELVETIORUM FOE-
DERATA
PATRONO.

Cette inscription, si décisive, se voyait au coin de la muraille du temple paroissial de la ville d'Avenches, où Tschudi, Stumpf et Guilliman attestent l'avoir vue. « *Legebatur*, dit Tschudi, *in angulo templi Aventici adhuc anno millesimo quingentesimo trigesimo sexto (1536), sed inde ac templum ipsum corruptum; insignes prorsus vetustatis reliquiae, sed an injuria temporum, an hominum insignor.*

(1) Voici le passage de l'itinéraire:

Vibiscum, MP. IX.
Minidunum MP. VI.
Aventicum Helvetiorum MP. XIII.
Peteniscam MP. XIII.
Salodurum MP. X.
Augusta Rauracorum MP. XXII.

Leçon sévère et méritée, donnée en passant à l'incurie de l'administration bernoise, qui, comme nous le verrons bientôt, sembla prendre à tâche, après la conquête du pays de Vaud, de laisser périr tous les monuments et les témoins de l'antique splendeur du pays romand.

Cette pierre si regrettable fut, en effet, au rapport même d'un écrivain bernois, Marquard Wild, abattue avec le temple, brisée et mise en pièces par les ouvriers. Sa valeur probante, comme pièce au procès, n'était pas alors remplacée par l'heureuse et incontestable restitution que fit Ruchat, en 1707, de cette grande inscription, au moyen d'un fragment retrouvé au bois de Châtel, où il servait avec d'autres pierres dans une construction destinée à fermer la source des fontaines d'Avenches.

Les antiquaires prirent beaucoup d'intérêt à cette polémique sur Antre et Avenches, comme on peut s'en convaincre en lisant tous les recueils scientifiques et les *acta eruditorum* du temps. En 1706, un anonyme publia à Paris deux dissertations dans lesquelles il résuma tout le débat et pesa les raisons des divers antagonistes ⁽¹⁾. Il conclut entièrement en faveur

(1) Deux dissertations sur la ville nommée anciennement *Aventicum*. Chez Pierre Cot, rue Saint-Jacques, 1706 ; in-8°, 122 pages. Cet anonyme était Ph. Moreau, de Mautour. On trouve une analyse de ces deux mémoires dans le *Journal des savants* du 4 juillet 1707. On voit par ce compte-rendu que le *Journal des savants* n'est pas loin d'abandonner Dunod et son système.

d'Avenches en Suisse, mais sans avoir vu ni l'une ni l'autre des localités. Du reste, son travail est substantiel et plein de faits.

L'intrépide père Dunod ne perdit rien de son assurance et ne rabattit aucune de ses prétentions, en présence de tant d'adversaires. Il résolut de répondre à tous à la fois, et c'est ici que la lutte va prendre un nouveau caractère de vivacité et d'ardeur. Rassemblant toutes ses forces, et aiguisant cet esprit dont il était abondamment pourvu, il publia à Besançon, sous la rubrique d'Amsterdam, 1709, deux assez gros volumes, l'un de 254 pages et l'autre de 216. Ils sont intitulés :

Le premier : *La découverte entière de la ville d'Antre en Franche-Comté, qui fait changer de face à l'histoire ancienne, civile et ecclésiastique de la même province et des provinces voisines.*

Le second : *Les méprises des auteurs de la critique d'Antre, avec la notice de la province des Séquanais, rétablie par la découverte de la ville d'Antre.*

Pour traiter son sujet avec plus de connaissance de cause, et afin d'avoir la supériorité sur ses adversaires, au moins sous le rapport d'une perquisition consciencieuse, puisque ceux-ci n'avaient pas été visiter les antiquités du lac d'Antre, le père Dunod vint à Avenches. L'inspection des lieux, loin de le dérouter, ne fit que le mettre plus en train et en quelque

sorte en belle humeur. En effet, dans son nouvel ouvrage il ne s'agit plus seulement d'une seule ville : il entreprend de prouver qu'il n'est pas dans la Suisse romande une seule localité ayant un nom antique qui ne doive être transportée dans la Franche-Comté ou Séquanie. Réfutant pied à pied toutes les autorités qu'on lui oppose, et commençant par Tacite, Dunod prétend que le passage de cet illustre historien relatif à Avenches a été altéré. En voici, dit-il, la preuve irréfragable : Tacite dit que les Helvétiens, après avoir été défaits par Cecina, jetèrent leurs armes et se retirèrent sur le mont *VOCETIUS*, *in montem Vocetium perfugere*. Si par *Vocetium* il faut entendre les Vosges, avec le grand critique Juste Lipse, comment supposer qu'une armée battue en Suisse se retire en Lorraine, à plus de trente lieues du théâtre de sa défaite ? Il est certain que ce passage avait embarrassé tous les interprètes de Tacite avant qu'il fût établi que le mont *Vocetius* ou *Boce-tius* n'est autre que le *Votzberg* ou *Botzberg* dans notre Jura.

Dunod, allant plus loin, prétendit que tous les manuscrits de Tacite avaient été altérés dès le XI^e siècle par Marianus Scotus, qu'il ne restait presque rien de l'original, et que les copistes, dans le passage en question, ne comprenant pas la valeur du mot technique *Elutiorum*, lavage d'or, pour y trouver un sens avaient mis *Helvetiorum*.

Ayant fait si bon marché de Tacite, Dunod n'est guère embarrassé d'Eutrope, qui dit que les Helvétiens étaient devenus Séquanien. Suivant lui, cet auteur secondaire a été altéré par Elie Vinet, régent de rhétorique au collège de Bordeaux, qui, en le remaniant à l'usage des écoles, a eu certain intérêt de faire ici un changement. Quant à *Maxima Sequanorum*, cela ne signifie pas la Séquanie très-grande ou agrandie; mais *la province séquanienne de l'empereur Maxime*. Passant à l'itinéraire d'Antonin; « tout le monde sait, dit le père » Dunod, qu'il est à présent si altéré qu'il est » au fond méprisé de tous les savants. C'est » une pièce que les connaisseurs n'estiment » plus, et qu'ils rejettent presque entièrement. » Il confond les villes, les provinces, les routes, » d'une manière qui égare et qui perd ceux qui » le suivent. L'auteur de cet itinéraire pourrait » bien être un Asiatique, écrivain inconnu, » qui s'appelait comme l'empereur, Antonin » Auguste. »

Il ne faut pas oublier, pour expliquer le scepticisme du père Dunod, qu'à cette même époque il était pour ainsi dire de mode, chez quelques auteurs de sa compagnie, de lutter de dialectique et d'audace pour défaire pièce à pièce toute l'antiquité. Ainsi, un savant jésuite attribuait les tragédies d'Eschyle à un Père de l'Eglise, et le père Hardouin prétendait que de tous les auteurs anciens, Plin le naturaliste,

Virgile en ses *Géorgiques*, Horace dans ses *Satyres* et ses *Epîtres*, et Cicéron, seuls, étaient authentiques et antérieurs au XII^e siècle. Il ne serait pas sans intérêt de rechercher jusqu'à quel point ce scepticisme de la fin du XVII^e siècle, en matière d'érudition et d'antiquités, a influé sur le scepticisme philosophique et religieux du XVIII^e siècle.

Après s'être si lestement débarrassé des témoignages anciens, on comprend que le père Dunod est fort à l'aise avec les modernes. Il regarde comme fausses et forgées toutes les inscriptions d'Avenches : « Je reconnus, dit-il, » en parlant de celle citée plus haut, qu'elle » n'avait point l'air d'antiquité. Convaincu » d'ailleurs de l'altération de Tacite; entre- » voyant de toutes parts l'erreur, le mensonge » et l'imposture, je résolus de partir. »

Le témoignage de Stumpf, de Simler, de Tschudi, de Guilliman, ne sont rien pour lui. Qui jamais a entendu parler de ces gens-là ? Quant à Plantin, qu'il vit en passant à Lausanne dans son voyage, il en fut très-médiocrement satisfait, et il revint convaincu qu'il existait en Suisse une fabrique d'inscriptions fausses et supposées⁽¹⁾. Ce qui donnait quelque

(1) A part les inscriptions bien authentiques qui nomment AVENCHES expressément, on peut citer celle-ci, qui ne laisse aucun doute sur la situation de cette ville et sur ses communications avec l'Aar par le lac de Morat : « IN HONOREM DOMVS. DIVIN. NAUTÆ ARVRANCI ARAMICI SCHOLAM DE SVO IXSTRVXERVNT I. D D

force à cette accusation du père Dunod, c'était, il faut le dire, cette fameuse inscription romantique ou romanesque tant de fois citée, rapportée par Gruter dans son grand *Recueil d'inscriptions* publié à Heidelberg en 1601, et copiée par les auteurs suisses comme authentique :

IULIA ALPINVLA HIC JACEO
INFELICIS PATRIS INFELIX PRO-
LES
DEAE AVENT. SACERD.
EXORARE PATRIS NECEM NON
POTUI
MALE MORI IN FATIS ILLI ERAT
VIXI ANNOS XXIII.

Nos antiquaires suisses n'avaient pas su se garantir contre les charmes de cette espèce de poésie lapidaire, évidemment imaginée pour illustrer le texte de Tacite ⁽¹⁾ : *In Julium Alpinum e principibus, ut concitorem belli, Cæcina animadvertit*, etc.

Passant à des objections d'un autre ordre, Dunod plaisante agréablement le père André, qui fait frapper des monnaies romaines par des

D. — C'est-à-dire : Les *nautes* ou bateliers de l'Aar ont élevé cette école à leurs frais, dans un lieu décrété par les Décurions, en l'honneur de la divine maison impériale. » Cette inscription, bien conservée, est autrement authentique que celle de Julia Alpinula, que personne n'a vue.

(1) *Histor.* I, cap. 68.

rois bourguignons, dans une métairie située dans un site sauvage et solitaire, tel que celui du lac d'Antre. Mais alors, lui objecte soudainement le père André, comment voulez-vous placer dans ce site sauvage et désert une ville magnifique de la grandeur de Lyon? « Vous » croyez m'embarrasser? riposte Dunod. Antre » n'était pas une ville comme les autres. C'était » là où s'était réfugié le culte des Druides, toléré » dans cette partie des Gaules sous l'adminis- » tration romaine. Or, on sait que le séjour du » grand-prêtre des Druides était dans une soli- » tude de montagnes et de forêts. Tout près de » là était une ville sacrée pour fournir à la sub- » sistance des prêtres et des écoliers, aux sacri- » fices publics et particuliers, et à l'abord de » tout le monde, puisqu'on y allait en péleri- » nage de tous les endroits du pays. Voilà » justement le lac d'Antre où l'on trouve une » ville splendide et une solitude fort avenante. » Ma ville d'Antre était entre Equestris, Châlon, » Mâcon, Genève et Lausanne, et tirait sa sub- » sistance de ces six villes. »

Apportant à son tour de nouveaux arguments en faveur de son premier mémoire, Dunod cite victorieusement un passage de Grégoire de Tours, qui dit que l'abbaye de Saint-Oyen, aujourd'hui Saint-Claude, était voisine de la ville d'Avenches, *Aventicæ adjacet civitati*. A quoi les partisans de l'Avenches en Helvétie répondent très-raisonnablement que *civitas*

dans ce passage doit s'entendre du pays, du territoire, du canton ou *pagus* d'Avenches, et nullement de la ville. Ce passage ainsi entendu, Saint-Claude, qui n'est qu'à quatre lieues de notre frontière, est presque aussi voisin du lac de Morat que du lac d'Antre.

Arrivé au bout de sa longue polémique, le père Dunod tire enfin ses terribles conclusions, qui tendent à bouleverser toutes les notions reçues touchant la géographie de l'ancienne Helvétie. Il débaptise toutes nos villes, et, leur consacrant à chacune un chapitre particulier, parfois aussi long que celui d'Avenches, il corrige et rétablit la notice civile de l'ancienne province des Séquanais, trop longtemps frustrée de ses plus belles cités au profit de l'obscur contrée des Helvétiens.

Se prévalant, après cette innovation étrange, d'un arrêté rendu en 1699 par les échevins et conseil de la ville de Dôle pour la restitution et la conservation des antiquités et des véritables noms des lieux anciens, le père Dunod propose d'arrêter la déclaration suivante, pour être exécutée, de la part des savants et curieux, partout où l'on respecte la littérature et où l'on se soumet à la vérité. Qu'on nous permette de citer textuellement ce plaisant arrêt de proscription rendu contre toutes nos localités historiques.

« 1. Personne ne doutera plus que la ville d'Antre, nouvellement découverte en Franche-Comté, ne soit

l'Aventicum de Ptolémée, l'une des cinq cités de la province des Séquanais.

» II. La ville d'Avenches, en Suisse, est condamnée à perdre le nom qu'elle porte et qu'elle avait usurpé sur la ville d'Antre; car on ne prescrit jamais contre la vérité. La ville d'Avenches, en Suisse, est de plus condamnée à reprendre son ancien nom de *Marché de Tibère, forum Tiberii*. En cas de désobéissance et de contumace, on l'appellera en punition *Pisibris*, comme on faisait au X^e siècle, témoin le testament de la reine Berthe⁽¹⁾; à moins qu'elle ne préfère garder le nom de *Wislisbourg*, qui est tout ce qu'il lui faut.

» III. Tous historiens et géographes, faiseurs de cartes de géographie et graveurs, seront obligés à l'avenir de ne plus marquer Avenches dans la Suisse, mais de la placer au lac d'Antre. à peine de mépris des exemplaires et de regarder ceux qui les débiteront comme des ignorants.

» IV. On soumet à toutes les peines portées par les lois contre l'ignorance crasse, tous ceux qui soutiendront désormais en nul endroit que les Helvétiens aient été autrefois de la province des Séquanais, ni que les grandes et fortes barrières de séparation du mont *Jura* aient jamais été levées entre ces deux peuples, ni par Auguste, ni par aucun empereur romain.

» V. On ne recherchera plus jamais les anciennes villes des Séquanais en Suisse, sous peine d'y faire un voyage à ses frais, pour reconnaître par soi-même la fausseté de cette opinion vulgaire. Pour ceux qui s'obstineront à défendre cette erreur sans vouloir faire le voyage ni en Suisse ni à la ville

(1) *De propria trado donatione, dit ce testament, ipsum oppidum Paterniacum, unam ecclesiam ad carcerem et cellam ad Pibirsim cum dependentiis suis, etc.*

d'*Antre*, ils seront à la fin condamnés à passer pour lourdeaux.

» VI. La ville de Nyon, sur le lac de Genève, se fera justice à elle-même sur la fausse inscription qui est sur une de ses portes en gros caractères, où il est marqué qu'elle est l'ancienne *Equestris* des Romains. Si elle ne se fait pas cette justice, tous les savants la lui feront. On lui laisse le nom de Nyon pour le bien de la paix, sans l'obliger à reprendre son ancien nom de *Benevisse*.

» VII. La ville d'*Hyverdun* est condamnée de même à ne jamais prendre le nom latin de *Castrum Ebrodunense*, de ne pas même se vanter d'être ville ancienne, bien loin d'aspirer à l'ancien nom de *Gamnodore*, qui est Soleure, la seule ville qui puisse se vanter d'être la sœur de Trêve; à condition cependant que la ville de Soleure fera vérifier et renouveler ses titres où il appartient, dont ce distique marqué sur une de ses tours en est un :

*In Celtis, nihil est Soloduro antiquius urbe
Exceptis Treviris, quarum ego dicta soror.*

» VIII. Il est défendu à tous les historiens modernes de porter désormais les bornes de l'ancienne province des Séquanais contre Constance, Strasbourg, Orléans et Lyon, mais de les remettre au Rhin, au Rhône, à la Saône et au mont Jura; car ces fleuves et ces montagnes n'ont changé ni de place ni de situation.

» IX. Il est interdit à ceux de Neuchâtel d'appeler leur ville *Noidenolex Aventicus*, la cité de Noidenolex au département d'Avenches, ou le petit Avenches, vu que ce nom appartient à Moiran, dont les habitants pourront rebâtir leur ancienne ville après qu'ils y auront découvert les mines d'or et de plomb, qui ne sont nullement épuisées, au sentiment des connaisseurs.»

C'est par ce persifflage spirituel et de bon goût, prolongé jusqu'à l'article XX, et qui prouve qu'à part ses idées fixes sur certains points d'antiquités, le père Dunod était un homme de grand sens, que le savant jésuite prend congé de ses lecteurs.

Le *Journal de Trévoux* (n° de septembre 1710) applaudit à ces conclusions, et mit les savants de la Suisse en demeure de répondre. On sait quelle était l'autorité de ce recueil en matière scientifique.

Le gant fut en effet relevé par un Bernois, Marquard Wild, bibliothécaire de la ville de Berne, et plus tard membre du conseil des Deux-Cents. Cet érudit publia en 1710, à Berne, un volume in-8° de 266 pages, dont le titre seul est une curiosité et donne une idée du style et de la manière de l'auteur. Il convient de le transcrire :

« APOLOGIE

» *Pour la vieille cité d'AVENCHE ou AVENTICUM en Suisse,*

» Au canton de Berne, et située dans une des
» quatre contrées ou départements de l'Helvétie
» appelée *Urbigène*,

» Opposée

» à un nouveau traité mis au jour par l'auteur de
» la découverte de la ville d'Antre, qui, par une
» hétérodoxie en fait d'histoire toute pure, et
» contre la foi historique tant ancienne que mo-

» derne, place et établit le dit *Aventicum* sur les
» ruines de la ville d'Antre en Franche-Comté,
» prétendant par là et par une interprétation en-
» tièrement fausse de Ptolémée, d'avoir trouvé les
» moyens et la machine pour transporter des
» villes entières d'une province à l'autre par un
» seul trait de plume. »

Tout l'ouvrage est de ce style, ce qui ne l'empêche pas d'être plein d'une saine érudition et d'abonder en raisons convaincantes, tant les bonnes causes se passent de la magie de la forme. C'est absolument l'inverse du livre du père Dunod, où étincelle, dans l'exposé de mauvais arguments, un esprit presque attique. Le livre de Wild est dédié, comme de raison, aux hauts, magnifiques et puissants seigneurs de Berne. Il les remercie de ce qu'ils ne se lassent pas de contribuer à l'avancement des arts par l'érection de nouvelles chaires de professeurs et par l'augmentation de leur bibliothèque. Mais il est ce qu'Horace appelle *Studio-rum serus*, et il ne s'est détourné de ses occupations administratives que pour recueillir ce que MM. Patin, les fameux numismates, ont bien voulu laisser dans ce pays de tant de belles médailles qui font aujourd'hui l'ornement des plus beaux cabinets. « De plus, n'ayant été » élevé *qu'au pied* des muses allemandes, il ne » faudra pas se formaliser s'il vient à tomber » dans des expressions un peu dures. Quoi qu'il » en soit, depuis le *ravissement* des médailles

» dont il vient de parler, on n'a pas manqué du
» depuis d'en avoir un peu plus de soin. Sus
» donc, chers compatriotes, amateurs de la
» muse Clio, armez-vous avec moi pour l'apo-
» logie aventinoise, contre le charme transju-
» rain prêt à nous ravir la fleur de nos villes,
» qui souffre déjà assez sous le joug de ses pro-
» pres cendres et ruines, ayant été subjuguée
» par les Barbares. Mais à propos de subjection,
» s'écrie l'auteur en continuant, je vous avoue
» que, respirant ici en deçà les monts un air
» libre et républicain, j'ai hésité longtemps si
» je devais prendre en main la défense des
» marques si éclatantes d'un esclavage tout pur
» que la ville d'Avenches a supporté ! » La ré-
flexion est, on en conviendra, quelque peu
inattendue de la part d'un vieux Bernois admi-
nistrant une partie des conquêtes de Leurs
Excellences dans le pays de Vaud.

Abordant ensuite article par article ce qu'il appelle la *chimère antrique* du père Dunod, Wild la réfute victorieusement, surtout au moyen des inscriptions décisives, dont la plupart lui furent fournies par M. Graffenried de Villard *sus Morat*. Ces inscriptions, disséminées dans les caves et les bâtiments de la terre de ce seigneur bernois, provenaient évidemment d'Avenches, d'où elles avaient été transportées à une lieue de là, à Villard, comme matériaux de construction. Parmi celles-là

figurent des dédicaces à la déesse *Aventia* ;
entre autres celle-ci :

DEAE AVENTIAE
ET GENIO INCOLARUM
T. JANUARIUS
FLORINUS
ET P DOMITIUS
DIDYMUS
CURATORES COL.
EX STIPE ANNUA
ADJECTIS DE SVO.
H S N. I D.

(Quindecim millia Numeros sesterciorum).

M. Graffenried, de Villard, était un amateur d'antiquités, et il raconte comment les baillis d'Avenches faisaient transporter dans leurs caves du Vully et ailleurs les belles inscriptions lapidaires de cette ville. « Moi-même, dit-il, » étant allé trouver l'ancien bailli d'Yverdon, » mon parent, je trouvai au milieu de la montée » de Cheyre une inscription où il y avait *Cato* » ou *Catoni* joint à d'autres lettres. Je me re- » proche de n'être pas descendu de cheval et de » ne l'avoir pas donnée à mon valet pour la » mettre en sûreté au premier village. » Qu'on juge d'après ce zèle d'un antiquaire amateur, de la sollicitude que mettaient d'autres classes de la population dans la conservation des ruines d'Aventicum.

L'ouvrage de Wild, bien que Sinner, il y a près d'un siècle, le qualifiât d'ennuyeux et de

presqu'oublié, à cause de son style dur ⁽¹⁾, fit beaucoup d'honneur à son auteur.

Le père Dunod se tut, et mourut une dizaine d'années après, non sans avoir fait pour l'Helvétie allémanique ce qu'il avait entrepris pour l'Helvétie romande. En 1716, il donna ses *Lettres sur les découvertes faites sur le Rhin*, où il bouleverse toute l'ancienne géographie de la Suisse septentrionale. Mais ceci n'est pas de notre ressort, et pour en revenir à notre sujet, ce fut son homonyme, son neveu, le célèbre professeur Dunod de Besançon, qui eut l'honneur de porter le dernier coup aux prétentions de la ville d'Antre. Ce savant, dans le premier volume de son *Histoire des Séquanais*, avoue qu'il lui en coûta un peu de ruiner le système de son parent. Mais il voit la vérité avant tout. C'est par des arguments d'un autre ordre, et pris dans l'histoire ecclésiastique essentiellement, qu'il prouve en faveur d'Avenches en Suisse. « Avenches, Yverdon, en Suisse, étaient bien, dit-il, dans la Séquanaise, et cela est bien prouvé par la qualité de suffragant de Besançon qu'a l'évêque de Lausanne. On sait que les provinces ecclésiastiques ont été réglées sur le plan des civiles. Le diocèse d'Avenches s'étendait tout le long du mont Jura, comme nous l'apprend l'ancienne monnaie qui porte *Sedes Losanæ* d'un côté, et de l'autre *Civitas*

(1) *Voyage dans la Suisse occidentale*. 1781. T. II, p. 282.

Equestris, qui est Nyon en Suisse, à quatre lieues de Saint-Claude. Marius, évêque d'Avenches, a signé au second concile de Mâcon, en 585. Le siège de cet évêque ne pouvait pas être à Moirans près du lac d'Antre, qui a toujours été du diocèse de Besançon.

« D'ailleurs, si, comme l'affirme le père Dunod, Avenches-des-Mines-d'Or au lac d'Antre a été complètement ravagée par Attila en 452, au point que toute population disparut de la contrée, Marius, évêque de cet Avenches, n'a pas pu figurer au concile de Mâcon, en 585. » Cette objection n'aurait probablement guère arrêté, pour le dire en passant, le jésuite douteur, s'il eût encore été de ce monde quand son neveu la souleva. Il aurait répondu sans doute en niant, avec le père Hardouin, l'authenticité des conciles antérieurs à celui de Trente.

La plupart des inscriptions d'Antre près de St.-Claude prouvent la profession militaire de ses habitants; elles sont en l'honneur de Mars et de Bellone. En 1802, on en a découvert plusieurs de ce genre, et dans le lac une portion de table de cuivre, fragment d'un calendrier relatant probablement les fastes de la colonie. Le dessin de tous ces fragments se réduit cependant à peu de chose; et qu'est-ce que cela à côté des monuments de notre *Aventicum*, qui est du très-petit nombre des villes anciennes ayant conservé nettement ses limites et ses

murs d'enceinte, son *forum*, dont une colonne de marbre blanc, haute de 37 pieds, est encore debout ; ses thermes, dont les bassins sont revêtus de placages en marbre pareil ; ses temples, son théâtre placé le long du *forum*, et dont l'orchestre et les gradins attestent l'existence dans cette ville d'une grande population ⁽¹⁾ ; son amphithéâtre, formant comme un cratère près de la place actuelle du Casino. Il n'y a pas beaucoup de cités antiques qui puissent, en dépit de tout ce que l'étranger lui a ravi et lui ravit encore tous les jours, de ce que Berne lui a pris durant une domination de plusieurs siècles, former comme Avenches un musée avec ses propres débris, musée riche en colonnes, chapiteaux, inscriptions, peintures à fresque, pavés en mosaïques, bronzes, statues et statuettes, amphores, vases et instruments de toute espèce.

Il ne nous reste plus qu'un mot à dire sur la manière dont tous ces fragments précieux ont été réunis. Berne ne fut pas toujours aussi insensible qu'elle s'était montrée dans les deux premiers siècles de sa conquête, à l'honneur de l'antique Avenches et à la conservation de

(1) L'habile antiquaire M. de Caumont a mesuré naguère pour la première fois le théâtre d'Avenches. Il a pris les dimensions de la corde qui correspond au diamètre de l'orchestre. Il a trouvé 135 pieds. La largeur du massif occupé par les gradins est de 75 pieds. La scène devait être garnie extérieurement d'un portique qui donnait sur le *forum*.

ses monuments. L'ouvrage de Wild parut donner quelque émulation au gouvernement patricien, et de nombreux morceaux de tous genres allèrent enrichir la bibliothèque et le musée de Berne. En 1760, un antiquaire bernois, qui a bien mérité des lettres, Schmidt, publia un recueil d'antiquités trouvées à Avenches, avec d'assez bonnes gravures ⁽¹⁾. En 1788, l'architecte Ritter, directeur de la douane de Berne, donna son Mémoire de quelques antiquités de la Suisse, consacré spécialement à Avenches, dont il trace entre autres l'enceinte dans une grande planche, en rectifiant le plan levé en 1769 par l'arpenteur David Fornerod. La rectification de Ritter, bien que remarquable à divers égards, laissait cependant encore à désirer.

Après l'émancipation du pays de Vaud, le gouvernement cantonal fut longtemps préoccupé de trop de choses à l'extérieur et à l'intérieur pour donner une attention spéciale à Avenches. Cependant, quelques citoyens de cette localité, entre autres l'honorable M. d'Oleyres, tout en gémissant de cette incurie, réunissaient chez eux les objets d'art antiques, à mesure qu'on les découvrait. Enfin le 24 janvier 1824, le Conseil d'Etat autorisa M. Reynier et le colonel de Dompierre, de regrettable mémoire, à faire arranger l'antique tour carrée

(1) Recueil d'antiquités trouvées à Avenches et à Culm. Berne, 1760, in-4°.

des ruines de l'amphithéâtre d'Avenches, pour placer les antiquités trouvées et celles que l'on trouverait encore dans les environs. M. d'Oleyres s'empressa, avec un zèle désintéressé, d'y faire déposer tout ce qu'il avait réuni chez lui. On y mit aussi divers objets appartenant à la commune. Quelques dons furent faits par des particuliers. Les conservateurs, MM. de Dompierre et d'Oleyres, achetèrent tout ce qui valait la peine d'être placé au musée, au fur et à mesure que les objets se trouvaient. Ainsi s'est formée cette collection intéressante qui occupe les deux salles du plain-pied et de l'étage de la tour en question, qui prit le nom de Musée Vespasien; en l'honneur de cet empereur, dont le père exerça, au dire de Suétone, des fonctions financières, ou qui fit valoir ses capitaux en Helvétie ⁽¹⁾.

Malheureusement, les républiques, surtout au temps où nous vivons, ont peu de fonds à consacrer aux recherches qui ont l'art et l'antiquité pour objets. Il n'y a pas de dotation particulière affectée au musée. Les conservateurs des antiquités cantonales ont ensemble un crédit de 20 fr. de Suisse par objet, et ne peuvent dépenser ensemble plus de 500 fr. sans autorisation. C'est bien peu, quand l'on songe qu'il se fait dans la contrée un commerce d'objets antiques d'une véritable valeur, et que nous avons vu vendre à Genève tel objet venant

(1) *Fœnus apud Helveticos exercuit.*

d'Avenches, principalement des bronzes, 200 et 300 fr. à des amateurs de Lyon, de Paris et de Londres.

Cependant, malgré cette pénurie, de bonnes choses se font de temps à autre. Récemment ⁽¹⁾ M. Duvoisin, géomètre arpenteur, a dirigé des fouilles pour compléter et rectifier le plan d'enceinte de la ville ancienne d'Avenches. En comparant son travail, dont une copie est déposée au musée, avec celui de Ritter, on peut voir combien est plus satisfaisante l'idée que l'on peut se faire aujourd'hui de cette grande cité qui gisait assise sur un terrain élevé vers le sud-ouest, et s'inclinait doucement vers le nord-ouest jusqu'au bord du lac de Morat. Quand, dans ce plan rectifié, on compare l'espace occupé par la ville actuelle avec l'étendue de l'ancienne ville, même en supposant que tout ce vaste espace ne fût pas également habité, on est frappé d'étonnement, et l'on éprouve quelque chose de cette mélancolie que vous fait ressentir la campagne de Rome.

M. d'Oleyres dirigeait encore au moment de sa mort, arrivée récemment, de nouvelles fouilles, dont le résultat a déjà été de mettre au jour un immense bâtiment à double colonnade de marbre blanc cannelé, avec portique, portant une inscription sur laquelle on lit le mot SCHOLA, sans qu'il soit possible de déterminer s'il s'agit d'une école dans le sens le plus usité de ce mot,

(1) En 1844.

locus ubi ars aliqua publice docetur, ou bien de ces *scholæ*, sortes de salles d'attente, de casinos ou de portiques, où ceux qui venaient au bain attendaient, en se promenant et en causant, que les baigneurs occupant les bains eussent fait place à d'autres. C'est dans ce sens que le mot est employé par Vitruve : *SCHOLA est porticum in circuitu labri, ita dicta ut occupato ab his qui priores venissent labro, in schola cæteri circumspectantes recte stare possent.*

Nous ne saurions mieux terminer qu'en remerciant, au nom de tous les amis de la science historique et des arts, les personnes qui à Avenches veulent bien consacrer leur sollicitude à entretenir et à compléter ce qui existe. Leur dévouement supplée à la faiblesse des ressources officielles, et l'on peut dire en voyant le résultat de leurs efforts, qu'il n'est rien d'impossible à une intelligente persévérance et à un amour éclairé de son pays.



DE LA

PEINTURE HISTORIQUE EN SUISSE

A PROPOS D'UN

NOUVEAU TABLEAU DE M. J. HORNUNG.

(Le matin après la Saint-Barthélemy.)

« La reyne mère, pour repaitre ses yeux,
» voulut voir le corps de l'admiral, et y mena
» ses fils, sa fille et son gendre. Et le roi disait,
» avec des paroles que la pudeur oblige de
» taire, « que sa grosse Margot en se mariant
» avait prins tous ces rebelles Huguenots à la
» pipée. » La bonne Dame Catherine avec les
» mignons et les dames et toute la Cour venaient
» en foule, avec encore plus d'impudence que
» de curiosité, considérer ces cadavres nuds,
» sans qu'il parut qu'un si horrible spectacle
» leur fit la moindre peine..... »

» On en remarqua qui avaient les yeux att-
» chés sur le corps du baron du Pont, qui avait
» épousé Catherine de Parthenai, fille et héri-

» tière de Jean de Soubise, laquelle lui avoit
» intenté procès dans le dessein de faire nul-
» lifier le mariage pour certaine cause intime
» et secrète, et l'affaire n'étoit pas encore ter-
» minée..... »

Ce sont ces passages des Mémoires de Pierre de l'Estoile et du Président de Thou, qui ont évidemment inspiré à M. Hornung le tableau que nous essaierons d'analyser. Non point que nous voulions dire que l'artiste ait traduit servilement et de point en point les expressions du chroniqueur : la peinture a son langage à elle, comme la poésie et l'histoire. Une de ses missions essentielles est même de nous représenter des choses que la plume serait impuissante à décrire, comme d'un autre côté le langage parlé et écrit a des licences et des tours à lui, que le peintre ne pourrait tenter de mettre sur la toile sans s'exposer à faire fausse route.

Plusieurs causes ont contribué à porter l'attention des connaisseurs sur le tableau de M. Hornung dont nous voulons rendre compte. D'abord le talent éminent de l'artiste, talent que les critiques les plus acerbes n'ont ni diminué ni découragé ; ensuite cette circonstance particulière, que cette toile, à laquelle il travaillait incessamment depuis plus de deux ans, et dans laquelle il mettait toute son âme, ne devait pas être exposée à Genève, ni même vue du public proprement dit. En effet, des-

tinée à un amateur Milanais ⁽¹⁾, elle a pris immédiatement le chemin de la Lombardie, sans avoir été mise sous les yeux de qui que ce soit à Genève et en Suisse, si ce n'est sous ceux des amis du peintre et de quelques personnes qui, durant trois jours, ont pu pénétrer dans l'atelier beaucoup trop étroit de M. Hornung. Disons en passant que ce n'est pas un des traits les moins caractéristiques de notre époque, qu'un pareil sujet, la Saint-Barthélemy avec toutes ses horreurs, demandé à un artiste genevois et protestant par un seigneur italien et catholique. Nous sommes bien loin du seizième siècle; mais cependant n'allons pas trop nous vanter de nos progrès dans la voie de la civilisation et de la tolérance, car on pourrait bien au premier jour voir revenir certaines choses que l'on regardait naguère comme de l'histoire ancienne, et même des guerres de religion.

Les tableaux d'histoire ne sont pas chose commune dans nos parages, et l'on peut même dire que l'apparition d'un *bon tableau d'histoire* est presque un événement, un oiseau rare, *avis rarissima*, comme dit le vieil amateur. Cela tient à diverses causes : d'abord à l'absence de palais et de vastes édifices, où le peintre d'histoire puisse déployer à l'aise sa fougue et son génie. C'est tout au plus si on lui donne la latitude d'une toile de cinq pieds

(1) M. le marquis Girolamo d'Adda.

sur quatre, ce qui est à peu près la dimension de la *Saint-Barthélemy* de M. Hornung. Au reste, si nos maisons ne sont pas grandes, les *Mécènes* qui chez nous commandent et paient les tableaux d'histoire, le sont encore moins. Ensuite, cette pénurie vient en grande partie de la difficulté où se trouvent chez nous les artistes pour trouver des modèles vivants et surtout des modèles du sexe. Il faut avoir étudié quelque peu la pratique et les procédés de la peinture pour se faire une juste idée de l'immense avantage que les ateliers des grands centres artistiques, tels que Rome, Paris, Munich, ont à cet égard sur nos ateliers de province. Enfin, le champ immense de la peinture historique, la presque impossibilité d'y exceller, les études philosophiques qu'elle présuppose, sont autant de causes qui empêchent nos artistes de s'y livrer.

La peinture d'histoire est essentiellement humaine, et saisit tout notre être; elle marche l'égale de l'épopée et du drame tragique. Elle ne se contente pas d'effleurer ce qu'il y a de facile et d'extérieur dans notre monde visible, comme la peinture de genre. On comprend dès-lors pourquoi dans les pays exigus et à ressources limitées, le naturalisme en peinture l'a emporté sur l'histoire. On peint plus facilement de beaux glaciers, des forêts verdoyantes, des ciels d'azur, des ombrages frais, que des scènes terribles ou saisissantes, des actions qui tien-

nent à tout ce qu'il y a de plus délicat et de plus émouvant dans la fibre des peuples et des héros. A en juger par certains paysages charmants qui ornent les fonds de nombreux tableaux de Raphaël, du Dominiquin et d'autres peintres de génie, on voit combien il leur aurait été facile d'exceller dans ce genre de peinture, s'ils avaient pris la peine de le traiter autrement que comme un accessoire. Combien de fameux peintres de paysage, au contraire, qui n'ont jamais pu venir à bout de dessiner une figure passable dans leurs tableaux !

Qu'on n'aille pas croire, cependant, d'après ces réflexions, que nous ayons le mauvais goût de préférer un mauvais tableau d'histoire à un paysage médiocre, ou même un médiocre tableau d'histoire à un bon paysage. Loin de nous cette pensée. Nous estimons, au contraire, que chaque homme qui se sent de la vocation pour les arts, doit avant tout suivre son inspiration et son génie, s'abandonner à sa pente naturelle et à son instinct. C'est grâce à cela que Genève a fait un moment école dans le paysage, tandis qu'il est fort douteux que cette cité eût jamais pu aspirer à devenir la rivale des écoles d'Italie, ou même de celles de France et d'Allemagne, dans la peinture historique. Il vaut mieux être le premier dans le paysage que le second dans l'histoire. C'est un axiome aussi vieux que Jules-César, et aussi vrai pour les peintres que pour les empereurs.

Ce préambule, un peu long, n'a donc pas pour but d'exalter ou de réhabiliter un genre aux dépens d'un autre. Nous voulons seulement attirer l'attention de notre public sur les énormes difficultés dont est semée en Suisse la carrière de l'artiste qui se voue à peindre l'histoire. Quand un de ces artistes se présente, il a droit à une attention toute spéciale, à des égards particuliers, nous dirions presque à du respect. Grâce à lui, notre gamme esthétique ne reste pas suspendue et inachevée. La Suisse, pour l'intention du moins, va aussi loin que les grands pays. Certes, si M. Hornung, car il faut bien en revenir à lui, avait voulu être exclusivement un peintre de genre, de scènes familiales, d'intérieurs, il aurait marché l'égal des meilleurs maîtres flamands. Il a dans la main quelque chose de surprenant et d'incomparable. Certains détails, certains accessoires de ses tableaux sont traités avec un tel fini, une telle délicatesse, une conscience si scrupuleuse, un tel amour, qu'il est impossible d'exiger davantage. M. Hornung ne s'est cependant pas contenté de ce qui aurait satisfait l'ambition d'un autre. Il a voulu aller au-delà, et atteindre un but plus noble. Il a voulu arriver jusqu'à la pensée à travers le prestige de l'exécution. Voilà pourquoi ce peintre mérite entre tous une attention sérieuse. Il n'a pas, dans notre sphère modeste, désespéré de son art. Quand même le succès

lui serait contesté, l'honneur de l'entreprise lui resterait.

M. Hornung a une prédilection particulière pour une sorte de sujets historiques, ceux qui tiennent à la Réforme et aux personnages religieux ou historiques qu'elle a mis en relief, comme Calvin, Bèze, Catherine de Médicis, Henri IV. De là, dans sa manière, quelque chose d'un peu roide et de légèrement empesé, comme au reste l'étaient soit les caractères, soit les costumes de ce monde-là. Nous n'avons pas besoin d'énumérer les tableaux consacrés par le peintre genevois à reproduire des épisodes tirés de cette partie de l'histoire moderne. Ils sont présents à la mémoire, sinon aux yeux, de chacun. La fatale journée de la Saint-Barthélemy entre autres l'avait déjà inspiré. On voit au Musée Rath, à Genève, une grande toile représentant Catherine de Médicis, assise et plongée dans ses réflexions devant la tête de Coligny que vient de lui apporter un des gardes encore teint du sang des huguenots immolés.

Cette fois-ci, l'artiste a choisi le moment indiqué par les annalistes contemporains, dont nous avons reproduit les expressions avec une légère variante. Un jour serein et brillant éclaire le théâtre de ces horreurs. Nous sommes au pied du grand escalier du Louvre. La cour de ce palais est encombrée de victimes de tout âge, de toutes professions, de tout sexe.

• Le courtisan paré de son riche costume gît à côté du prédicant en robe noire, tenant sa Bible sur son cœur. L'enfant a été égorgé sur le sien de sa mère; le chien fidèle gémit près de son maître enseveli sous un amas de débris d'armures, de tronçons d'épées, de fers de hallebardes. Ces épisodes sont bien choisis, et ils sont tous habilement rejetés vers le cadre, sur les bas côtés et au pied de la toile, de façon à laisser le milieu pour l'action principale et pour les personnages essentiels. Il résulte encore de cette combinaison bien entendue, que ces cadavres livides ou sanglants sont nécessairement peu éclairés. Mis trop au jour, ces épisodes auraient détourné l'attention et inspiré un de ces sentiments de peine ou de dégoût que le peintre ne doit pas chercher à faire naître. Il y a, dans cette partie secondaire du tableau, des cuirasses d'une vérité et d'un reflet admirables. Il est impossible de pousser plus loin l'illusion.

Arrivons à la partie capitale de l'œuvre, celle qui occupe le centre du tableau. Catherine de Médicis est arrêtée au pied de l'escalier du Louvre qu'elle vient de descendre. Elle jette un regard contenu sur les atrocités au milieu desquelles elle s'avance. Elle est calme extérieurement. Une de ses mains joue avec une croix d'or suspendue à sa ceinture; l'autre s'appuie sur un jeune page. Cette figure, on le voit facilement, a préoccupé l'artiste plus que

tout le reste. M. Hornung y a mis toute son âme, toutes les ressources de son talent, tout son savoir-faire. Il a réussi, car il est impossible de mieux rendre les passions mauvaises, la joie du mal qui voudrait éclater et venir à la surface, mais que la politique et l'astuce refoulent au fond de l'âme. M. Hornung a suivi la tradition classique de l'histoire qui fait de la reine-mère l'auteur principal du massacre, qui lui en donne toute la responsabilité, qui fait remonter jusqu'à elle l'inspiration de cet énorme attentat. Quelques documents récemment publiés, quelques fragments de lettres et de mémoires tendraient à modifier un peu cette tradition et à faire croire que Catherine de Médicis fut plus combattue qu'on ne l'imagine, qu'elle eut en quelque sorte la main forcée par les hardis meneurs du parti des Guise. Mais peut-être faut-il voir encore dans ces réticences quelque nouvelle perfidie. Le nom de la mère de Charles IX est tellement identifié, depuis bientôt trois siècles, avec la nuit du 24 août 1572, qu'on serait assez mal venu de vouloir les séparer ⁽¹⁾. Les raffinés en fait d'interpré-

(1) « La reine Catherine, dit de Thou, impatiente de
» voir l'affaire engagée, vient dire au roi qu'il n'est plus
» possible de contenir les troupes; qu'il est temps de faire
» donner le signal au Louvre; qu'en tardant davantage il
» est à craindre que l'événement ne réponde mal à son
» attente. Là-dessus le roi fit sonner le tocsin à Saint-
» Germain. *C'était le vingt-quatrième du mois d'Août, jour*
» *de la fête de Saint-Barthélemy, qui tombait cette année un*
» *dimanche* »

tations de l'histoire auront beau se donner de la peine : il est certaines réhabilitations contre lesquelles cette masse qui constitue l'opinion publique protestera toujours. Si maintenant nous examinons le soin que l'artiste a mis à peindre cette figure de Catherine, nous ne pouvons trouver assez d'éloges. Il l'a peinte avec amour, *con amore*. On voit que, tout en détestant la femme criminelle, il s'étudiait à faire resplendir dans cette tête toutes les ressources dont l'art dispose pour rendre les passions les plus contenues, pour dévoiler tous les ressorts du cœur humain. Aussi, combien cette Catherine est supérieure à celle du tableau du Musée Rath ! Ces deux têtes, l'une de grandeur naturelle, et l'autre qui, dans sa minime dimension, en dit mille fois plus que la grande, sont comme deux jalons qui montrent quelle carrière de progrès M. Hornung a parcourue depuis dix ans.

Mais une figure qui, à notre avis, doit réunir encore plus de suffrages et de sympathies (sympathies d'artistes bien entendu), c'est celle du Jésuite placé immédiatement au-dessus de la tête de Catherine, qui descend l'escalier derrière elle, et qui met sa main au-dessus de ses yeux, en guise d'abat-jour, pour voir plus vite et plus discrètement les victimes, qui ne sont pas encore à sa portée, mais qu'il flaire et contemple d'avance avec le regard intérieur, le sens intime du dedans si connu des

casuistes. Il serait difficile de mettre plus de choses et mieux senties dans une tête de deux ou trois pouces. Ce Jésuite en dit plus qu'il n'est gros ; c'est le grand , le véritable ordonnateur de la fête. Il plane sur toute la composition, et il domine même la reine Catherine. Ces deux figures constituent la partie essentielle, la vie, l'âme du tableau. Une fois qu'elles ont attiré l'attention, on ne peut s'en détacher. Il reste pourtant encore bien des choses à analyser.

Et d'abord, voyez autour de Catherine de Médicis cet essaim de jeunes beautés, de princesses (Marguerite de Valois), de dames de la cour, qui bourdonne et s'agite avec une pétulante gaité. On voit ici toutes les passions grossières, les appétits charnels, la satisfaction de la vengeance assouvie, que l'habile artiste s'est bien gardé de mettre sur les deux grandes figures de tout à l'heure. C'est le contraste de l'esprit et de la matière. Ces femmes sont resplendissantes de beauté et de parure. Mais elles ont beau s'agiter, deviser follement, faire d'atroces plaisanteries, l'attention est bientôt et forcément rappelée sur Catherine et le Jésuite. Ces deux têtes sont comme le centre d'une fleur rare dont les belles pétales s'étalent en une magnifique couronne. Ce centre, bien que moins brillant, plus mystérieux et moins ouvert, a, par cela même, quelque chose de plus délicat et de plus attractif. La beauté physique

de ces femmes de la cour contraste aussi avec leur odieuse occupation. Peut-on être à la fois, se demande-t-on, si belle et si méchante? L'une d'elles se baisse élégamment, en faisant signe à ses compagnes, et pince légèrement l'oreille du seigneur de Pont, le mari hypothétique de la dame de Soubise. On comprend tout ce qu'il a fallu d'adresse pour indiquer cet épisode scabreux en le gasant considérablement. Aussi, tous ceux qui ne sont pas initiés (et il y en a beaucoup, on le comprend,) se confondent-ils en commentaires, quelquefois assez saugrenus, pour expliquer le geste et l'intention de cette belle dame.

Il fallait, dans l'intérêt de la morale et pour l'honneur de l'humanité, une sorte de protestation contre cette explosion des instincts cruels chez la plus belle moitié du genre humain. Le peintre a donc placé derrière Catherine une dame d'honneur qui, au risque de se faire mal noter à la cour, lève les yeux au ciel en joignant les mains avec un mouvement rempli de grâce et de pitié. Cette tête, quoique rejetée sur un second plan, est essentielle et d'un heureux effet. Le page sur l'épaule duquel s'appuie Catherine est une figure inspirée par la même idée de contraste. Soit par l'effet de son âge, encore tendre, et qui n'est pas encore familiarisé avec la vue du meurtre, soit que peut-être il craigne de reconnaître parmi les morts son père ou ses frères, ce page baisse

les yeux et n'avance qu'en tremblant dans le sang. Cette figure est vue en plein, de la tête aux pieds ; elle est charmante, et le mouvement que nous indiquons est rendu avec bonheur.

Les soldats de la garde suisse qui servent d'escorte à Catherine et à la cour, sont une des parties brillantes et capitales de l'œuvre de M. Hornung. On a beau se dire que ces personnages ne sont là que des comparses, dont l'impassible attitude et l'indifférence de soudards attestent assez le rôle secondaire. Ces belles têtes sont peintes avec une si grande perfection, leur coloris est si animé, leurs barbes si amplement étalées, en un mot, il y a quelque chose de si magistral dans tout cela, qu'on est obligé, malgré soi, de battre des mains. Nous ne parlons pas des casques, des harnais, des étoffes et des armes : on sait comment M. Hornung rend ces accessoires. Il est telle de ces études de soldats cuirassés qui vaut à elle seule un tableau. Comme on voudrait pouvoir en détacher une de la toile et l'emporter comme un précieux joyau !

Aux derniers plans, on entrevoit une foule compacte de figures qui sont encore sur les degrés supérieurs de l'escalier du Louvre. Toutes ont leur signification, leur personnalité. En étudiant de près cette partie, on y aperçoit mille choses dont à distance on ne se doutait pas. C'est, à notre avis, une des parties les mieux réussies de cette toile.

Le tableau du *Bon Samaritain*, que l'on entrevoit suspendu à la muraille au-dessus de l'escalier, est comme un enseignement muet, une amère leçon que la peinture biblique donne à cette cour corrompue. Mais il fallait plus que cette parabole de l'Évangile mise en pratique, pour revendiquer les droits de l'humanité méconnus et outragés impudemment. Il s'agissait de trouver dans la cour même, dans les figures historiques du temps, une censure, un blâme non-seulement indiqué, mais énergique, de cet horrible événement, à l'anniversaire duquel Voltaire, tout léger qu'il était, prenait le deuil et s'enfermait chez lui sans recevoir personne. M. Hornung a trouvé ce qu'il lui fallait dans le chancelier de l'Hospital.

On sait par l'histoire que Michel de l'Hospital n'était pas à la cour au moment de la Saint-Barthélemy. Il n'était pas même à Paris. Retiré au fond de la province, dans son château de Vignay, où il mourut six mois après, il vit une troupe de cavaliers catholiques cerner sa demeure. « *Si, dit-il à ses domestiques qui voulaient faire résistance, la petite porte n'est bastante pour faire entrer ces gens, qu'on leur ouvre la grande.* » Le chef de cette troupe lui ayant annoncé qu'il était envoyé par le roi et sa mère pour le protéger, attendu qu'on voulait bien lui pardonner l'opposition qu'il avait si longtemps formée aux mesures projetées contre les protestants : « *J'ignorais*, répondit

avec calme le chancelier, *que j'eusse jamais mérité ni la mort ni le pardon.* »

Voilà l'histoire. Maintenant le peintre a-t-il pu y déroger et la mettre un peu de côté pour donner plus de corps, de nerf, de vie et de morale à sa composition ? Nous l'avons déjà dit, la peinture a ses licences comme la poésie, et nous croyons qu'au fond M. Hornung a bien fait. Au fond, si le chancelier de l'Hospital n'exprimait pas son indignation du haut de l'escalier du Louvre, il la manifestait sans doute avec plus de vivacité et d'énergie dans sa retraite de Vignay. L'essentiel ici n'est-il pas d'avoir la sanction morale du magistrat éclairé et vertueux dont la Saint-Barthélemy précipita, dit-on, la fin ? La figure du chancelier, d'ailleurs l'une des bonnes du tableau, est placée tout au haut de la composition, dont la forme est celle d'une pyramide commencée par une large base de cadavres pittoresquement jetés, et dont cette tête de l'Hospital est le sommet. Si le mal domine largement en bas, le bien cherche à prévaloir et à se faire jour vers le faite, d'où il plane sur l'ensemble. En général, il y a une idée philosophique très-caractérisée dans ce tableau de M. Hornung, idée qu'on a d'abord un peu de peine à démêler au milieu de cet amas de personnages ; mais une fois cette idée saisie, elle vous reste et vous apparaît à chaque instant plus claire et plus distincte. Ce tableau aurait gagné beaucoup à être vu plus longtemps et de

plus près ; mais malheureusement c'était là chose impossible, et il faut s'estimer heureux d'avoir pu, comme nous, en emporter du moins, après un trop rapide examen, un souvenir, une réminiscence. Ce qui prouve d'ailleurs que l'artiste a frappé juste, c'est que ceux qui ont vu, quelques minutes seulement, son tableau, ne l'oublieront pas, vécussent-ils cent années.



QUINZE JOURS A LONDRES.

Sous le titre qui est en tête de ces lignes, M. Defauconpret, le spirituel traducteur de Walter Scott, publia tôt après la Restauration un livre qui fit alors une véritable sensation. C'est que l'Angleterre, durant plus de vingt ans, et sauf le court répit de la paix d'Amiens, était demeurée lettre close pour les Français, et même pour une grande partie du continent. Pour arriver à Londres, il fallait au préalable faire le voyage d'Amérique, et s'embarquer, non sans risque de tomber aux mains des croiseurs, dans quelque port des Etats-Unis, à moins qu'on n'eût l'extrême hardiesse de se confier aux contrebandiers d'Héligoland.

Aujourd'hui nous sommes bien loin de ces temps où Walter Scott était encore pour ses compatriotes le *grand inconnu*. et où l'Angleterre, grâce au système continental, était aussi pour l'Europe entière la grande inconnue. On aurait bien mauvaise grâce de faire, comme M. Defauconpret, un guide à l'usage des étrangers allant visiter Albion, pour leur indiquer minutieuse-

ment de quelle manière ils doivent se comporter à bord du paquebot durant la traversée, déployer leurs passeports, ouvrir leurs malles à la douane, traiter avec les cochers de fiacre et les loueurs d'appartements, déployer leur serviette à table, découper leurs biftecks et placer leur cuiller dans leur tasse de thé. Grâce à une longue période de paix, grâce surtout à la vapeur et aux chemins de fer, la Grande-Bretagne est à nos portes, et durant l'Exposition universelle surtout, elle a cherché à revêtir un caractère et des allures tellement continentales, que tout paraît s'y passer absolument comme ailleurs. Dans certains quartiers de Londres on entend même parler le français et l'allemand tout autant que l'anglais. Il y a des guides, des hôtels, des lieux de réunion, des journaux pour toutes les nationalités, et le premier des mille imprimés qu'on nous jeta au débarquement, au milieu d'une pluie de brochures de la propagande anti-catholique, était le prospectus du *Pilote de Londres, Revue française publiée sous le plus haut patronage, par la comtesse de Brunetière-Tallien.*

Loin de nous donc la prétention d'enseigner la science des voyages à ceux de nos compatriotes qui n'ont pas encore fait l'excursion de Londres. Notre but, bien que double, est beaucoup plus modeste et plus restreint. D'abord, comme en dépit de son apparence cosmopolite, Londres est

toujours au fond une métropole *sui generis*, dont le premier aspect effarouche et écrase en quelque sorte l'étranger qui se hasarde dans ce gigantesque dédale, il ne nous paraît point inutile de donner certaines indications à ceux qui n'ont que de courts moments à lui consacrer, ne fût-ce que pour leur éviter la perte de quelques heures précieuses, bien vite écoulées au milieu des hésitations et des tâtonnements. Ensuite, comme, après tout, le nombre des visiteurs de Londres sera toujours infiniment restreint, à côté du nombre des gens qui resteront chez eux, nous croyons faire chose agréable à ceux-ci en esquissant ici, dans quelques pages rapides, un aperçu bien incomplet sans doute, mais du moins fidèle, des merveilles qu'ils n'ont pas voulu ou qu'ils n'ont pas pu contempler. Ce sera, pour ainsi dire, comme ce panorama de la route des Grandes-Indes de Londres à Calcutta, où l'on passe en revue, dans une courte séance, les côtes d'Angleterre, de France, de Portugal, d'Espagne, Malte, l'Archipel, l'Egypte, la mer Rouge et l'Hindoustan; ou bien comme les quinze cents lieues du cours du Mississippi parcourues en deux heures au théâtre de Genève.

En partant de Paris, on a le choix entre quatre voies principales pour passer de France en Angleterre : 1^o la traversée de Calais à Douvres,

qui est de beaucoup la plus courte, et qui fut toujours le trajet classique (22 milles anglais seulement, soit environ deux heures de mer); 2° celle de Boulogne à Folkstone (29 milles); 3° celle de Dieppe à Brighton, beaucoup plus longue (73 milles); 4° enfin la plus longue de toutes, du Hâvre à Southampton (102 milles). A ceux qui n'ont pas peur de la mer, et qui sont même curieux de prendre un avant-goût d'un voyage de long cours, durant lequel on ne voit absolument que le ciel et l'eau, nous conseillons fortement de prendre ce dernier chemin. Il offre en effet des avantages multiples : il y a d'abord une raison économique, puisque l'administration du chemin de fer du Hâvre délivrait des billets au prix très-modeste de fr. 40, pour l'aller et le retour, de Paris à Southampton. Ces billets donnaient droit aux premières places, soit dans les diligences des chemins de fer français et anglais, soit sur le paquebot; à la vérité, ils avaient l'inconvénient d'obliger au même trajet pour l'aller et retour; mais ceci devenait un avantage qui vous permettait de signaler en revenant les points que la rapidité de la course ne vous avait pas laissé le temps de distinguer en allant. Mieux vaut, après tout, connaître à peu près suffisamment une route, que d'en parcourir deux à vol d'oiseau et pour ainsi dire à travers le vague et l'espace.

Par cette voie, on traverse rapidement les

champs et les vergers de la Normandie, en coupant les gracieux méandres de la Seine. A la vérité, il est impossible de prendre la moindre idée des villes de cette belle province, puisque Rouen même est laissé de côté. On ne peut que saluer de loin la flèche de sa magnifique cathédrale. Mais, en revanche, on a tout le temps de visiter le Havre, qui, s'il n'est le plus beau port de la France, en est à coup sûr le plus bruyant et le plus animé. Ce qui frappe surtout l'étranger qui parcourt ses quais, c'est l'affluence des émigrants. Autour des navires qui doivent les emporter dans un autre hémisphère, jouent, sans souci de l'avenir, des troupes d'enfants à têtes blondes, nés peut-être dans nos vallées alpestres ou sur les bords de nos lacs.

La traversée du Havre à Southampton se fait de nuit, dans des paquebots à vapeur anglais très-bien installés, de dix heures du soir à dix heures du matin. Si vous avez la chance d'un beau clair de lune et d'un de ces vents que les marins appellent une bonne *brise carabinée*, vous pourrez vous faire une idée de la grande mer. Ce qui donne surtout à cette voie un avantage marqué sur les autres, c'est la vue de Southampton et de ses abords. Il n'est pas indifférent de connaître un peu la province anglaise avant de débarquer dans la grande métropole. Or, avant même de mettre le pied sur le sol britannique,

on a, par la voie de Southampton, l'aspect de la belle et riante île de Wigth et la vue lointaine de la grande rade militaire de Portsmouth. Southampton même est une ville très-remarquable, ou plutôt ce sont deux villes juxtaposées, l'antique cité avec ses souvenirs du moyen-âge, conservés avec le soin religieux que les Anglais mettent à l'entretien de tous les vieux monuments saxons, normands et autres qui se rattachent à leur histoire, et la ville nouvelle avec ses magnifiques établissements maritimes de création moderne et ses bains de mer.

SOUTHAMPTON. — Ce port, naguère déchu, parce que son mouvement commercial était absorbé par celui de Londres, et qu'il ne pouvait prétendre au rôle de grand port militaire, placé qu'il est au fond d'une rade et à deux pas de Portsmouth, a repris une très-grande activité, grâce à la vapeur et aux chemins de fer. Les navires de l'Inde et de l'Amérique, ceux de Constantinople, de Malte, de Madère, de Gibraltar, de Cadix, de Lisbonne et du Havre, abordent à Southampton, qui est sur la limite de l'Océan et de la Manche, et d'où leurs chargements sont transportés en quelques heures à Londres par le *South-western railway* (chemin de fer du sud-ouest). Ils évitent ainsi d'entrer dans le canal de la Manche et de remonter la Tamise, navigation longue et parfois dangereuse. C'est donc Southampton qui reçoit

les fruits et les primeurs, comme ananas, oranges, raisins, envoyés d'Espagne et de Portugal pour alimenter les marchés de Londres. C'est aussi la station des immenses paquebots à vapeur des Indes orientales et occidentales, du port de 2,000 tonneaux, et à côté desquels nos bateaux à vapeur du Léman seraient de faibles nacelles. Montez à bord du premier venu de ces géants de la mer, l'*Indus*, le *Gange*, le *Forth* ou la *Clyde*, et vous serez accueilli avec une politesse légèrement aristocratique, comme celle de l'Anglais en général. Vous admirerez dans les divers ponts tout le confort et les mille raffinements du luxe, au moyen desquels les marins trompent les ennuis d'une longue traversée. Vous ne serez pas moins frappés de l'art avec lequel ils sont parvenus à résoudre le problème du strict maintien de l'étiquette et de la distance des rangs dans un étroit espace occupé par plusieurs centaines d'hommes. Sur le *Washington*, paquebot américain d'un aussi énorme tonnage, mouillé côte à côte des paquebots anglais, nous avons pu voir la différence qui caractérise les deux marines : moins d'élégance dans le confort, un peu plus de laisser-aller dans les manières, une propreté moins minutieuse, mais même amour de la mer, même entente de la navigation. Le *Washington* venait des villes anséatiques, où il avait pris un grand nombre d'émigrants allemands

appartenant à la classe moyenne et lettrée, propriétaires, avocats, ecclésiastiques, emmenant avec eux leurs familles. De jeunes personnes jouaient sur le piano du salon les airs populaires de l'Allemagne. Il faut visiter un port de France ou d'Angleterre pour se faire une juste idée de la population émigrante que l'Allemagne verse en Amérique à la suite des mouvements révolutionnaires de ces trois dernières années, 1848, 1849 et 1850. Des réfugiés polonais et hongrois, arrivés tout récemment de l'Asie-Mineure et partant pour New-York, complétaient ce tableau mélancolique.

LONDRES. — Le chemin de fer vous porte en deux heures de Southampton à Londres, à travers les beaux comtés de Hamp et de Surrey. On passe à côté de Winchester, ville curieuse par son antique collège, qui sert d'école préparatoire aux théologiens d'Oxford. Bien qu'excellents Anglicans, les étudiants de Winchester font maigre durant le carême, et se découvrent en passant devant une image de la Vierge, tant est grand l'empire de l'habitude dans cette Angleterre, qui ne rompt avec le passé qu'à la dernière extrémité.

Quel contraste entre les villages si propres et si gais de la Grande-Bretagne, entre ses *villas* et ses *collages* semés avec tant de profusion dans la campagne, comme pour y faire point de vue,

entre ses routes et ses chemins vicinaux unis comme les allées d'un parc, et les villages de boue et de chaume, les châteaux en ruine ou inachevés, et les grandes routes monotones et interminables de la France !

On entre à Londres par le magnifique pont de Waterloo. L'aspect de cette ville immense, qui renferme plus de deux millions d'habitants, et qui se développe sans fin dans les campagnes, sans qu'aucune barrière, aucun rempart, aucun obstacle l'arrêtent, cet aspect, disons-nous, a quelque chose qui étourdit l'esprit et confond l'imagination. Il ne faut pas moins que l'exactitude, la solidité et l'aplomb du génie britannique, pour maintenir l'ordre au milieu de cette multitude infinie. Le sentiment qui prend la place de l'étourdissement, c'est l'admiration, quand on voit comme tout se coudoie sans se heurter, comme chacun, hommes et bêtes, suit invariablement sa voie, sans confusion ni cohue, au milieu de cette immense fourmilière, dans laquelle, au premier abord, on ne s'aventurerait qu'avec un certain effroi. Et ne croyez pas que la capitale gigantesque ait atteint ses dernières limites ! Au nord-ouest de Londres, à une lieue de l'extrémité des faubourgs, bien avant dans la campagne, on aperçoit une colline sur le penchant de laquelle sont une église et un cimetière admirablement entretenu, comme en général tous ceux de l'Angleterre. L'ambitieuse

cité ne s'arrêtera dans son imperturbable développement qu'alors que cette  glise et ce cimet re seront précisément au milieu de son pourtour. Voilà ce que vous dit chaque Anglais avec l'accent d'une conviction inébranlable et comme la chose la plus naturelle du monde.

Ce qui n'est pas moins surprenant que cette ambition démesurée de s'agrandir, c'est la manière dont elle se concilie avec le respect du passé. Toute chose qui en Angleterre est antique et nationale (*old english*) est religieusement conservée, l'esprit de conquête industrielle d t-il en souffrir. Prenez l'*Etat de l'Angleterre* par Edouard Chamberlayne, le premier manuel du voyageur à Londres publié en 1671, après le grand incendie de 1666, et il vous servira de guide pour l'étude des monuments et des grands linéaments de la topographie de Londres, tout aussi bien que le *Guide Murray* de 1854. Tout ce qui tient à l'archéologie nationale est sacré. Un palais vient-il à brûler, comme celui du Parlement il y a quelques années, on le reconstruit à la même place et avec un redoublement de magnificence gothique qui semble vouloir écraser les merveilles de l'architecture du moyen-âge.

Bien qu'arrivés le soir assez tard et logés dans un faubourg éloigné, il nous fut encore possible de prendre avant la nuit une idée générale de Londres à vol d'oiseau, au moyen des chemins de

fer qui pénètrent maintenant dans l'intérieur, jusqu'au cœur de la cité, et qui tendent à remplacer les magnifiques omnibus qui sillonnent la capitale et ses alentours dans toutes les directions. En un quart d'heure on fait plusieurs lieues, en courant avec la rapidité de l'éclair, tantôt par-dessus les rues, tantôt par-dessous, en passant d'un quartier splendide à un autre où règne la plus hideuse misère. A la vérité, on ne *voit* pas Londres dans cette première excursion, mais on le *sent*, et c'est déjà quelque chose pour le touriste pressé de jouir et de partir. Au reste, il est peu de grandes villes où il soit plus facile de s'orienter, avec la Tamise et ses ponts en face de de vous. Westminster à une extrémité, et la fameuse Tour à l'autre, le dôme de Saint-Paul entre deux, et la rue d'Oxford, cette grande artère de Londres, pour points de ralliement.

MUSÉES ET GALERIES. — Constatons d'abord, comme remarque générale et préliminaire, l'extrême bienveillance et l'urbanité avec laquelle les Anglais font les honneurs de leur ville. En faveur de l'Exposition universelle, ils ont fait en 1851 violence à certaines traditions, à des coutumes enracinées, pour faciliter aux visiteurs du continent la vue et l'étude de tout ce que leur pays renferme d'intéressant. Jouissons de cette aménité, sans rechercher indiscreètement ce qu'elle peut renfermer de calcul. Des palais, des galeries

particulières. jusqu'à présent inaccessibles, des collections publiques qui n'étaient guère plus abordables, se sont ouverts comme par enchantement. Que de richesses ont été ainsi révélées ! La Grande-Bretagne est une terre privilégiée en fait d'arts. Depuis des siècles tout y entre et rien n'en sort. Aussi, combien de trésors entassés dans des châteaux, dans des hôtels, dans des maisons très-modestes, et dont le continent ne se doute pas !

Le Musée britannique (*British Museum*), voilà le grand centre autour duquel viennent rayonner cette ardeur de collecter, cette passion d'acquérir, cette aptitude à réunir des objets d'arts. Singulier peuple, qui emballe un temple, une ville entière, comme une partie de marchandises ! Témoin le Parthénon et Ninive ! Mais a-t-on bien raison de crier au sacrilège au sujet de cette avidité ? Il n'est pas donné à tout le monde d'aller à Corinthe, encore moins à Ninive, et ces marbres sont bien mieux placés à Londres pour l'étude qu'à Egine ou à Athènes, où il y a gros à parier qu'ils auraient fini par disparaître pendant ou après la guerre de l'Indépendance hellénique, ou que sur les bords du Tigre exposés à l'incurie des dévastateurs musulmans. On sait que les Turcs convertissent en chaux tous les marbres qu'ils rencontrent (ni plus ni moins que les paysans d'Avenches), et ils avaient fait du Parthénon un

magasin à poudre, qui, en faisant explosion, abîma ce temple admirable et ne laissa debout que les extrémités de ces deux frontons que l'Europe envie à l'Angleterre.

En parcourant la galerie assyrienne, on s'écrie avec le poète anglais Chaucer : « *Il n'y a de neuf que ce qui a vieilli !* » Voilà tout un monde nouveau, le monde de Bélus, de Sémiramis et de Ninus. que le scepticisme historique avait pris l'habitude de nier nettement, et qui nous est révélé par les monuments d'une ville immense, couverts de sculptures et d'inscriptions en telle abondance que l'imagination en est confondue. Et ce ne sont pas des monuments frustes et effacés, mais bien des bas reliefs sculptés avec une telle finesse et une telle netteté, que rien n'échappe à l'œil, pas même le plus petit détail de l'armure d'un guerrier ou du harnachement des chevaux. Ce n'est ni l'art grec ni l'art égyptien, mais un art étrange, inconnu, bizarre, effrayant comme l'histoire de ces orgueilleux empires dont le prophète prédisait la ruine. Les inscriptions cunéiformes (tracées en caractères qui ont la forme de coins placés en divers sens), seront bientôt lues aussi couramment que les hiéroglyphes égyptiens. Au voyageur qui n'a pas le temps de tout examiner, nous recommandons instamment, dans les salles consacrées aux antiquités, celle des vases étrusques (vases d'Hamilton) et celle des bronzes.

La partie du Musée britannique destinée à l'histoire naturelle est immense. L'Angleterre met à contribution les cinq parties du monde et leurs océans pour l'enrichir. On se perd dans ce dédale de fossiles, d'animaux géants et microscopiques. Les savants britanniques aspirent à être complets dans toutes ces branches, et ils ont pour cela mille moyens dont les autres peuples sont dépourvus. C'est comme leurs jardins zoologiques, dont l'un, celui de *Regents Park*, renferme des animaux qu'ailleurs on n'avait jamais vus vivants, d'énormes reptiles, et jusqu'à l'hippopotame, qui est aussi une des curiosités de la saison. Même profusion au jardin botanique placé dans le même parc. En se promenant dans les serres qui abritent les immenses végétaux de l'Inde et de la Chine, on se croit transporté dans les jardins de Delhi, de Bénarès ou de Pékin.

Mais de toutes les richesses du *British Museum*, celles de la Bibliothèque sont celles auxquelles nous avons couru avec le plus d'empressement. C'est à bon droit que nous avons hâte d'en jouir, car c'est peut-être, de tous les dépôts scientifiques de l'Angleterre, celui qui a subi la plus heureuse transformation. Il n'est plus reconnaissable depuis qu'il s'est enrichi de l'inestimable bibliothèque de l'honorable Thomas Grenville (*Bibliotheca Grenvilliana*), contenant 20,240 volumes, qui avaient coûté à cet amateur plus de

soixante mille livres sterling. Cette collection Grenville renferme assurément les plus beaux livres du monde. Il n'en est pas un seul qui ne soit irréprochable sous le rapport du mérite intrinsèque, de la conservation, de la reliure. C'était la plus admirable bibliothèque privée qu'il fût possible d'imaginer. Les premiers monuments de l'art de l'imprimerie, les livres sur vélin et à miniatures, les romans de chevalerie dans toutes les langues, les éditions *princeps* des auteurs grecs, latins, italiens, français, anglais, les vieux poètes, enfin toutes ces raretés dont une seule fait parfois la gloire d'une bibliothèque, y abondent par milliers. Ce legs d'une munificence plus que royale (car il fallait l'intelligence et la passion unies à la richesse pour réunir tant de trésors) est disposé dans une belle et spacieuse salle qui est comme le vestibule de la Bibliothèque du Musée proprement dite. Celle-ci vient d'être rendue plus accessible par les soins de son habile directeur, M. Panizzi. Ce savant a étalé aux yeux du public ébloui les trésors les plus précieux de cette immense collection : les manuscrits anciens, ornés de leurs belles reliures couvertes d'ornements byzantins ; les volumes ayant appartenu à des têtes couronnées, parmi lesquels ceux de la bibliothèque du roi Georges II brillent d'un éclat particulier ; les Aldes sur vélin, qui sont les plus splendides du monde ; les pre-

miers livres imprimés en Angleterre par Caxton, les ouvrages ayant appartenu à de grands hommes et annotés par eux. Parmi ces curiosités bibliographiques, nous avons remarqué avec un singulier plaisir le *Montaigne* de Shakespeare, dans sa première traduction anglaise de Florio (1603); les poésies de Victoria Colonna, l'amie de Michel-Ange, avec la signature du grand artiste; des traités annotés par Milton, Luther, Calvin, le Tasse, et une infinité d'autres. L'exhibition des volumes richement reliés, ayant appartenu à des amateurs célèbres, comme François I^{er}, Diane de Poitiers, Grollier, de Thou, a aussi ses compartiments à part. Enfin les manuscrits et lettres autographes des rois, reines, généraux, philosophes, a bien aussi son genre d'intérêt. On voit étalés, avec l'original de la Grande Charte, ce premier monument des libertés constitutionnelles de l'Angleterre, des documents émanés de tous les rois anglais depuis Guillaume-le-Conquérant, qui, ne sachant faire mieux, signait d'une croix, jusqu'à George III. On est frappé de la superbe main de la reine Elisabeth, surtout alors qu'elle n'était encore que princesse. On peut dire que ses lettres sont des chefs-d'œuvre de calligraphie. Celles de sa malheureuse sœur en royauté, Marie Stuart, n'ont pas le même mérite, mais elles sont écrites en français, d'un style affectueux, insinuant et facile. Parmi les autographes contemporains,

jetez un regard sur une lettre de Napoléon et sur un état nominatif des forces de l'armée anglaise, tracé par le duc de Wellington, le matin de Waterloo.

Les Anglais ont cherché à réunir partout les souvenirs de ces deux reines, Elisabeth et Marie, que tant de passions et d'intérêts séparèrent durant leur vie. C'est ainsi qu'elles sont couchées presque côte à côte sur leurs monuments funéraires à Westminster. Quant à cette antique abbaye, vaste nécropole de toutes les célébrités de la Grande-Bretagne, il faudrait plusieurs journées pour examiner tous les tombeaux qu'elle renferme. Ici, comme ailleurs, il faut se contenter d'une vue d'ensemble, et courir vite pour les détails à ce qui vous intéresse le plus. Il est facile de s'en tirer en peu d'heures en feuilletant d'avance les *Monumenta Westmonasteriensia* de 1683 ou tel autre guide plus récent. Les clercs et sacristains de cette royale église en font au reste parfaitement les honneurs.

Nous faisons pour le classique Saint-Paul, autre grand musée lapidaire et statuaire de l'Angleterre, la même recommandation que pour le gothique Westminster. Il faut se fier à son coup-d'œil, plutôt qu'aux guides et aux manuels, pour saisir la vue d'ensemble, le contour et les détails des tombeaux les plus intéressants. La poussière impalpable du charbon de terre, qui donne aux

monuments de Londres un ton de couleur si particulier, est loin d'être aussi favorable au marbre blanc de Saint Paul, basilique d'architecture méridionale et de construction moderne, qu'à l'antique et septentrional Westminster, qui reçoit de cette couche, d'une nuance indéfinissable, une teinte plus sévère et plus sombre. Cette couche, qui tient de la plombagine et de la suie, donne aux nombreuses statues équestres et autres, qui décorent les places de Londres, un air sombre et ennuyé. On le remarque dans les effigies du duc d'York et de Nelson, placées au haut d'énormes colonnes, mais surtout dans celles de Wellington que l'on retrouve un peu partout. La reine Victoria seule, dans la nouvelle Bourse, semble s'être réservé le privilège de la blancheur et de la bonne grâce. Cela tient à ce que sa royale image, nouvellement placée, est protégée par un rempart de galeries contre cette imperceptible poussière de charbon.

L'Angleterre n'a pas, pour la peinture, de galerie aussi considérable que le Louvre à Paris. Le respect que l'on a pour les droits acquis, fait qu'on laisse les tableaux dans les divers palais de la couronne où ils sont depuis des siècles comme des immeubles par destination. Les seuls musées de peinture proprement dits sont la *National Gallery* et la galerie de *Doulwich*; encore la première est-elle par moments occupée par

des expositions de tableaux modernes, où l'on entre pour le prix d'un *shilling*. La peinture anglaise contemporaine affectionne surtout les tableaux d'histoire et de genre de moyenne dimension, et elle prend ses sujets de préférence dans les annales ou dans les mœurs nationales. Nous avons remarqué dans cette catégorie diverses toiles estimables. Les portraits de la reine sont, comme partout, à profusion, et une scène d'intérieur, représentant une entrevue de la famille de Louis-Philippe et de Victoria après la fuite de février, attirait surtout l'attention.

N'eût-on que trois jours à rester en Angleterre, il faudrait absolument en consacrer un à Hamptoncourt, où l'on va admirer (*adorer* disent les dilettanti) les immortels cartons de Raphaël. Il est certain que jamais, depuis l'art grec, on ne vit une pareille perfection. Par quel prodige ces frêles feuilles de papier, qui ont traversé, durant plus de quatre siècles, mille vicissitudes et mille chances de destruction, sont-elles là, rayonnant d'un éclat magique et d'une éternelle beauté? Arrêtez-vous surtout, si le temps vous manque pour étudier convenablement ces sept pages sublimes, à la *Mort d'Ananias*, à la *Pêche miraculeuse* et à la *Prédication de saint Paul à Athènes*. C'est là que l'on voit Raphaël à la fois maître unique dans le dessin et dans le coloris, équilibrant ces deux grandes qualités du peintre, sans

jamais laisser l'une empiéter sur l'autre. Après avoir vu ces cartons, il est difficile de regarder autre chose. C'est en vain que les mille chefs-d'œuvre italiens, espagnols, flamands et même anglais, qui ornent les nombreuses salles du palais d'Hamptoncourt, appellent vos regards. En peinture, voyons peu et voyons bien. « *J'aime peu de tableaux, peu de statues, et cependant j'aime beaucoup les arts.* » disait spirituellement Joubert, l'ami de Châteaubriand. En Angleterre surtout, où les tableaux sont à profusion, exposés souvent dans un mauvais jour et entassés sans choix dans les palais, il faut s'arrêter uniquement à ce qui est bien original et bien authentique, aux œuvres de Holbein et de Van Dyck, par exemple, exécutées pour Henri VIII et Charles I^{er}. C'est à la fois de l'art et de l'histoire. Au reste, à Hamptoncourt, les visiteurs nous ont paru en majorité plus préoccupés des grands lits royaux à baldaquins de tapisserie, que de tous les tableaux imaginables.

En sortant de cette vaste création du cardinal Wolsey, il ne faut pas négliger de jeter un coup-d'œil sur le fameux cep de vigne qui porte cinq mille grappes de raisin ; c'est là aussi une chose unique en Angleterre. Ensuite on se promène dans les délicieux jardins, on traverse le parc, dans les magnifiques allées duquel jouent de troupeaux de chevreuils ; puis on revient à Lon-

dres, en voyant à Twickenham la maison de Pope et la retraite de Louis-Philippe durant l'émigration, à Richemond le parc et la terrasse avec sa perspective justement célèbre, à Kew encore un parc avec une tour chinoise, et surtout les jardins où s'élève une serre à dôme de verre presque aussi grande que le palais de cristal. Enfin on rentre à Londres par le parc et le palais de Kensington, ancienne résidence de la mère de la reine, et l'on a bien employé sa journée. Toutes ces courses se font en trente milles anglais environ, soit en omnibus, soit en partie par chemin de fer et en partie sur la Tamise.

Une spécialité qu'il ne faut pas négliger en fait de musées, c'est celui de la Compagnie des Indes orientales, où l'on peut prendre une idée assez complète de la théogonie, des usages et de la littérature de l'Hindoustan.

Les palais particuliers mériteraient autant d'attention que les palais publics. Mais comme, encore une fois, on ne peut tout voir, nous choisismes, pour nous faire une idée précise de la demeure d'un membre de la haute aristocratie anglaise, l'hôtel du duc de Northumberland près de Charing-Cross, au coin de la place de Trafalgar. Sa Seigneurie l'avait ouvert avec la plus extrême courtoisie aux visiteurs qui lui envoyaient leur carte. Ce vaste palais, surmonté d'un immense lion héraldique, dont la queue en l'air a excité la

verve railleuse de M. Théophile Gauthier, ne frappe pas d'abord par son aspect extérieur. La noblesse anglaise affecte en général beaucoup de modestie dans les façades de ses demeures, sans doute afin de ne pas inspirer au peuple des idées de comparaison. Mais au dedans que de marbres, de jaspe, d'or, d'ivoire, et quel ravissant jardin ! Que de peintures surtout ! Dans une immense galerie on voit les copies des fresques capitales de Raphaël, comme le *Banquet des dieux* de la Farnesine et l'*Ecole d'Athènes* du Vatican, de même grandeur que les originaux, et exécutés par Raphaël Mengs et les meilleurs artistes italiens du 18^e siècle. Impossible de mieux copier, mais ce sont des copies ! C'est encore ici qu'il faut s'arrêter aux Holbein et aux Van-Dyck authentiques et de famille. Au milieu d'une profusion de porcelaines rares, on remarque le magnifique vase de Sèvres que Charles X donna au duc, alors qu'il représentait le roi d'Angleterre au dernier sacre de Rheims.

De même qu'on distingue, dans certaines chronologies, les temps *anté-diluviens*, et les temps *post-diluviens*, nous diviserions volontiers l'Angleterre en Angleterre *avant* et *après* la vapeur. La première, à vrai dire, nous a plus attiré que la seconde. Cependant, parmi les innombrables temples que Londres moderne consacre aux divinités de l'industrie et du commerce, il est indis-

pensable de visiter au moins la gare du chemin de fer de Londres à Manchester, le premier chemin du monde quant à l'importance des affaires et au nombre des voyageurs. Un portique égyptien, dont les colonnes gigantesques rappellent exactement les temples de Thèbes, conduit à cette station monstre. C'est surtout le soir, au départ de la malle, quand l'éclat infernal du feu se joint à la puissance effrayante de la vapeur, qu'il faut aller là pour prendre une légère idée de la prodigieuse civilisation matérielle d'Albion.

LA TAMISE. — La Tamise au-dessus de Londres, et quand on la contemple du haut de la terrasse de Richemond, n'est qu'un mince ruisseau qui coule modestement entre deux rives plates et verdoyantes, portant avec peine de petits bateaux à vapeur tirant très-peu d'eau. On dirait, à les voir, *le Cygne* de Neuchâtel naviguant sur la Thielle. Au-dessous de Londres, par une transformation magique, le ruisseau devient un large fleuve ou plutôt un vrai bras de mer. Dans cette métamorphose est tout le secret de la prospérité de Londres et de la puissance britannique. Londres est véritablement, et grâce à la marée, un port de mer, où des milliers de navires à voiles et à vapeur courent nuit et jour sans relâche et sans intervalle. Sur les deux rives, de Londres à Gravesend, ce ne sont que chantiers de construction, usines, magasins, palais, hôtels

destinés à la marine, parmi lesquels s'élèvent, au-dessus d'une forêt de mâts, les deux coupoles de l'hôpital de Greenwich. Le parc, comme c'est toujours le cas en Angleterre, forme le second plan. De tous ces immenses magasins, les *docks* sont les plus prodigieux, surtout les *docks* des Indes occidentales et ceux de Londres. Dans ces immenses bassins, dont un seul ferait ailleurs un grand port, plusieurs centaines de navires tiennent à l'aise. En les visitant on a tout le secret du commerce de Londres, qui ne ressemble pas à celui des autres villes. Allez, par exemple, dans la Cité, chez un grand marchand de thé qui fait des affaires pour plusieurs millions par an. Il vous recevra seul, sans commis, sans apprentis, dans un comptoir borgne de six pieds carrés, et il vous enverra, à quelques pas de là, chez son courtier, pour examiner et flairer les échantillons étalés dans une pièce de pareille grandeur. Quand vous avez constaté la qualité que vous désirez acquérir, et que le prix et le mode de paiement sont convenus, vous vous rendez au *dock* de Londres, dans le compartiment consacré aux thés, et qui est à lui seul tout un monde. Là, vous vous promenez durant des heures dans d'interminables bâtiments à plusieurs étages, au milieu de caisses de thés entassées dans le plus grand ordre, et le commis préposé à la garde de cette marchandise vous fait toucher précisément la partie, le colis

que vous voulez. Vous le faites enlever, et tout est dit. Ainsi de suite pour tous les produits de l'univers, dont chacun est casé. Ici encore on retrouvait l'exposition. Dans le *dock* consacré aux vins de la Péninsule hispanique, où se trouvent les plus profondes caves du monde, sillonnées par de petits chemins de fer, on vous faisait remarquer les tonneaux exorbitants de vin d'Espagne que l'on n'avait pas voulu admettre, pour bonnes raisons, dans le palais de cristal.

A Blackwall, vous pouvez monter dans les paquebots géants de la Compagnie des Indes, qui sont parmi les bâtiments à voiles ce que ceux de Southampton sont parmi les steamboats. Si c'est la veille d'un départ, vous voyez avec quelle désinvolture l'Anglais, officier ou employé civil, part pour Calcutta. Il ne fait pas plus de façons, en s'installant dans sa cabine, que nous autres Suisses quand nous allons de Genève à Ville-neuve.

Dans ce voyage de découvertes sur la Tamise, que l'on fait le plus agréablement du monde par les bateaux à vapeur d'un sou, qui, faisant l'office d'omnibus, naviguent entre les principaux ponts, il ne faut pas négliger de visiter la Tour de Londres et le fameux tunnel. Ce tunnel, une des merveilles du monde avec lesquelles on a charmé notre jeunesse curieuse, est aujourd'hui une antiquité, une vieille relique sans usage, un non-

sens. On ne peut plus dire avec la chanson :

Et les poissons par la fenêtre
Regardent passer les Anglais....

car les Anglais ne passent pas sous le tunnel. Les chemins de fer ont bouleversé toute l'économie des communications de Londres. Les étrangers seuls s'aventurent à descendre dans le tunnel, par manière d'acquit, et sans se donner la peine d'aller jusqu'à l'autre bout, uniquement pour qu'il soit dit qu'ils se sont promenés sous la Tamise, portant légèrement sur leurs épaules le poids d'une douzaine de navires à trois mâts. Des panoramas, de petits spectacles dans le genre de l'*ex-caveau des aveugles* ou des *Musicos* de Hollande, occupent l'intérieur de ce pont-tube.

En remontant la Tamise du tunnel au pont de Westminster, on remarque encore une différence capitale entre Londres et Paris. Londres n'a pas de quais : ils auraient gêné le commerce, le déchargement des bateaux et le mouvement de la rivière. On a sacrifié l'agréable à l'utile. De loin en loin, le pêle-mêle de maisons, de rampes, d'enseignes, de magasins, qui obstruent les bords du fleuve, est interrompu par la ligne sévère de quelque grand hôtel, comme *Sommerset-house* (l'état civil) et le nouveau palais du Parlement ou la Chambre des Lords. Cet édifice mérite une visite spéciale; jamais on ne vit plus étourdissant amas de splendeurs gothiques. Ce qu'il y a là d'or,

d'azur et de pourpre, confond l'imagination. Enfin, avant de quitter la Tamise pour s'enfoncer dans le dédale des rues de Londres, il convient de faire l'ascension du *Monument*, c'est-à-dire de la colonne érigée en mémoire du grand incendie de 1666. On plane de là sur toute l'immense ville, autant que l'atmosphère brumeuse veut bien le permettre. Nous autres Suisses romands, nous devons aussi donner un coup-d'œil au quartier de Savoie, jadis apanage du comte Pierre, notre petit Charlemagne.

L'ARMÉE. — Tout Suisse est soldat, et par conséquent tout Suisse doit s'intéresser aux soldats des divers pays européens, grands et petits. Il est d'abord assez difficile de prendre sur le fait l'armée de la Grande-Bretagne ou même quelque échantillon de l'état militaire de cette nation. En touchant le sol britannique, c'est tout au plus si vous voyez quelques rares soldats sur un vaisseau ponton. L'armée anglaise paraît être partout ailleurs que dans les Trois royaumes. Elle est à Gibraltar, à Malte, à Corfou, aux Indes, au Canada. Cependant, dans la capitale, elle commence à se manifester, mais de la façon la plus modeste. Dans les faubourgs et dans les lieux publics on rencontre des militaires en petite tenue, veste rouge ou bleue, et toque écossaise ou allemande, sans armes quelconques. Le soldat anglais est désarmé, parce qu'on craint les rixes avec les

bourgeois. Cela n'ôte rien à son aplomb, et il ne paraît pas se douter de l'importance de cet axiome du *Manuel du militaire français* sous Louis XIV : « L'épée est le plus bel ajustement » du soldat ; elle lui sert non-seulement à la » guerre, mais à la promenade, où il ne pourrait » décemment paraître sans cet ornement. » L'habitant de Londres n'aime pas le militaire ; il le redoute à l'extrême. Il suffit de l'arrivée de dix *horse-guards* (gardes à cheval), montés sur leurs chevaux, qui sont de la taille des éléphants de Porus, armés, bottés, casqués, cuirassés, gantés, de façon à présenter un quadruple rempart d'acier, de bronze, de buffle et de cuir, pour mettre en fuite l'émeute la mieux combinée. Il est intéressant de voir ensuite ces mêmes hommes dépouillés de tout cet appareil. Ce ne sont plus que de jeunes gens de bonne mine, sveltes et d'assez riche taille. Nous avons dans notre quartier lointain une caserne de cavalerie des gardes, que nous voyions sortir tous les matins par escadrons pour aller à la promenade. Ce qui nous frappait dans cette troupe, c'était l'absence complète d'officiers. Toute la direction est remise à des sous-officiers décorés de nombreux chevrons. L'officier reste isolé, ne s'identifiant avec son corps que lorsque cela devient absolument nécessaire pour le service. De là résulte une espèce de scission hiérarchique qui fait contraste avec

les rapports des inférieurs et des supérieurs dans l'armée française.

Chaque jour, à dix heures, la garde à pied relève ses postes d'honneur au nouveau palais de Saint-James, résidence de la reine. Elle est habillée à peu près comme les anciens Suisses de l'ex-garde royale française, bonnet à poil, habit rouge et pantalon blanc. Cette troupe manœuvre très-correctement, mais avec une exactitude maniaque qui étonne un peu les militaires du continent. L'uniforme à brandebourgs dorés des officiers est extrêmement riche, mais un peu lourd. La musique est double, et encore ici on peut voir comment les Anglais savent concilier le passé et le présent. Le corps de musique qui est en tête du bataillon, entremêlé de fifres, d'une grosse caisse et de caisses roulantes, joue des airs anciens très-originaux et qui n'ont guère dû varier depuis Fontenoy ou Waterloo. Le tambour-major porte le costume de la cour d'Elisabeth. Mais à onze heures la scène change : la même musique revient, avec le détachement, au vieux palais de Saint-James, ancienne et assez laide résidence des souverains d'Angleterre, et là elle exécute des symphonies tirées de l'opéra en vogue.

Dans la cavalerie, nous avons vu un joli régiment de lanciers, et les hussards bleus du prince Albert, qui portent exactement l'uniforme des trabans du

maréchal de Saxe et des cheveau-légers de Frédéric-le-Grand. Cette importation germanique paraît plaire médiocrement aux Anglais, qui sifflent parfois ces soldats favoris de l'époux de leur souveraine bien-aimée.

A tout prendre, il y a, nous a-t-on dit, dans la capitale et aux environs, une force militaire assez respectable, mais elle est fondue dans cet immense espace au point d'être absolument imperceptible. Quand l'ouverture de l'Exposition excitait quelques appréhensions, le duc de Wellington insista, dit-on, pour que l'armée ne fût pas employée dans un but de police, et le résultat a justifié ses prévisions. Les *policemens* suffisaient amplement à tout, et l'on ne pouvait trop admirer l'aplomb et le tact de ces hommes intelligents.

RETOUR. — Quinze jours après notre départ de Genève, nous traversons de nouveau Paris, par un beau dimanche, qui nous permettait de saisir la distance qui sépare les peuples des deux côtés de la Manche. Le jour du repos à Londres a été mille fois décrit; dans la capitale de la France il ne mérite guère ce nom. A Londres on dirait une ville morte, pétrifiée, frappée comme Pompéïa par quelque immense catastrophe. Sur les boulevards de Paris, plus que jamais ce ne sont que toilettes pimpantes, concerts, festins, danses et spectacles. Mais la célébration du diman-

che à Londres pourrait bien être plus formelle et extérieure que réelle, car dans les environs nous avons remarqué la même animation, la même foule que dans les jardins des faubourgs de Paris. Pilmico ne le cède guère au Château-Rouge. Il y a toujours un côté utilitaire dans les usages anglais. Si la poste, chez eux, ne distribue pas les lettres le dimanche, c'est qu'il faut avant tout aux employés le temps nécessaire pour se reposer. C'est la même raison qui fait fermer de si bonne heure les splendides magasins des quartiers fashionables ; on veut que le pauvre commis ait le temps de dormir entre la remise en place des marchandises de la montre et l'étalage du lendemain matin, qui exige une combinaison de plusieurs heures. A Paris ces nuances ne sont pas senties. Toute la semaine, y compris le dimanche, les magasins ferment le plus tard qu'ils peuvent, ce qui n'attire pas davantage le chaland.

Au moment de clore cet article, nous nous apercevons un peu tard que nous avons oublié de parler de mille choses, entre autres des spectacles. Que le lecteur se montre indulgent jusqu'au bout, et qu'ici en particulier il nous pardonne d'avoir préféré faire provision d'impressions en plein air, plutôt que d'aller nous enfermer dans les deux illustres salles d'opéra qui se disputaient

en l'année 1851, tout le public dilettante, l'une sous le patronage de madame Sonntag, l'autre sous celui de mademoiselle Julia Grisi. Ces deux éminentes cantatrices sont pour nous des connaissances d'un quart de siècle, ce qui ne veut pas dire (à Dieu ne plaise!) que ce soient de *vieilles connaissances*. Sans doute elles n'ont rien perdu de leurs moyens, et leur talent n'a pu que se renforcer par l'expérience. Mais il est des impressions qu'il faut savoir garder intactes, et la fraîcheur de la voix doit aller de pair, ce nous semble, avec la fraîcheur des souvenirs de jeunesse. Nous avons voulu emporter de Londres, dont le souvenir agréable remplira longtemps encore notre pensée, toutes nos illusions anciennes et nouvelles.



TABLE DES MATIÈRES.

	Pages
Dédicace	5
Avant-Propos	7
I. Des Mystères et de l'art dramatique en Suisse après la Réforme	9
II. Albert de Haller, d'après des lettres communiquées par sa famille	56
III. Essai biographique sur le baron F.-T.-L. de Grenus.	62
IV. La Jeunesse de Benjamin Constant, (nouvelles lettres inédites)	96
V. Jacques-Imbert Galloix, esquisse biogra- phique	159
VI. Les deux Avenches, notice archéologi- que et historique.	159
VII. De la peinture historique en Suisse . . .	191
VIII. Quinze jours à Londres.	207

5654581
13 AG 15



Ouvrages qui se trouvent chez Ch. GRUAZ,
imprimeur-éditeur, à Genève :

- Le Musée Suisse**, Album de la littérature et des arts. —
Un beau volume in-4°, orné de 13 belles gravures ou litho-
graphies, exécutées par les principaux artistes suisses. —
Genève, 1854. 15 fr.
— Avec une belle reliure. 18 fr.
- Recueil des dessins du Musée Suisse**, 13 planches
in-4° Jésus. 8 fr.
- Histoire des Résidents de France à Genève**,
par L. Sordet. — Un volume in-8. Genève, 1854. . . . 2 fr.
- Album de la Suisse romane**, 6 volumes grand in-4°
à deux colonnes, avec 140 dessins. Prix réduit . . . 60 fr.
- Manuel explicatif des Phénomènes familiers**,
imité de l'anglais par M. et M^{me} RILLIET. — 1 vol. grand in-18,
avec 34 figures dans le texte. 2 fr. 50
- Djem**, chronique et nouvelle dauphinoise, par A. DE BOUGY.
— 1 volume in-8°. 1 fr. 50
- Histoire complète des Télégraphes**, depuis leur
origine jusqu'à ce jour, par L. MICHAUD. — Un volume in-16,
avec trois planches donnant la description des appareils usités
en Suisse. 2 fr. 50

En souscription dès 1854 :

La Suisse historique et pittoresque, comprenant
l'histoire, la géographie et la statistique de cette contrée.
Ouvrage illustré de vues, costumes, sujets d'histoire et por-
traits, par les premiers artistes de la Suisse. Rédigé par E.-H.
GAULLIEUR et M. *** 2 volumes in-4°, qui se publieront par
livraisons.

Ouvrages de M. GAULLIEUR, professeur à l'Académie
de Genève :

Histoire Grecque et Romaine, 1 vol. in-12 compacte. 2 fr. —
Étrennes nationales, 1^{er} volume. 2 fr. 50. — *Histoire et Description*
de la Bibliothèque publique de Genève, in-8. 2 fr. — *Correspondance*
du pape Félix V (Amé VIII), in-8. 3 fr. — *Mémoire sur les manu-*
scrits carlovingiens de la Suisse, gr. in-4° fig. 5 fr. — *La Suisse en*
1847, in-12. 2 fr. — *Notices sur Léopold Robert, Du Bois de Mont-*
perreux, Antoine Miéville. — *Les Grandes Chroniques de Savoie*
dans leurs rapports avec l'histoire de Genève et de la Suisse occi-
dentale (sous presse).